3 1761 05059740 0

295 g

1

Les Pierres de Paris

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Couronnés par l'Académie française

Coins de Paris, un volume grand in-16, orné de 105 illustrations, d'après les curieux documents fournis par l'auteur (11e *mille*).

Promenades dans Paris, un volume grand in-16, orné de 125 illustrations et plans, d'après les documents de l'auteur (22e *mille*).

Nouvelles promenades dans Paris, un volume grand in-16, orné de 135 illustrations et de 20 plans anciens et modernes (14e *mille*).

A travers Paris, un volume grand in-16, orné de 148 illustrations et de 16 plans anciens et modernes (9e *mille*).

Le Long des rues, un volume grand in-16, orné de 132 illustrations et plans (7e *mille*).

Environs de Paris (*1re Série*), un volume grand in-16, orné de 125 illustrations et de 3 plans anciens (7e *mille*).

Environs de Paris (*2e Série*), un volume grand in-16, orné de 111 illustrations et plans (6e *mille*).

Tableaux de Paris, un volume in-16, avec 113 illustrations et plans.

Les Théâtres de Paris (Le Boulevard du Crime, Les Théâtres du boulevard), avec 376 reproductions de documents anciens. Un volume in-16 grand Jésus.

GEORGES CAIN
Conservateur du Musée Carnavalet et des Collections historiques
de la Ville de Paris

LES
Pierres de Paris

Ouvrage orné de 133 illustrations et de 6 Plans anciens et modernes.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

DC
707
C3

853545

A mon Ami

L.-P. AUBEY

bien affectueusement.

G. C.

Mai 1910.

Les Pierres de Paris

LA « MANSARDE » DE BONAPARTE

Au bout du Pont-Neuf, à l'angle de l'étroite rue de Nevers (1), au numéro 5 du quai Conti, pendant plus d'un demi-siècle, les Parisiens montrèrent avec orgueil aux étrangers, respectueusement émus, une vieille bicoque dont les quatre étages carrés se terminaient par des mansardes pratiquées dans un toit pointu. L'immeuble était fort laid, mais une plaque de marbre noir — scellée au mur en vertu d'une autorisation impériale d'oc-

(1) La rue de Nevers n'était, au XIIIe siècle, qu'une ruelle qui servait de passage aux eaux et aux immondices de la maison des Frères Sachets et du jardin du collège Saint-Denys.

Elle était fermée à ses deux extrémités, c'est pour cette raison qu'on la nomma en 1636 rue des Deux-Portes; on lui a donné le nom de Nevers parce qu'elle régnait le long des murs de l'hôtel de Nevers. — JAILLOT, *Recherches sur Paris*, t. V, p. 60.

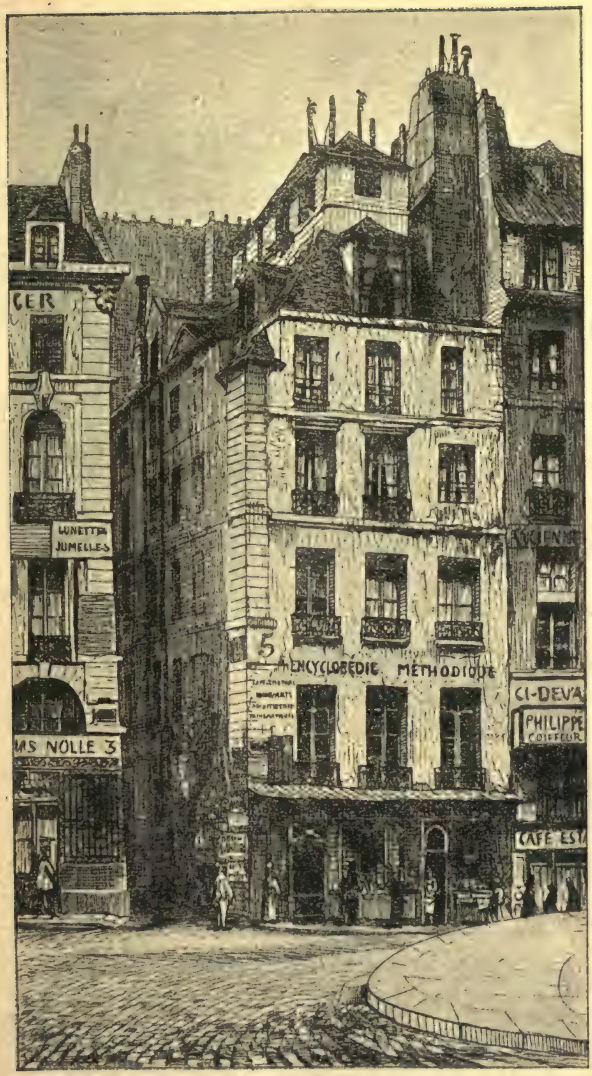
tobre 1859 — portait, en lettres d'or, cette merveilleuse inscription :

« L'empereur Napoléon Bonaparte, officier d'artillerie sortant de l'École de Brienne, demeurait au cinquième étage de cette maison. »

La légende était jolie, l'endroit particulièrement évocateur et pittoresque : au débouché du vieux Pont-Neuf, le long des quais de la Seine qui sont les plus beaux du monde, à deux pas de l'Institut, de l'hôtel des Monnaies, du marché à la Volaille (ses piliers trapus s'élevaient alors — pas très haut — au coin de la rue des Grands-Augustins), à cinquante mètres du terre-plein du Pont-Neuf et de la statue du bon roi Henri, près des maisons historiques de la place Dauphine que dominent les tours pointues de la Conciergerie et la flèche de la Sainte-Chapelle... Quel cadre pour un grand souvenir ! Sans compter que, du même coup d'œil, on pouvait contempler la mansarde du pauvre lieutenant Corse, « le Nid de l'Aigle », et le fastueux palais du Louvre d'où Napoléon le Grand, César tout-puissant, avait dicté ses lois à la terre. Antithèse vivante...

Admirable matière à mettre en vers latins !

Aussi fut-ce une déception quand une gênante étude des textes vint exproprier cette « mansarde » chimérique ! Mais les faits étaient là, inexorables : il fallut desceller la plaque menteuse qui figure — déplorable épave — dans le couloir de la maison où le bon libraire



Martial, *aq.* LE N° 5 DU QUAI CONTI VERS 1860.

Gougy entasse ses précieuses collections. Quelques enragés protestèrent, assurant que « c'était un coup monté par le gouvernement », et la tradition populaire compte encore des adeptes, témoin le vieux cocher qui tout récemment faillit nous précipiter sous une auto — à la place même où l'éminent professeur Curie fut stupidement écrasé en 1906, — occupé qu'il était à désigner du bout de son fouet une lucarne haut perchée : « Tenez, bourgeois, c'est ici que Napoléon a habité... là-haut, parfaitement... et qu'il a appris à les brosser tous... C'est épatant ça... hein?... » Plus que jamais, devant cette héroïque affirmation, nous déplorâmes la dangereuse manie qu'ont les historiens — ces empêcheurs de rêver en rond — de démolir les légendes !

Le premier coup de pioche avait été donné en 1884 par l'érudit Auguste Vitu qui démontra que jamais Bonaparte n'avait logé 5, quai Conti. S'appuyant sur les affirmations de la duchesse d'Abrantès, A. Vitu situa la « mansarde » 13, quai Conti, en l'hôtel de Mme de Permon, mère de la générale Junot, duchesse d'Abrantès. Ce charmant petit hôtel existe toujours; intact ou à peu près. Il s'élève au fond de la petite place enfoncée, presque dissimulée, entre l'Institut et le Palais de la Monnaie. La porte d'entrée s'ouvre au numéro 2 de l'impasse Conti et les beaux appartements du rez-de-chaussée sont occupés par la librairie Pigoreau (ancienne maison Nyon).

Plusieurs citations des *Mémoires* de Mme d'Abrantès

justifiaient amplement l'assertion de M. Vitu. « Lorsque, aujourd'hui, écrivait-elle vers 1840, je passe sur le quai Conti, je ne puis m'empêcher de regarder une mansarde à l'angle gauche de la maison, au troisième étage. C'est là que logeait Napoléon toutes les fois qu'il venait chez mes parents. Cette petite chambre était fort jolie. A côté se trouvait celle de mon frère... » (1). — Cinq lignes plus haut, Mme d'Abrantès précise : « Sous prétexte d'entorse, Napoléon passa toute une semaine dans notre maison. » — Est-ce assez net? Aussi, crédule et confiant, regardions-nous avec émotion la « mansarde à l'angle gauche ». L'exquise courtoisie de M. Pigoreau nous avait permis de visiter maintes fois non seulement les admirables salons sculptés du rez-de-chaussée, qui furent les salons de Mme de Permon, mais encore les pittoresques recoins de sa garçonnière. Nous avions gravi respectueusement le vieil escalier, garni d'une belle rampe en fer forgé, conduisant à la fameuse « mansarde », charmante pièce mansardée, d'où la vue sur la Seine est admirable, qui dépend aujourd'hui du logis de M. Desjardins, le parfait comédien qui — ô coïncidence! — ressemble à Bonaparte dont il reproduisit d'ailleurs avec grand talent l'impériale silhouette en une pièce représentée à la Porte-Saint-Martin... Nous croyions, nous aussi, à la légende de la « mansarde »!

Rien ne paraissait d'ailleurs plus plausible que les

(1) *Mémoires de la Duchesse d'Abrantès*, t. I, p. 59.

dires de Mme d'Abrantès. Les familles Bonaparte et Permon, Corses d'origine, se connaissaient. Mme de Permon

Deveria, *lith.* Mme D'ABRANTÈS.

avait assisté aux derniers moments de Charles Bonaparte, père du futur empereur (1), mort à Montpellier le

(1) *Id.*, p. 70.

27 février 1785, et de plus elle avait recueilli en son hôtel de Montpellier, « où les Permon jouissaient des avantages d'une fortune prospère », le jeune Joseph Bonaparte auquel elle prodigua « tous les soins qu'il pouvait attendre de la mère la plus passionnée ».

O déception! tous les récits concernant la jeunesse de Bonaparte, élève de l'École militaire (1), familier du logis de Mme de Permon, sont erronés, truqués dans un but de réclame. « Tout cela est faux, — assure M. Fr. Masson, l'un des plus impeccables historiens de l'empereur Napoléon — d'abord les élèves de l'École militaire ne sortaient jamais que pour des promenades militaires où leurs chefs les conduisaient... Puis une simple comparaison de dates renverse toutes ces légendes. » Et M. Fr. Masson a raison... jugez en?

C'est le 1er novembre 1784 que Bonaparte — arrivé de la veille à Paris par le coche d'eau bourguignon qui l'a débarqué au port Saint-Paul en même temps que quatre de ses condisciples, sous la surveillance d'un Frère minime — entre, comme « cadet-gentilhomme

(1) Napoléon, qui se destinait à la marine, avait passé, à l'École de Brienne, un excellent examen dont nous possédons les notes, dues au chevalier de Kéralio, inspecteur des Écoles militaires : « M. de Buonaparte (Napoléon) : né le 15 août 1769, de 4 pieds 10 pouces — a fait sa quatrième. Constitution, santé excellentes, caractère soumis, doux, honnête, reconnaissant — Conduite très régulière; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait très passablement son histoire et sa géographie. Il est très faible dans les exercices d'agrément. Ce sera un excellent marin digne d'entrer à l'École de Paris. »

admis à suivre les cours » à l'École militaire (1). Là, notre héros partage la chambre de son « binôme Desmazis

BONAPARTE.
Dessiné par Guérin. Gravé par G. Fiesinger

« dont l'unique fenêtre donnait sur la grande cour ». Un an plus tard, le 28 octobre 1785, Bonaparte — nommé lieutenant en second au régiment de La Fère (tenant

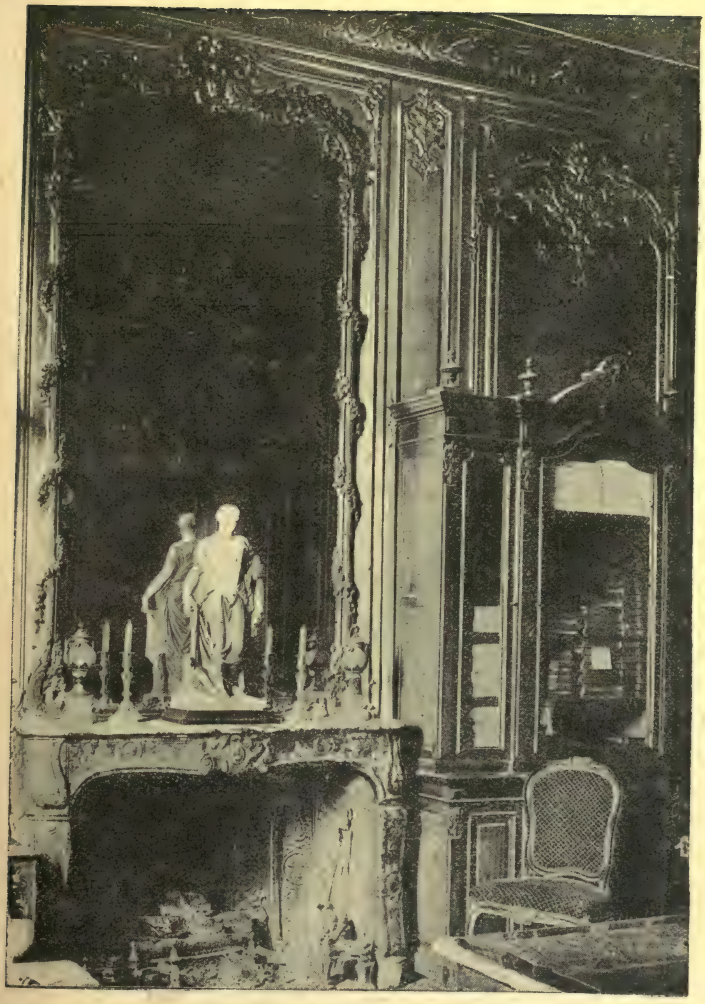
(1) 22 octobre 1784. Le maréchal de Ségur — Ministre de la Guerre — signe le brevet de cadet-gentilhomme de Bonaparte, le 30 octobre. Départ de l'École Royale de Brienne sous la conduite d'un frère minime en compagnie de MM. de Montarby de Dampierre, Castres de Vaux, Laugier de Bellecour, et de Comminges également admis à l'École militaire de Paris.

garnison à Valence), à la suite d'un examen présidé par Laplace où il fut classé quarante-deuxième sur cinquante-huit concurrents, faisait dans Paris « sa première sortie libre... sous la surveillance d'un bas officier de l'École. Il rendit visite à M. de Marbeuf, évêque d'Autun, au rez-de-chaussée du palais abbatial de Saint-Germain-des-Prés » et termina sa journée par « quelques courses et promenades dans Paris ». Le lendemain, Bonaparte et Desmazis partaient pour Valence; « ils avaient soupé et couché dans le voisinage du bureau de la diligence de Lyon qui les emmenait à leur future garnison, et le bas officier — leur mentor — avait soldé la dépense ».

Or, en octobre 1785, les Permon — abandonnant Montpellier — étaient venus s'installer (de 1785 à 1792) dans l'hôtel de Sillery, quai Conti.

Au moment de son départ, Bonaparte n'est-il pas venu — comme c'est plausible — saluer et remercier Mme de Permon qui avait été parfaite pour son père et son jeune frère, et ne pouvons-nous accepter pour véridique cette page des *Mémoires?*

— « Je me rappelle que le jour où il endossa l'uniforme il était joyeux comme tous les jeunes gens le sont à pareil jour, mais il avait dans son habillement (uniforme bleu, veste bleue, parements rouges et boutons blancs, chapeau à cornes, épée) une chose qui lui donnait une apparence fort ridicule, c'étaient ses bottes. Elles étaient d'une dimension si singulièrement grande que ses petites jambes, alors fort grêles, disparaissaient dans



LE SALON DE Mme DE PERMON,

Aujourd'hui salon de M. Pigoreau, place Conti, n° 2.

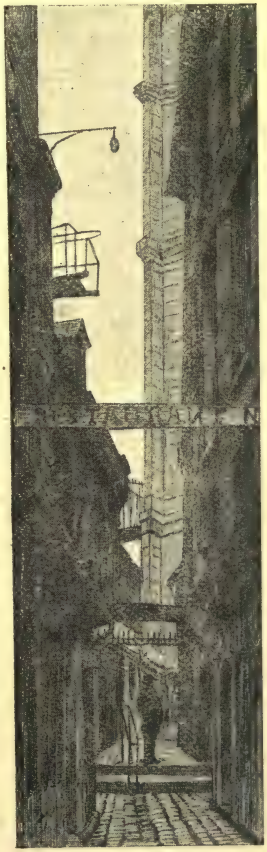
Paul Vouillemont, phot.

leur ampleur. Ma sœur et moi ne pûmes nous contenir et des rires fous s'ensuivirent... Il se fâcha. « On voit bien », dit-il d'un air dédaigneux à ma sœur, « que vous n'êtes qu'une petite pensionnaire... » — « Et vous », répliqua-t-elle, « vous n'êtes qu'un Chat botté ! » Tout le monde se mit à rire... » (1).

Faisons comme « tout le monde » et amusons-nous à évoquer dans le grand salon aux boiseries grises — d'où la vue sur la Seine et le vieux Louvre est si plaisante — la silhouette imprévue de l'impérial Chat botté dont les prodigieuses enjambées dépassèrent de beaucoup les « sept lieues » que, parcimonieusement, leur avait assignées jadis le bon Charles Perrault.

C'est en 1792 seulement que nous avons la preuve indiscutable d'une visite du « capi-

(1) *Mémoires de Madame d'Abrantès*, pp. 85 et 86, *passim*.



Martial, *aq.*

PASSAGE SAINT-ROCH.

taine d'artillerie » Bonaparte à l'hôtel du quai Conti. Il y dîna le jeudi 14 juin : « J'ai dîné hier chez M. de Permon, écrit-il à son frère ; madame est fort aimable, aime beaucoup la Patrie et aime à avoir des Corses chez elle... » Fréquenta-t-il peu ou prou la maison? la chose est d'importance secondaire. Il y est venu ; cela suffit pour nous permettre d'évoquer son profil césarien, ses yeux

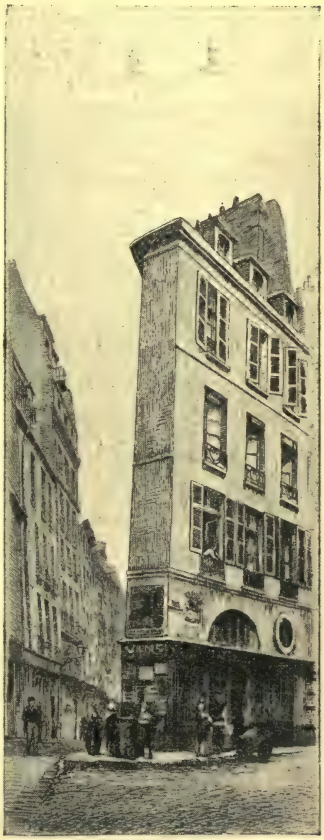
ESTAMPE ALLÉGORIQUE PUBLIÉE VERS 1800.

Musée Carnavalet.

d'aigle, son teint olivâtre, ses cheveux longs « en oreille de chien », se reflétant dans les glaces, dépolies par les ans, encore fixées aux murs du salon et du petit salon, et nous le rêvons mince dans son uniforme râpé, adossé à la grande cheminée de marbre ; aigri, rageur, se plaignant du sort, attendant anxieusement un avenir meilleur.

L'année 1792 fut, en effet, particulièrement pénible

pour Bonaparte végétant misérablement à Paris. Il avait dû revenir de Corse pour se justifier, devant e ministre de lag ıerre Lajard, d'une grave accusation « d'indiscipline et d'insubordination ». Le 28 mai, il s'installait rue Royale-Saint-Roch (depuis rue des Moulins), à l'hôtel des Patriotes hollandais (ci-devant hôtel Royal — table d'hôte à 3 livres); mais sa détresse était si grande qu'il écrivait ce même jour : « J'y suis trop chèrement, de sorte que je changerai aujourd'hui ou demain ». Et le lendemain il allait giter rue du Mail, à l'hôtel de Metz — où il occupait au troisième étage la chambre numéro 14. « On lui connut à cette époque une dette de 15 francs chez un marchand de vin



Martial, *aq.*

L'ANGLE DE LA RUE DES MOINEAUX ET DE LA RUE DES MOULINS.

de la rue Sainte-Avoye » (1) et il en était réduit à mettre sa montre en gage chez Fauvelet — frère de Bourrienne — qui tenait une « entreprise d'encan national » à l'hôtel Longueville, place du Carrousel... (2) On put voir Napoléon mangeant au cabaret, « chez Justat, rue des Petits-Pères, où la portion coûtait six sous » ! (3)

Il paraîtrait tout simple qu'en sa détresse Bonaparte fût allé chercher parfois refuge auprès des rares personnes qu'il connaissait à Paris... il dut alors fréquenter l'hôtel Permon, où il dînait le 14 juin... Aussi le souvenir du dieu de la Guerre est-il resté invinciblement attaché à l'hôtel par tous les liens tenaces d'une tradition chère aux Parisiens.

Il nous souvient que M. Pigoreau nous fit l'honneur — il y a quelque quinze ans — de nous présenter à Mlle Nyon, plus qu'octogénaire, dont la famille habitait l'hôtel depuis l'époque du Consulat. Mlle Nyon nous accueillit avec la bonne grâce charmante que les personnes âgées daignent parfois réserver à ceux qu'elles sentent amoureux d'un passé qui leur fut cher. Elle nous conta, avec émotion, la légende fameuse qui avait bercé sa jeunesse ! Pauvre Mlle Nyon, combien elle serait désolée de voir les terribles historiens modernes effeuiller ses illusions !... Après tout, comme elle semblait un tantinet voltairienne, elle se contenterait probablement de nier leur infaillibilité et les enverrait au diable !...

(1) Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III, p. 24
(2) Bourrienne. *Mémoires*, t. I, p. 50.
(3) Saint-Hilaire. *Habitations napoléoniennes*, p. 65.

AU VIEUX QUARTIER

DES BLANCS-MANTEAUX

Dix heures du soir. Le commissariat de police de la rue Vieille-du-Temple est rempli de monde ; des gardiens de la paix, des cyclistes, une quinzaine d'agents en bourgeois, aux yeux résolus, aux poignes solides... Très calme, achevant sa cigarette, le commissaire donne ses ordres, précise les consignes, de manière à prévenir toute surprise. « Vous, brigadier, vous surveillerez la courette et empêcherez toute évasion... Huit agents barreront la rue... les autres me suivront dans le cabaret... Personne ne devra sortir avant mon interrogatoire. On agira résolument et rapidement... Pas de bruit, gagnons le rendez-vous par petits paquets... Ouvrons l'œil, nous avons affaire à des finauds... »

Il s'agit de perquisitionner du côté de l'Hôtel de Ville, en une boutique de marchand de vin perdue dans

le lacis des petites rues grouillantes du Marais : rue des Rosiers, rue du Roi-de-Sicile, rue des Juifs, ruelles sordides, presque uniquement habitées par des israélites polonais, russes, allemands, la plupart ouvriers fourreurs ou casquettiers. C'est un quartier étonnant, une sorte de « ghetto » oublié dans Paris ; on y parle rarement français, et beaucoup de boutiques, depuis le boucher jusqu'au coiffeur, portent à côté de leur habituelle enseigne un sous-titre et des indications en caractères hébraïques ou russes.

Notre marchand de vin gîte rue des Écouffes (1); chez lui se réunissent des bandes de voleurs cosmopolites : spécialistes pour vols de bijoux, perceurs de murailles, receleurs ou indicateurs de mauvais coups à faire; presque tous gaillards dangereux, prêts à « dégringoler » le passant attardé, à forcer une caisse, à fracturer une chambre de deux coups de pince-monseigneur : une pesée en bas, une pesée en haut, le pêne saute et la farce est jouée.

Les plaintes affluent ; on va agir... nous partons, filant silencieusement le long des rues sinueuses, noires, lugubres avoisinant l'Imprimerie nationale. La nuit est sombre... par instants la lune accroche des lumières bleues sur les toits, sur un angle de muraille, sur une enseigne en saillie ; les becs de gaz, par-ci par-là, pro-

(1) C'est rue des Ecouffes qu'habitait notre grand peintre Philippe de Champaigne. Une plaque apposée au n° 20, précise qu'il y mourut en 1674.

LA RUE VIEILLE-DU-TEMPLE VERS 1860.

jettent sur le pavé gras des reflets rougeâtres et tremblotants... Nos groupes se rejoignent; notre passage a provoqué quelque émotion : des individus suspects plongent dans des ruelles noires, des filles en cheveux entrent en coup de vent chez d'hospitaliers marchands de vin, des coups de sifflet stridents retentissent; mais les précautions ont été bien prises, — personne n'a pu filer...

Le commissaire de police du quartier, M. Lespine, jette sa cigarette, assujettit son lorgnon, ouvre d'un seul coup la porte vitrée et entre le premier... Derrière lui les agents se précipitent. Soixante-dix consommateurs sont ici, tassés en une salle étroite et longue coupée d'une cloison basse. Tous se lèvent, comme mus par un ressort. Le « patron », un gros homme rouge à cheveux noirs crépus, demeure le bras en l'air, tenant encore en sa large main la bouteille de « Pernod » qu'il était en train de débiter...

— Que personne ne bouge et fouillez tout le monde! commande M. Lespine.

Un silence angoissé, puis soudain des cris : un buveur très pâle a brusquement frappé au visage l'agent qui s'avançait vers lui; d'un revers de main l'agent l'a plié sur la table d'où roulent les bouteilles... Les voisins intercèdent... « Il faut l'excuser... il est fou, il est « loufoque »!... il est « marteau »?... A gauche, à droite, on baragouine des phrases incompréhensibles; les quatre cinquièmes des buveurs parlant uniquement un argot fait de mots hébraïques, polonais, russes, allemands...

— Silence! ordonne le commissaire; lâchez cet homme et passez-moi les papiers...

En un tour de main, avec quatre tables, trois bancs crasseux et six chaises, un espace libre est ménagé. Ici vont défiler les clients cosmopolites du gros mastroquet qui regarde, silencieux, ses bras musculeux croisés sur le comptoir d'étain ; derrière lui, le garçon fume sa cigarette... Ils n'en sont plus à leur première descente de police ! La pièce étroite est pleine de fumée et d'odeurs de basse vinasse, de bitter, d'absinthe. Aux murs, quelques sirupeuses chromolithographies... trois appels en trois langues de la Confédération générale du travail, avec, à l'angle de gauche, le cachet rond symbolique... « les deux mains serrées »...

Tour à tour, devant le commissaire et ses agents polyglottes, défilent une soixantaine de types extraordinaires. Beaucoup sont connus ; on nous chuchote leurs états de service : « Voleur professionnel... Perceur de murailles... Terroriste russe... Receleur... Vendeur de chair humaine... » Tous ont en main leur « Ville de Paris » ; ainsi s'appelle, en cette basse pègre, le permis de séjour — délivré aux étrangers par la Préfecture de police — dont l'en-tête porte ces mots : « Ville de Paris ».

Quels échantillons curieux de toutes les races humaines! Voici des faces camuses de Kalmouks frisés au nez en bulbe, des têtes boucanées, anguleuses, comme taillées à coups de serpe, d'Anglo-Saxons; des têtes rusées et sournoises de Levantins; des boules

LA TOURELLE BARBETTE RUE VIEILLE-DU-TEMPLE, VERS 1865.

Photog. Marville

épaisses envahies de barbe de Russes criméens; des têtes moutonnières de juifs polonais... mais combien les yeux se ressemblent! Oh! ces yeux bougeurs, ces yeux aigus, ces yeux fiévreux de bêtes traquées, ces yeux volontairement éteints, ces yeux qui voudraient dissimuler leur angoisse, leur crainte, ces yeux de haine et de révolte!

Tranquillement, sans hâte, M. Lespine pose des questions, auxquelles répondent avec hésitation des gens qui voudraient se dérober à un interrogatoire précis; il compulse des papiers crasseux, ruinés par l'usage, coupés aux pliures; il parcourt des cartes postales, des lettres timbrées d'Odessa, de Tobolsk, de Riga, de Nijni-Novgorod, de Londres, de Ceylan, adressées tantôt chez le marchand de vin de la rue des Écouffes, tantôt en ces vagues hôtels à « cinq sous la nuit », dont abondent les ruelles voisines; voire « à la prison de la Santé »... et c'est le seul « certificat » que peut produire l'interrogé... Voici des photographies jaunies, des programmes de courses zébrés de notes, une affiche bleue du Théâtre israélite, 10, rue de Lancry, imprimée en caractères hébraïques écussonnée de sept portraits d'artistes ; voici des « carnets de forains », et un paquet de bonbons fondants!

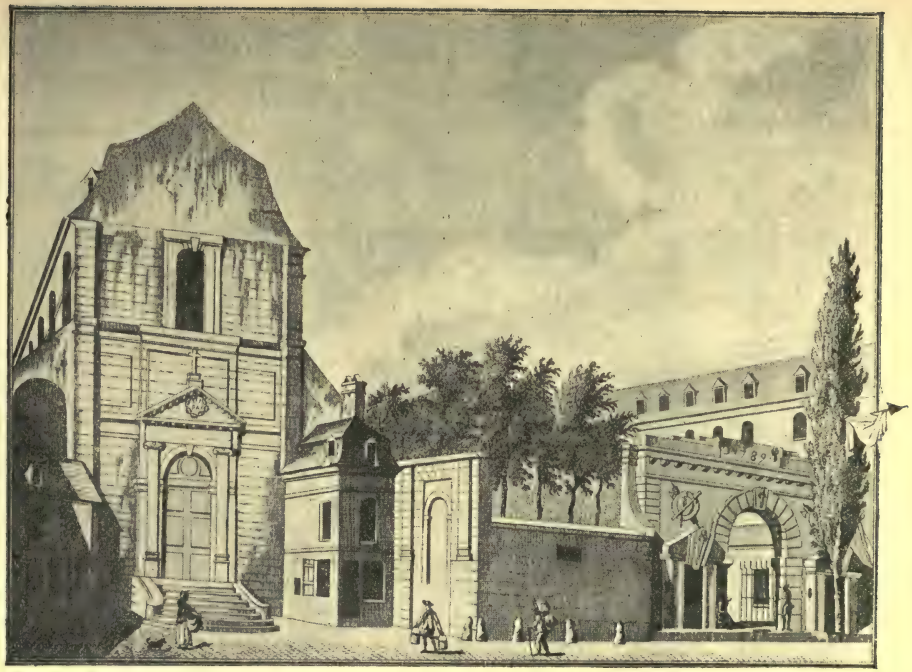
Chaque fois que s'entr'ouvre la porte, pour une mise en liberté ou une conduite au poste (là, l'identité des vagabonds sera examinée de plus près, beaucoup étant sous « mandat d'amener »), les rumeurs de la foule,

difficilement contenue aux abords du cabaret, nous arrivent en même temps que des bouffées d'air frais.

L'interrogatoire se poursuit, l'homme lève les deux bras, on le fouille rapidement, en dix mots les inspecteurs résument leurs trouvailles : « Griskow... d'Odessa... trois francs... bouts de bougies... allumettes... tabac... un rasoir... une serviette sale (l'en-cas ordinaire de l'habitué des dessous de ponts, des « clochards », des « refileurs de comète », des échoués des refuges »). — Schwartzberg... de Riga... sans domicile... ouvrier fourreur... deux francs... un rasoir... ne parle pas français... » — « Dickson... un sou... une brosse... un rasoir... bouts de bougies... ni domicile ni papiers... arrivé hier de Londres... boxeur de profession. » L'interrogatoire continue, et entre temps les agents déposent devant le commissaire des pinces-monseigneur, des couteaux, des « os de mouton », des coups-de-poing américains, des trousses de fausses clefs dont les clients se sont débarrassés en toute hâte sous les bancs, sous les tables, un peu partout...

Nous sortons : d'abord pour respirer, l'atmosphère est devenue étouffante et l'odeur terrible en cette petite salle surchauffée où tant de gens halètent et fument, ensuite pour voir, car le spectacle en vaut la peine.

Une double ligne de gardiens de la paix et d'agents cyclistes a formé un barrage, dégageant la porte du marchand de vin où se poursuit l'interrogatoire. Derrière le



Cochin IV. *del.* — ÉGLISE DES BLANCS-MANTEAUX EN 1780. — Michel, *sculp.*

barrage, des centaines de curieux se pressent... du monde dans la rue, du monde aux fenêtres des maisons et des « garnis » voisins. On dévisage ceux qui sont emmenés au poste ; on acclame ceux qui sortent libres, renfonçant, avec un « Ouf ! » de satisfaction, leurs papiers, leurs certificats, leurs « Ville de Paris » en la poche intérieure du veston... On crie des noms... on baragouine un indéchiffrable charabia... et des lointains noirs montent des appels, des coups de sifflet, des cris de colère, des invectives, des menaces...

Franchissant le cercle houleux et gouailleur des badauds encadrant le cabaret où se poursuit la perquisition, nous quittons la rue des Écouffes, et nous voici déambulant dans ce vieux quartier du Marais, dont les

Martial, *aqua.*

RUE PAVÉE AU MARAIS.

silhouettes sombres semblent quelque décor oublié des tragédies du passé.

Ces maisons étroites, tout en hauteur, ventrues, disloquées, d'aspect minable avec leur lanterne blafarde « Ici on loge à la nuit », rappellent étrangement les ruelles « brinqueballantes » du moyen âge si merveilleusement évoquées par Gustave Doré dans les *Contes drôlatiques* de Balzac, et l'on passerait des heures à se promener en cet antique quartier, si peu connu des Parisiens, si amusant pourtant à étudier.

Il se fait tard. Depuis longtemps déjà, le clocher trapu de l'église des Blancs-Manteaux a égrené les douze coups de minuit dans la nuit froide. L'obscurité enveloppe les lèpres, les lézardes, les sanies des masures, l'on en perçoit seulement les silhouettes étranges et les toits comiques et biscontournés se profilant sur le ciel pâle où courent des nuages bas, et nous ne nous lassons pas de parcourir — en respirant à pleins poumons — ces ruelles sinueuses, la rue Vieille-du-Temple, la rue Parée, la rue du Marché-des-Blancs-Manteaux, la rue Cloche-Perce, la rue du Bourg-Tibourg, aux vieux noms rabelaisiens, aux maisons baroques délabrées, coiffées de travers d'un antique pignon hors d'aplomb.

De loin en loin des couples sortent des rares cabarets encore entr'ouverts... ils explorent la rue d'un œil méfiant et gagnent le large.

Ces ombres inquiétantes sont celles des malandrins

habitués de repaires semblables à celui de la rue des Écouffes, où nous avons perquisitionné ce soir.

Ils sont d'ordinaire les maîtres nocturnes de ces pavés gras, de ces angles d'ombres noires assez tragiques à côtoyer... mais cette nuit-ci leur paraît justement menaçante... Trop de « curieux » pour des gaillards qui n'aiment pas — simple discrétion professionnelle — à raconter leurs petites histoires... Aussi s'en vont-ils d'un pied leste, leurs « associées » sous le bras, flânocher du côté des Halles.

On attendra patiemment le lever de l'Aurore aux doigts de rose, « en rade » dans quelque établissement vraiment hospitalier : la Belle de nuit, le Caveau, le Chien qui fume, l'Ange Gabriel ou le Grand Comptoir... C'est là qu'il fait bon allumer des « brûlots », manger des amandes, rire, boire et préparer .. l'avenir, aux accents nasillards du phonographe, ou bercés par les mélopées plaintives de l'accordéon et de l'harmonica.

LA RUE BEAUREGARD

La rue de la Lune.

L'église Bonne-Nouvelle.

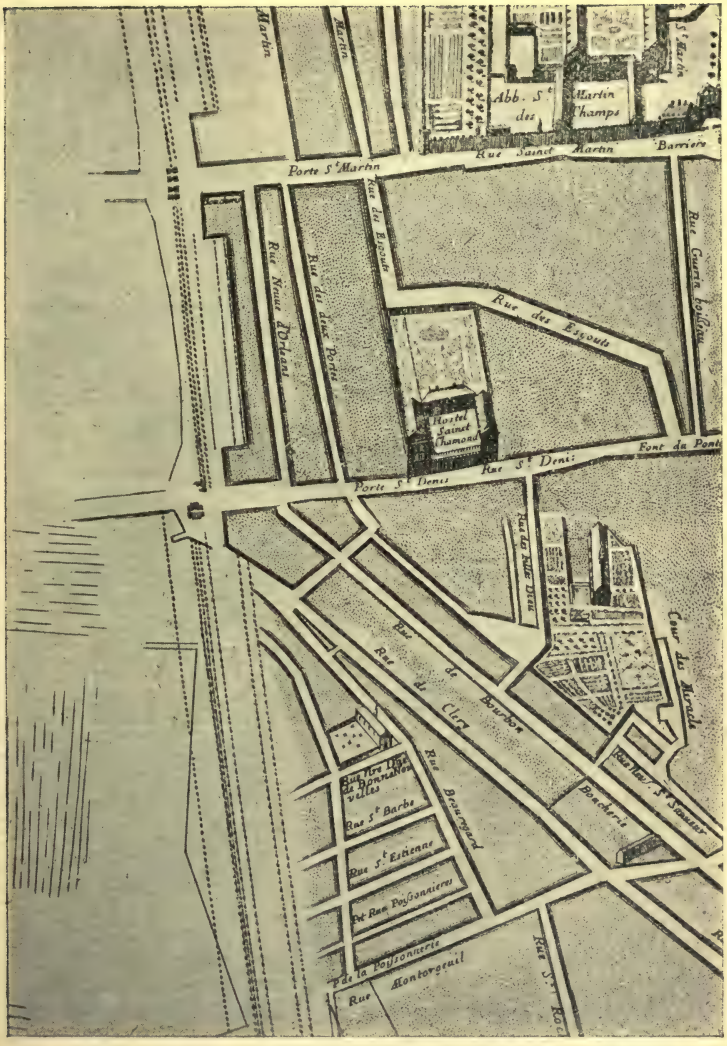
Tout bon flâneur parisien connaît la haute et très étroite maison séparant la rue Beauregard de la rue de la Lune, en face de la porte Saint-Denis. Cette maison, embaumée de l'odeur des brioches à un sou qui s'y débitent (depuis 1849, assure l'enseigne), forme la pointe effilée d'un triangle dont la rue Poissonnière constitue la base. Chose rare, le plan du Paris de 1908 et le plan du Paris de 1713 — par Bernard Jaillot — coïncident en ce point précis ! Près de deux cents ans n'ont pas modifié les tracés de ce vieux quartier où les ruelles elles-mêmes n'ont pas changé. Sous Louis XIV, on l'appelait « la Ville-Neuve », aujourd'hui ce n'est plus qu'un antique coin de Paris, amusant à parcourir et dont l'histoire apparaît particulièrement évocatrice.

Dès le XIVe siècle, une riche communauté religieuse

— les Filles-Dieu — possédait d'immenses domaines compris entre la rue Saint-Denis et les marais de la Grange-Batelière. Lors de la captivité du roi de France Jean le Bon, prisonnier des Anglais après la bataille de Poitiers (1356), les fortifications édifiées en hâte par les Parisiens pour mettre leur ville en état de défense scindèrent ces terrains des Filles-Dieu. Une partie fut enclose dans Paris — les remparts s'étendaient là où passe actuellement la rue d'Aboukir — le reste resta banlieue parisienne ; une partie de cette banlieue, convertie en voirie et en décharge publique, devint la « butte aux Gravois ». Sous Charles IX, de nombreux moulins y tournent gaiement, des vignes y fleurissent, on y trouve des cabarets, des jeux de boules, on y danse sous la coudrette, et le doux nom de Beauregard, attribué à l'une des rues, est un souvenir lointain de ces temps bucoliques où la butte aux Gravois devint la butte aux Moulins (1). Éclatent les guerres de religion qui bouleversent notre pays... et aussi la butte aux Moulins.

On connaît les faits : Henri de Navarre, salué roi de France après l'assassinat de Henri III à Saint-Cloud, la guerre civile, la Ligue, « hydre à deux têtes, l'une espagnole, l'autre guisarde », la victoire d'Ivry, ouvrant au Béarnais la route de Paris ligueur... le siège de Paris (1590). Henri de Navarre enveloppe la ville, coupe toute

(1) Il ne faut pas confondre cette butte aux Moulins avec al « butte des Moulins », nivelée seulement il y a une trentaine d'années et sur laquelle passe aujourd'hui l'avenue de l'Opéra.



Extrait du Plan de la Ville de Paris, par Bullet et Blondel, de 1670 à 1676.

LA PROCESSION DE LA LIGUE. D'après une gravure de l'époque.

communication, confisque les envois de vivres, s'empare des faubourgs et hisse de l'artillerie sur la butte aux Moulins (1) transformée en place de guerre... Paris s'affole : pas de provisions, pas de pain, pas de munitions, pas de fourrage; l'anarchie dans le gouvernement, le désordre dans la rue, les moines ligueurs prêchant la bataille, passant des revues le capuchon renversé, le morion en tête, l'épée au flanc, la pertuisane sur l'épaule; la milice tirant des salves d'arquebuse pour honorer le légat du Pape et, par maladresse, tuant son aumônier... Après avoir épuisé leurs maigres provisions, fouillé les riches greniers des couvents, malgré la prétention des Jésuites qui voulaient fermer leurs portes (2), dévoré les chevaux, les chiens, les chats, L'Estoile assure que les Parisiens en arrivèrent à manger de jeunes enfants et aussi du pain fait de poussière d'os dérobés aux cimetières !... Pendant ce temps-là, l'ambassadeur d'Espagne frappait des liards qu'il faisait jeter aux miséreux par les fenêtres de son hôtel, « soulageant ainsi par aumône ceux qu'il faisait mourir de faim ».

Du haut des murs, des remparts, des tours de défense, les Parisiens affamés voyaient à quelques mètres de leur ville les moissons onduler, les pommes mûrir,

(1) La butte de la Ville-Neuve et sa voisine de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle avaient aussi leurs moulins à vent : ils sont indiqués sur les plans du XVIe siècle. Lors de la pose des quatre premières pierres de l'église, le 28 août 1551, l'endroit s'appelait déjà la *Montagne du Moulin*.

(2) MICHELET. *Histoire de France* (p. 316).

les salades verdir. De pauvres diables risquaient quotidiennement leur vie pour aller couper quelques choux, dérober quelques carottes... Henri se montra très humain, toléra l'entrée de convois de vivres, laissa sortir de la ville assiégée des malades, des femmes, des enfants. « Ventre-Saint-Gris ! je ne veux pas régner sur des morts », disait-il... L'arrivée du duc de Parme rompt le blocus, délivre Paris... On sait le reste, les batailles de Lagny, de Corbeil, l'abjuration d'Henri IV, sa lettre à la Belle Gabrielle : « Ce sera dimanche que je ferai le saut périlleux »... le roi sacré à Saint-Denis, son entrée triomphale à Paris (22 mars 1594), son adieu aux troupes espagnoles, — d'une des fenêtres de la porte Saint-Denis : « Bon voyage, messieurs, et n'y revenez plus ! (1) »

Tout aussitôt Paris répare ses blessures ; une « Ville Neuve » se construisit sur les « gravois » de la butte aux Moulins. Louis XIII, désireux d'y attirer les Parisiens, accorde des patentes de franchise entière aux artisans qui viendront y tenir boutique (2). L'appel est entendu par beaucoup d'ouvriers en meubles et les ébénistes y

(1) Cette porte Saint-Martin était une des portes du rempart; l'actuelle porte Saint-Martin date de Louis XIV.

(2) Des lettres patentes de l'année 1623 accordèrent à toutes personnes qui viendraient y exercer les arts et métiers, franchise entière, c'est-à-dire « le privilège d'y travailler librement et publiquement, et d'y tenir boutique à l'instar du Temple ». Les ouvriers en meubles, qu'un avantage du même genre avait alors attirés pour la plupart sur le terrain privilégié de l'abbaye Saint-Antoine, mais qui ne demandaient qu'à pouvoir occuper aux mêmes conditions un autre point des faubourgs, s'empressèrent les premiers de venir

affluent sous Louis XIV ; il s'en rencontre encore de nos jours un certain nombre dont l'établissement primitif remonte à ces lointaines époques (1).

On édifie l'église Bonne-Nouvelle et la reine Anne d'Autriche (2) daigne venir elle-même sceller la première pierre du chœur ; la Ville-Neuve se peuple, mais à côté de nombreux travailleurs se glisse une population déplo-

dans le quartier désigné par les lettres patentes. Sous Louis XIV, ils y avaient déjà pris toute la place : « Il y a sur la Ville-Neuve, est-il dit dans le *Livre commode des adresses*, un grand nombre de menuisiers qui travaillent à toutes sortes de meubles non tournés. »

(1) La Ville-Neuve. — Les fortifications qu'on fut obligé de faire pendant la captivité du roi Jean coupèrent le terrain des Filles-Dieu en deux parties. Les Filles-Dieu se réfugièrent dans la ville, et firent construire un nouvel enclos à leur monastère, dont on retrancha une partie pour de nouvelles fortifications. Ce terrain forma dans la suite une voirie : sous Charles IX, on y creusa des fossés, que le peuple et nos historiens ont appelés *Fossés jaunes*, de la couleur des terres qu'on en tira. Dès le commencement du XVIe siècle, on avait construit des maisons en cet endroit, on avait même bâti une chapelle, et ce faubourg devenant de jour en jour plus considérable on lui avait donné le nom de la *Ville-Neuve*.

Les malheurs dans lesquels la Ligue plongea la France, et particulièrement la ville de Paris, obligèrent de ruiner ce faubourg et d'en abattre les maisons. Ces démolitions rehaussèrent encore la surface de ce terrain, et lorsque le calme eut dissipé toutes les craintes, l'on commença à rebâtir ce faubourg ; on l'appela pour lors la *Villeneuve-sur-Gravois*. — Jaillot. *Recherches sur Paris*, t. II, *Quartier Saint-Denis* (p. 10).

(2) La tradition rapporte qu'en passant sur le boulevard, près de l'ancienne chapelle Saint-Louis et Sainte-Barbe, rasée pendant le siège de Paris, la reine avait reçu une heureuse nouvelle... et qu'elle se sentit poussée à rebâtir le nouveau temple de la Vierge

rable. On rançonne, on détrousse les passants assez imprudents pour s'aventurer dans ces passages déserts. Les filles de mauvaise vie, les « coureuses de rempart », et les remparts sont tout proches, occupant l'emplacement des boulevards actuels — y affluent à ce point que les entours de la Ville-Neuve, — la rue de la Lune, la porte Poissonnière, la rue Merderet, — méritent ce surnom le « Champ aux femmes ». Plus loin, par contre, près de la porte Saint-Denis, de vastes jardins, de beaux hôtels entourés de verdure font de ce quartier lointain un séjour discret, — moitié ville, moitié campagne, — un coin d'élection pour les gens tranquilles, pour les amoureux, pour les « magiciens, noueurs d'aiguillettes, vendeurs de secrets », pour les « sorciers, les exorciseurs », chez lesquels il convient de se rendre incognito. Il s'y trouvait des maisons de retraite et aussi des maisons de rendez-vous; rue Beauregard, s'élevait « la demeure entourée de pelouses » d'une redoutable empoisonneuse, la Voisin, qui, après s'être établie devineresse « pour ramener l'ordre et l'aisance dans son ménage »,

sous le titre de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. L'église, vendue pendant la Révolution, fut rebâtie de 1823 à 1830 ; il ne reste plus de l'ancien édifice que le clocher du XVIIe siècle. Après le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois, l'église Bonne-Nouvelle fut assaillie en février 1831 par une bande de 400 hommes qui fut heureusement arrêtée à temps dans son œuvre de dévastation par un bataillon de la Garde Nationale. Mais pendant la Commune, en 1871, la dévastation fut complète et son curé, M. Bécourt, fut incarcéré et massacré à la fin de l'insurrection par les insurgés le 27 mai 1871. — DUPLESSY. *Paris-Religieux*, pp. 45-46.

dépensait en ripailles les cent mille francs qu'elle gagnait annuellement à exercer son infâme métier.

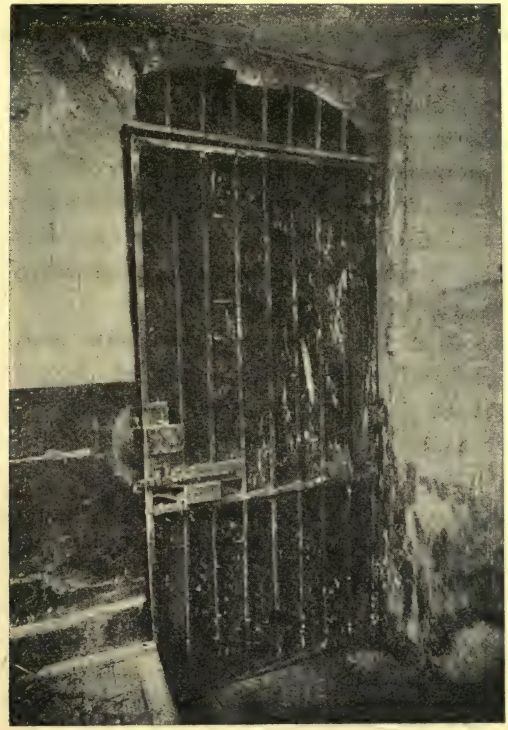
C'est en ce vieux quartier que nous promènerons notre flânerie. Partant de la porte Saint-Denis, gravissons la rue Beauregard, où il nous est très facile de retrouver par-ci par-là, au milieu d'horreurs modernes, quelques traces d'un glorieux passé : frontons sculptés, balcons de fer forgé, rinceaux, encadrements de fenêtres datant du XVIIe et du XVIIIe siècle. A la hauteur du n° 17, — vis-à-vis de l'hôtel plus que modeste, qui passe à tort pour avoir été jadis la demeure d'André Chénier, — retournons-nous et admirons un délicieux paysage parisien : la porte Saint-Denis avec ses nobles sculptures décoratives, — rappel génial des victoires de Louis XIV sur le Rhin, — s'encadrant, dorée de lumière, entre les deux lignes de vieilles maisons grises qui terminent la butte Bonne-Nouvelle. Poursuivons notre route. Au n° 23, — en face la ruelle des Degrés, — arrêtons-nous. Il se pourrait fort bien que la Voisin eût tenu ici sa « boutique aux poisons » ; lors de son premier interrogatoire, elle déclara loger à la « Ville-Neuve, rue Beauregard ». Nous manquons d'une indication plus précise, mais, si ce n'est pas exactement là, c'est sûrement tout près de là. L'endroit était fort judicieusement choisi : entre deux rues désertes, maison mystérieuse avec sortie sur la rue de la Lune que quelques pas seulement séparaient des remparts ; plus loin, des champs, des vignes... C'est très probablement en ce logis que, — soigneusement enca-

puchonnées, la figure cachée derrière un masque de velours, pénétrèrent furtivement les deux nièces de Mazarin, la comtesse de Soissons, la duchesse de Bouillon... tous les tragiques acteurs de cet affreux drame des Poisons. L' « altière Vasthi » elle-même, la belle Montespan, ne s'y glissa-t-elle pas, se rendant à quelque cynique « messe noire », en compagnie de la Desœillets?... Les papiers de l'Arsenal et de la Bibliothèque nationale, les lettres de Mme de Sévigné, les remarquables études de Fr. Ravaisson et de Fr. Funck-Brentano, le beau drame du maître Sardou ont fait connaître cette énorme et redoutable cause célèbre, dont Louis XIV tint à brûler de sa main les témoignages les plus honteux, après avoir eu toutefois la bonne grâce de remettre à quelques imprudents un certain nombre de billets compromettants, saisis rue Beauregard. L'un de ces billets, signé du grand nom de la duchesse de Foix, portait ces mots : « ... Plus je les frotte, et moins ils poussent. » Le Roi-Soleil interloqué, ayant exigé l'explication de cette énigme, la duchesse dut avouer « qu'elle avait demandé une recette pour se faire venir de la gorge »... La Voisin ne vendait pas seulement de « la poudre à succession », elle tenait aussi « institut de beauté ».

Aujourd'hui, la maison, — qui, comme autrefois, a conservé une sortie sur la rue de la Lune (au n° 25), — est tout entière occupée par une fabrique de literie, et l'aimable directrice, Mme Gruhier, veut bien nous montrer les restes de ce qui fut vraisemblablement la demeure

L'EMPOISONNEUSE LA VOISIN.

de l' « artiste en poisons ». Voici, engagé dans le mur et comblé depuis longtemps, un vieux puits dont la poulie



GRILLE S'OUVRANT JADIS SUR LES JARDINS DE LA VOISIN.

tourne encore au bout d'une corde ; voici des départs d'escaliers de bois, des dalles usées ; voici une grille

grinçante qui jadis s'ouvrait sur les jardins... Nous montons au premier étage ; c'est ici que les ouvriers, sous de multiples couches de papier superposées, retrouvèrent le plafond primitif... O surprise! ce plafond était complètement peint en noir, nous apprend Mme Gruhier. Cette chambre, aujourd'hui si honnêtement correcte, serait-elle la chambre secrète où en 1679 se disaient les « messes noires » aux rites abominables ?... ces fragments de corniches sculptées ont-ils reflété la flamme des cierges de cire noire éclairant la parodie d'autel, où d'ignobles gredins...? Et nous quittons rêveur cette maison curieuse à tant de titres !

Poursuivant notre promenade, nous rencontrons l'église Bonne-Nouvelle, — reconstruite en 1824, après avoir été sous la Révolution, temple de la déesse Raison, — dont le clocher seul date du XVIIe siècle (1). Dans cette

(1) La Butte Bonne-Nouvelle, sa Composition. — Les fouilles faites en 1824 pour asseoir les fondations de la nouvelle église de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, m'ont fourni une occasion précieuse de connaître la composition de cette butte, depuis sa base jusqu'à son sommet, c'est-à-dire à une profondeur de plus de 50 pieds; j'ai pu voir par les stratifications nombreuses dont elle est composée, qu'elle servait de dépôt, non seulement pour les plâtras, les décombres et les débris des maisons, mais encore pour les boues et immondices des rues de la ville. J'ai trouvé, dans toute cette masse, une multitude d'ustensiles et de débris d'objets travaillés, indiquant parfaitement les usages et l'état de quelques arts à ces époques éloignées ; l'éclat, la beauté et la finesse de quelques tissus de soie est ce qui m'a le plus frappé, ainsi que la conservation parfaite de quelques couleurs fixées sur la laine. Les morceaux et débris de cuirs, ouvrés et non ouvrés, s'y trouvaient dans une prodigieuse

ENTRÉE DE LOUIS XVIII A PARIS, LE 3 MAI 1814.

rue Beauregard haut perchée où les voitures sont rares, de beaux bébés aux cheveux bouclés jouent dans les

LE BOULEVARD BONNE-NOUVELLE.

Martial, *aqua.*

ruisseaux ; un savetier chante gaiement en combinant un ressemelage; une marchande de fleurs pousse devant elle

quantité ; j'y ai recueilli des plantes entières, que d'habiles botanistes ont reconnues pour être originaires d'Afrique ; enfin en arri-

son éventaire de chrysanthèmes, de violettes, d'asters, de soucis... Derrière d'étroites fenêtres encadrées de petits rideaux, des têtes de femmes nous dévisagent... d'autres dames, coiffées en coques, soigneusement pommadées, déambulent philosophiquement. Il en va de même dans la suite de ruelles poussiéreuses et malodorantes reliant la rue Beauregard aux boulevards. L'endroit est plus familier que familial.

Nous descendons la rue de la Lune pour revenir à notre point de départ : voici encore d'antiques logis, des frontons sculptés, des vieilles grilles, des fers forgés...

Nous approchons de la porte Saint-Denis... Ça sent de nouveau la brioche, mais ça sent aussi l'absinthe ; les vieilles maisons se sont modernisées : voici des bars puant l'alcool, voici le « cabaret du Chat-Noir, tenu par Mme Yvette », voici des cinémas, et nous recevons dans les oreilles, à bout portant, le refrain de *Viens*, *Poupoule*, déchargé par un redoutable phonographe... Comment avec un tel vacarme songer à la belle Montespan ?

vant au sol naturel, on y a trouvé un champ planté de vignes, dont on a retiré quelques morceaux de sarments et de racines parfaitement conservés ; en recueillant tous les objets divers que présentait cette masse, on eût pu faire un musée intéressant d'un genre tout nouveau. — PARENT-DUCHATELET. *Hygiène publique*, t. I, p. 180-181

PAYSAGES DE SEINE

Depuis quelque temps les badauds du Pont-Neuf (ils datent de Henri III et sont les plus anciens badauds de Paris), penchés sur le parapet, contemplent, admiratifs et charmés, un joli yacht blanc, amarré contre le quai des Orfèvres, à la hauteur de la place Dauphine. C'est pour les Parisiens un spectacle inaccoutumé ; aussi les badauds précités ne se lassent-ils pas de regarder curieusement le va-et-vient des matelots larguant des amarres, filant des câbles, astiquant des cuivres, et surtout de lorgner les jolies femmes qui lisent, causent ou se promènent sur le pont, recouvert de nattes, du grand bateau clair.

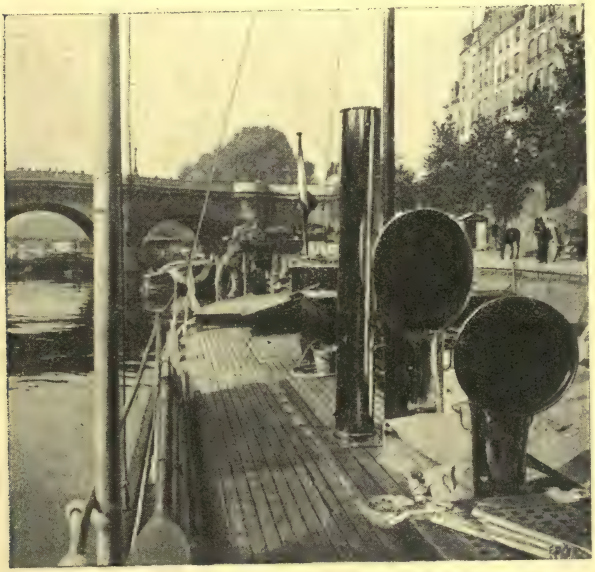
Alors que les propriétaires de yachts remisent leurs à Menton, Nice ou Monaco, une Parisienne éprise d'art s'est plu à faire flotter son pavillon en plein Paris... et quel coin de Paris son caprice a-t-il élu ? le plus ancien, le plus pittoresque, le plus vénérable. C'est contre les berges de la Cité, à la place même où nos

premiers ancêtres attachaient leurs légères nacelles aux poteaux de bois de Lutèce, qu'est arrimé aujourd'hui le yacht élégant où nous déjeunions l'autre matin en la spirituelle compagnie d'artistes, écrivains, avocats, journalistes, et tous nous contemplions, ravis, ce paysage de Seine — pourtant si familier — qui ce jour-là nous semblait tout nouveau !

On croit connaître Paris... erreur profonde, car Paris-Protée, sous la seule influence de la saison, du jour, de l'heure... voire du temps qu'il fait, se modifie, se transforme à ce point que c'est une ville inattendue, imprévue, presque ignorée, qui soudainement apparaît à ses amoureux, leur prodiguant l'enchantement de visions encore insoupçonnées.

Tel est aujourd'hui notre cas, alors que chacune des grandes arches du Pont-Neuf — qui dans la Seine verte font des ronds bleus — encadre bizarrement un coin de l'horizon ! Ici la magie du décor exalte la magie du souvenir. Songez que notre vision commence aux lointains violets des arbres des Tuileries, suit les palais du Louvre, la pointe feuillue de la Cité, les maisons historiques de la place Dauphine, s'arrête sur le Pont-Neuf, longe le Palais de justice, Notre-Dame et va mourir là-bas, après le pont Saint-Michel, derrière la rue Galande, que domine le vénérable clocher de Saint-Séverin, la vieille église parisienne, où Dante a, dit-on, prié ! Alors les évocations se mêlent aux nobles lignes du paysage, comme les reflets des ponts, des clochers et des toits se

mêlent — en tremblotant — à l'eau du fleuve qui, doucement, coule sous la quille du yacht d'où nous contemplons ce féerique tableau.



LE PONT-NEUF VU DU YACHT.

G. C., photog. Verascope Richard.

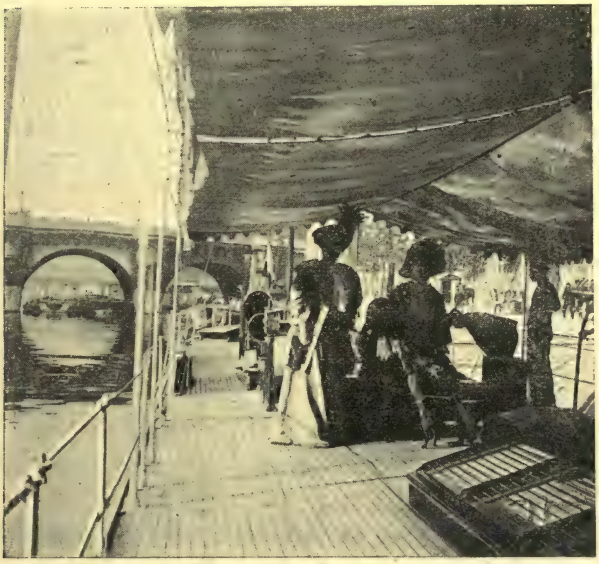
Chaque pierre conte éloquemment une belle aventure humaine, une page de l'histoire de France ou de l'histoire de Paris. Les tableaux de Raguenet accrochés au musée Carnavalet nous montrent — vers la fin du

XVIIIe siècle — cette berge du quai des Orfèvres, où notre bateau est amarré, couverte de maisonnettes bâties sur pilotis ; les ponts Notre-Dame et Saint-Michel,

G. C., photog. COIN DE SEINE.

le pont au Change supportaient, eux aussi, d'étroits logis de bois — semblables à ceux qui se dressent encore à Florence sur le Ponte Vecchio. Ces bâtisses légères, que maintes fois les incendies détruisirent ne disparurent définitivement que vers 1788.

Dès la Révolution, les bords de la Seine furent accaparés par les cordiers qui y tissaient leurs longs cordages... mais de tout temps et sous tous les régimes les



G. C., photog. LE PONT DU YACHT.

vrais familiers des berges furent les pêcheurs à la ligne. Dans les tableaux d'Hubert Robert, de Raguenet, de Noël, de Demachy, de Canella, dans les dessins de Saint-Aubin, de Bacler d'Albe, de Carle Vernet, de Duplessis-Bertaut, de Daumier ou de Bertall, on rencontre l'inévi-

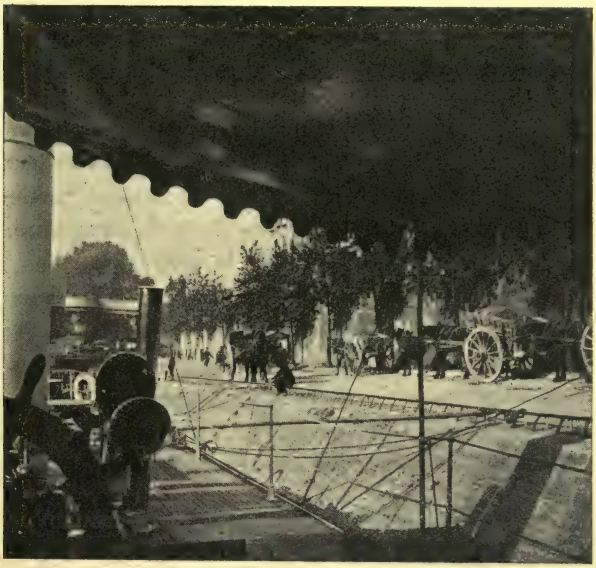
table pêcheur à la ligne. Il pêche pendant la Terreur, pendant les journées de Juin, pendant le siège, — il pêchait encore durant la semaine rouge de mai 1871 ! Aux dernières heures de la Commune agonisante, tandis que les Tuileries, le Louvre, la Cour des Comptes, la rue de Lille et le palais de la Légion d'honneur flambaient comme des torches, alors que Paris brûlait, que l'on s'égorgeait, que l'on se fusillait... pas un seul jour — c'est un fait acquis — les berges de la Seine ne cessèrent de recevoir la visite de leur clientèle fidèle de pêcheurs à la ligne... que dis-je? les enragés y manquèrent d'autant moins qu'à la faveur de tant de cataclysmes ils pouvaient pêcher en temps prohibé!

*
* *

Après les berges, les quais : ce quai des Orfèvres qui nous surplombe n'évoque-t-il pas le souvenir fastueux de la corporation des orfèvres qui pendant si longtemps y étala son luxe et sa richesse? C'est ici que Paris avait pris l'habitude de venir admirer les somptuosités des Lalique, des Boucheron, des Cartier de jadis (1).

(1) Leur étalage ne le cédait guère en éclat à celui de nos boutiques du Palais-Royal qui n'ont fait, du reste, que leur succéder. Joignez-y la splendeur coquette des boutiques de bijouterie qui étincelaient sur la même ligne et l'éclat varié de ces magasins de haut brocantage, dont ceux de Fagnani, Malafer et Granchez étaient les plus magnifiques, et vous aurez une idée de l'aspect brillant que présentaient les environs du Pont-Neuf. Ces brocanteurs

En 1700, on comptait sur ce quai trent-six boutiques d'orfèvre; aux vitrines reluisaient les chaînes d'or, les pommeaux d'épée, les agrafes, les baudriers, les plats



G. C., photog. LA BERGE DU QUAI DES ORFÈVRES.

étaient, ce qu'on avait d'abord appelé avec certain mépris, des *marchands mêlés*, « ce sera, dit Étienne Pasquier, une denrée *meslée*, telle que de ces marchands quincailliers, lesquels assortissent leurs boutiques de toutes sortes de marchandises pour en avoir le plus prompt débit ». — EDOUARD FOURNIER. *Histoire du Pont-Neuf*. t. I., p. 282.

d'argent, les ciboires, les reliquaires, les monstrances... et le jour de la Fête-Dieu les orfèvres édifiaient place Dauphine de gigantesques reposoirs où ils prodiguaient leurs trésors... les marchands de tableaux voisins mettaient à leur disposition « les toiles qu'ils ne craignaient pas de voir gâtées et dont les sujets étaient les moins profanes (1) «. Huit jours plus tard, la même place Dauphine — ce triangle monumental dont le roi Henri IV avait lui-même tracé le plan — appartenait aux jeunes peintres indépendants, c'est-à-dire ne faisant partie ni de l'Académie royale ni de l'Académie de Saint-Luc; ils avaient, ce matin-là (le jeudi de la petite Fête-Dieu, de six heures à midi), le droit d'accrocher leurs œuvres sur les contrevents des boutiques de la place. Tout Paris se pressait à cette triple fête de la jeunesse, de l'art et du printemps; les jolies femmes, les modèles au minois affriolant y affluaient... et les amateurs de peinture comme les amateurs de beauté y trouvaient leur compte.

C'est sur les volets — il en reste encore — de quelqu'une des boutiques de la place Dauphine — éventrée pour faire place au disgracieux et encombrant escalier du Palais de justice — qu'en 1717 Lancret accrocha les deux tableautins qui commencèrent sa réputation, et que les critiques d'alors, presque aussi infaillibles que ceux d'aujourd'hui, n'hésitèrent pas à attribuer à Wat-

(1) *Le Panthéon littéraire*, 1789. p. 187.

Schmidt, *del.* PONT-NEUF. Salathé, *sculp.*

teau. C'est sur quelque autre recoin qu'en 1720 un jeune homme de vingt ans, J.-B. Chardin, « fils du maître menuisier qui faisait des billards du Roi », suspendit une toile, « imitation de bas-relief ancien » si parfaite, que J.-B. Vanloo l'acheta immédiatement « plus cher que Chardin n'avait osé l'espérer »; c'était sa première exposition. Huit ans plus tard, le même Chardin exposait, toujours place Dauphine et dans les conditions que l'on sait, *la Raie*, ce chef-d'œuvre que nous admirons aujourd'hui au musée du Louvre (1).

A notre gauche, du côté du quai des Grands-Augustins, le plus ancien des quais parisiens, ces maisons neuves qu'une rue étroite sépare du restaurant Lapérouse, aux jolis balcons de fer forgé, aux élégants

(1) Désirant pressentir les opinions des principaux officiers de ce corps, Chardin se permit un innocent artifice. Il plaça dans une première salle comme au hasard les tableaux et il se tint dans la seconde. M. de Largillière, excellent peintre, l'un des meilleurs coloristes et des plus savants théoriciens sur les effets de la lumière, arrive; frappé de ces tableaux, il s'arrête à les considérer avant d'entrer dans la seconde salle de l'académie où était le candidat; en y entrant : « Vous avez là, dit-il, de très beaux tableaux ; ils sont assurément de quelque bon peintre flamand, et c'est une excellente école pour la couleur que celle de la Flandre; à présent, voyons vos ouvrages.

— Monsieur, vous venez de les voir. — Quoi! Ce sont ces tableaux que...? — Oui, Monsieur. — Oh ! dit M. de Largillière, présentez-vous, mon ami, présentez-vous ».

La réception de Chardin, reçu et agréé comme peintre de fleurs, fruits et sujets à caractères, eut lieu le 25 septembre 1728. — E. et J. de Goncourt. (Chardin). *L'Art au XVIIIe siècle.*

mascarons sculptés, furent bâties sur l'emplacement du marché à la Volaille, construit en 1809 sur les ruines du couvent des Grands-Augustins, démoli révolutionnairement en 1791. Ici passèrent, au temps des Valois, les grotesques processions des Mignons allant faire pénitence en l'église des Grands-Augustins, où s'assemblèrent les chevaliers du Saint-Esprit lorsque cet ordre fut fondé par Henri III, en 1579.

Après la Révolution, les quais depuis le Pont-Neuf jusqu'au pont Royal furent convertis en un immense magasin de bric-à-brac.

Là, dans les boutiques, le long des murs, accotées aux troncs d'arbres bordant la Seine, étaient entassées les épaves, les dépouilles arrachées aux châteaux, aux couvents, aux églises, aux grands hôtels démembrés... Là gisaient pêle-mêle portraits de famille et mobiliers dépareillés, tableaux de sainteté et de divinités de l'Olympe, tapisseries armoriées et boîtes à musique, porcelaines de Sèvres et clavecins désaccordés... Sur ces quais également, la Terreur avait dressé les « tablées révolutionnaires » où les miséreux se disputaient « les assiettes de harengs saurs grillés, saupoudrés de ciboules, alternant avec les terrines de salades et de pruneaux ».

C'est quai des Orfèvres, que le 9 thermidor, vers huit heures et demie du soir, fut amené Robespierre, mis hors la loi par la Convention et refusé comme prisonnier par le concierge de la maison d'arrêt du

PETIT BRAS DE LA SEINE, 3 JANVIER 1880. Eau-forte de Léon Gautier.

Luxembourg. Ses fidèles l'accompagnèrent, en l'acclamant, à l'administration de police dans les vieux bâtiments qui jusqu'en 1871 furent occupés par la Préfecture de police. Ces bâtiments comprenaient, non seulement l'ancien hôtel du président de Harlay — dont les jardins descendaient jusqu'à la Seine, — mais encore un ensemble de maisons branlantes, disloquées, où, au fur et à mesure des besoins, on avait installé « les services ». Robespierre ne quitta l'administration de police que sur les instances réitérées de ses partisans réclamant sa présence à l'Hôtel de Ville... où l'attendaient le coup de pistolet de Méda, l'effondrement, l'arrestation, puis la mort.

Une ruelle — la ruelle de Jérusalem — débouchait sur le quai; à gauche, une vieille tourelle, puis des cimes d'arbres (le jardin du préfet); à droite, une maison à pignon datant du XVIIIe siècle; au fond, un porche cintré (réédifié aujourd'hui dans le jardin du musée Carnavalet) servait d'entrée principale à la Préfecture. Tout cela couvrait l'actuelle rue de Harlay.

Sans compter les ministres de la police — Fouché, Rovigo, Beugnot, Pasquier, etc., logés quai Voltaire et rue des Saints-Pères, — que de préfets se succédèrent rue de Jérusalem. En 1848, ce fut l'étonnant Caussidière qui, après s'être promu lui-même, s'entoura d'une garde prétorienne, « les Montagnards de Caussidière » (infanterie et cavalerie) lesquels, pendant près de trois mois,

terrifièrent Paris. Préfet de police imprévu, Caussidière, après avoir rompu toute relation avec le Gouvernement, recommandait par voie de proclamation « expressément au Peuple, de ne quitter ni ses armes, ni son attitude révolutionnaire... (1) ».

MM. de Maupas, Boitelle, Pietri, sous le second Empire, MM. Edmond Adam et Cresson, sous la troisième République, furent les derniers préfets ayant habité le quai des Orfèvres. En 1871, la Commune de Paris leur donna comme successeur un disciple d'Hébert et de Marat, un gaillard qui traitait Couthon de « vieille béquille », et trouvait Saint-Just « sans énergie »... Raoult Rigault.

Après avoir occupé pendant quelque temps les beaux logis de l' « ex-préfet de police », ce singulier « procureur » alla s'installer au Palais de justice

(1) La Préfecture de police, soumise aux ordres de Caussidière et de Sobrier, se peuplait d'anciens membres des sociétés secrètes qui s'organisaient en compagnies fermées comme une garde prétorienne pour un futur dictateur. Caussidière ne communiquait pas avec l'Hôtel de Ville ; il avait, de son chef, publié comme liste officielle du gouvernement celle de la *Réforme*. Dans cette première proclamation, on lisait : « Il est expressément recommandé au peuple de ne point quitter ses armes, ses positions et son attitude révolutionnaire. Il a été trop souvent trompé par la trahison ; il importe de ne plus laisser de possibilité à d'aussi terribles et d'aussi criminels attentats ».

Conformément aux avis de cet ami du peuple, la ville était devenue un grand bivouac, ce qui n'ajoutait ni à la sécurité publique ni à la confiance. — Victor Pierre. *Histoire de la République de 1848*, t. I, p. 58.

d'où, le 23 mai, il expédiait l'ordre « d'extraire et de fusiller les gendarmes détenus dans la maison de justice... (1) » Le lendemain, la vieille Préfecture de police — préalablement imbibée de pétrole — flambait comme une allumette, et avec elle les plus précieux dossiers de la vie secrète de Paris... « Nous allons griller la Boîte aux Curieux ! » avait déclaré le gredin chargé de l'autodafé... Il tint parole.

N'avions-nous pas raison de dire que chaque pierre de ces vieux quais de Seine avait son histoire... histoire étrange où le rire est près des larmes, où la vertu côtoie

(1) Dans la journée du 23, à midi, un officier fédéré, suivi d'un peloton qui s'arrêta sur le quai, pénétra dans le greffe ; envoyé par Raoul Rigault, il était muni de l'ordre d'extraire et de fusiller les gendarmes détenus à la maison de justice ; par bonheur, c'était un ordre collectif, sans indication de nombre ni de noms...

M. Durlin — alors directeur — fit preuve de beaucoup de sang-froid. Il prit l'ordre des mains du mandataire de Raoul Rigault et lui dit négligemment : « Nous n'avons plus de gendarmes ici. Il y a erreur, les gendarmes ont été transférés. Voyez dans les bureaux de la Préfecture ».

Le fédéré s'éloigna, revint au bout d'une demi-heure. — « Nous ne trouvons rien, les gendarmes doivent être ici. — Non, reprit le greffier » ; puis, s'adressant à Génin, le surveillant : « Ouvrez toutes les cellules afin que le citoyen délégué puisse se convaincre qu'elles ne renferment aucun soldat ».

Le délégué fit consciencieusement son devoir. Il n'aperçut pas un gendarme. On se garda bien de le conduire au *Quartier des cochers*, dont il ignorait l'existence.

Il se retira en saluant : — « Fâché de vous avoir dérangé ». Les otages étaient sauvés. — Maxime Du Camp. *Les Convulsions de Paris*, t. I, p. 169

le crime, où tout nous apparaît pêle-mêle, incohérent, grotesque, odieux ou sublime... comme ces feuilles qui tombent mortes des platanes voisins et se mêlent, dans les boîtes des bouquinistes, aux plus belles légendes de gloire et d'amour.

L'HOTEL DE VILLE
ET LA PLACE DE GRÈVE

le 31 Juillet 1830

Il y a déjà quelques années, le hasard d'une flânerie nous fit grimper les six interminables étages de l'hôtel des Invalides, dont les combles recèlent une précieuse collection de « plans-reliefs des places de guerre », visible seulement à certaines époques, parcimonieusement espacées. Ces plans-reliefs, dont quelques-uns remontent au XVIIe siècle, garnissent une longue série de pièces mansardées et forment un petit musée trop ignoré, fort amusant à visiter. Les plus anciens furent exécutés par ordre de Louvois, jaloux de placer sous les yeux de Louis XIV la représentation de ses conquêtes ; le plus récent, — le plan du port et de la ville de Cherbourg, — fut terminé en 1872. Lors de l'invasion, en 1815, les alliés « empruntèrent » aux Invalides quelques-uns de ces beaux joujoux topographiques, qui font encore aujourd'hui l'ornement de musées allemands et autrichiens...

Rien de plus surprenant au premier abord que ces minuscules et précises reproductions de villes, évoquant non seulement des souvenirs héroïques, mais encore offrant l'image parfaite d'une cité lilliputienne contemplée du haut d'un ballon. Fossés, contrescarpes, bastions, redans, cultures maraîchères, rues sinueuses, maisonnettes mansardées, hôtels fleuris de sculptures, cathédrales hérissées de clochetons, rien ne manque. Voici les promenades bordées de tilleuls, les mails, les quinconces, les « jeux de boules » chers à nos aïeux... Ainsi nous apparaissent Maestricht, Berg-op-Zoom, Bouillon, — entourée de forêts épaisses, — Namur, Laon, — haut perchée sur son rocher, — Arras, Saint-Omer, Ypres. Voici Avesnes, ses fortifications, ses prairies... Voici même en un coin de la grande place, sur la droite, tapie contre l'église au clocher espagnol, l'hospitalière maison que nous aimons si fort et d'où nous pensons voir sortir, au petit jour, notre ami G. Lenôtre, guêtré comme un Mohican, un arsenal de cannes à pêche sur l'épaule, s'en allant « ferrer » d'une main sûre la carpe traquée en quelque étang voisin...

Poursuivant notre pittoresque promenade, nous contemplons Constantine, Sébastopol, Anvers ; Gibraltar... et soudain une grosse surprise. Devant nous, vision merveilleuse : la place de Grève, le 31 juillet 1830, alors que Louis-Philippe, lieutenant général du royaume, la traverse sous les acclamations du peuple, pour se rendre à l'Hôtel de Ville où il achèvera de conquérir le

Raguenet, *pinxit.* VUE DE L'HÔTEL DE VILLE DE PARIS (XVIIIe SIÈCLE). Legrand, *sculp.*

trône de Charles X, renversé par les « trois glorieuses » journées de batailles populaires.

Il nous sembla, devant cette étonnante apparition, que, reculant de soixante-dix-huit ans en arrière, nous assistions, ainsi que l'avait fait notre grand-père, à cette apothéose de la Révolution de 1830. Comme d'une fenêtre ouverte sur la place, nous apercevons tout le « grouillement » d'un peuple en effervescence... Des milliers de petits personnages s'agitent autour de la « Maison de Ville », entourant les plus célèbres coryphées de cette comédie politique. Voici Louis-Philippe à cheval ; près de lui, une chaise à porteurs renferme le banquier Laffitte, immobilisé par une intempestive attaque de goutte ; une seconde chaise est occupée par Benjamin Constant, deux des principaux chefs du mouvement. La garde nationale manifeste, les tambours battent, le peuple souverain acclame le héros qu'il sifflera demain ; aux fenêtres, sur les trottoirs, sur les terrasses, des milliers de curieux... Ce « plan-relief », large de 1^{m},80, profond de près de 3 mètres, est décidément le premier des « instantanés » et il date de 1833 ! Son auteur, Foulley, était un vieux soldat retraité qui consacrait ses loisirs à reproduire de merveilleuse façon les faits les plus saillants de son époque.

***

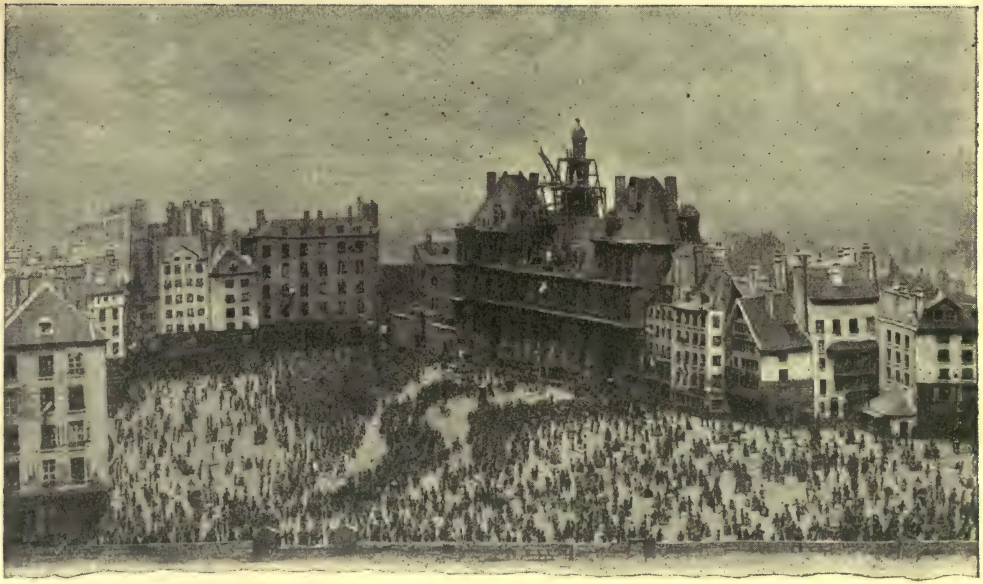
La reproduction photographique de ce plan donne vraiment la sensation d'un document pris sur la nature

même... Le plan lui-même est plus impressionnant encore, puisqu'à la sensation de la foule s'ajoute la magie de la couleur...

Voici les maisons peintes, les vieilles pierres, les antiques fenêtres, les « carottes » des marchands de tabac, les toits de tuiles; voici les uniformes, les shakos, les fusils levés ; les dames portent des « shalls » et des robes à crinolines... les marchands de coco circulent parmi les badauds; la poussière qui saupoudre le sol de la place de Grève est une « poussière d'époque ! »

Un peu d'imagination aidant, l'illusion est complète : devant nous surgit la masse imposante et glorieuse de l'antique Hôtel de Ville, cet Hôtel de Ville parisien où se jouèrent quelques-uns des plus célèbres drames de notre histoire de France. Nous avons contrôlé la sincérité de cette étonnante reconstitution et pouvons attester que jamais la nature ne fut reproduite avec une plus scrupuleuse fidélité. La maison à la tourelle gothique, les lanternes historiques fichées à l'entrée de la rue du Mouton, la rue de la Mortellerie, l'arcade Saint-Jean, le cabaret « A l'image de Notre-Dame », les boutiques multicolores, rouges, vertes, bleues, les échafaudages entourant le campanile de l'Hôtel de Ville, la couleur jaune de la chaise de M. Laffitte (1) « portée par des Savoyards », la chaise verdâtre de M. Benjamin Constant, le cheval blanc de Louis-Philippe, les polytechniciens

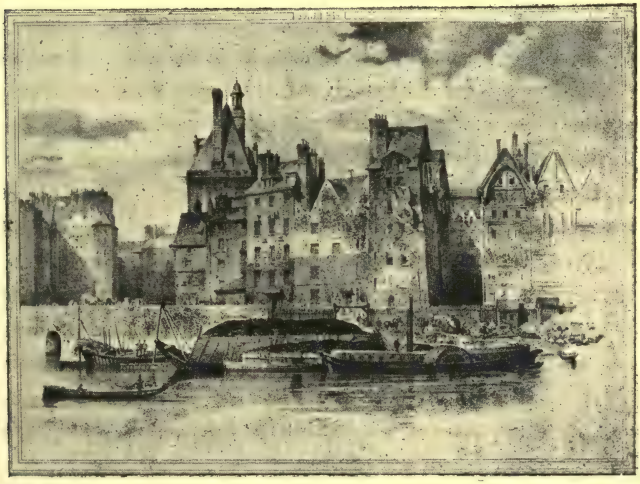
(1) *Histoire de dix ans*, par Louis Blanc, p. 349, *passim*.



RÉCEPTION DE LOUIS-PHILIPPE A L'HÔTEL DE VILLE.

Plan en relief. Musée Carnavalet.

faisant la haie, épée au poing; la paille qui, la veille encore, avait servi à bivouaquer, éparpillée devant la porte; la boutique du mastroquet du quai Pelletier ébréchée par les boulets; les vitres des fenêtres brisées



QUAI DE LA GRÈVE ET PARTIE DE L'HÔTEL DE VILLE VERS 1830.
Lithographie de Lemercier.

par la pluie des balles... tout est d'une rigoureuse exactitude et nous offre le plus précieux des documents sur cette extraordinaire révolution qui, en trois jours, mit à bas le trône de Charles X et remplaça le drapeau blanc fleurdelisé par le drapeau tricolore.

Rien de plus amusant, de plus coloré que l'histoire

de ce mouvement populaire réunissant presque toutes les classes de la société. Les meilleurs écrivains d'alors avaient signé l'appel aux armes : MM. Thiers, Mignet, Armand Carrel, Chambolle, Rolle, de Rémusat, Baude, Alexis de Jussieu, Cauchois-Lemaire, Évariste Dumoulin, Léon Pillet, Bohain, Roqueplan... Quarante-cinq hommes de lettres, — au nom de la liberté de la pensée, — avaient risqué leurs têtes en inscrivant leurs noms au bas d'une protestation contre les ordonnances royales rédigées par M. de Polignac et signées par le vieux roi Charles X.

L'explosion de colère qui souleva Paris fut terrible et instantanée. En quelques heures, les barricades sortirent de terre, les attroupements des protestataires armés se formèrent, les tambours battirent le rappel de la garde nationale, les ouvriers et les étudiants descendirent dans la rue, les élèves de l'École polytechnique, « après avoir aiguisé sur les dalles des corridors de l'École leurs fleurets, dont ils avaient fait sauter les boutons », forcèrent les portes et, — en grande tenue, — prirent le commandement des bandes d'insurgés ; tout Parisien se transformait en militant, et les infortunés soldats de la garde royale tombaient sous les coups de fusils chargés avec des caractères d'imprimerie à défaut de balles.

Côte à côte, avec de vieux soldats du premier Empire, héros d'Iéna, d'Eylau, d'Austerlitz et de Waterloo, couverts encore de leurs glorieux uniformes,

Ces habits bleus pas la victoire usés (1),

(1) Le vieux soldat (Béranger).

S. Rich de Gehaut frères éditeurs. Boulevard des Italiens N.18.

Tirez sur les chefs et les chevaux
Jeunes gens..... f.tez vous du reste.
(28 Juillet 1830.)

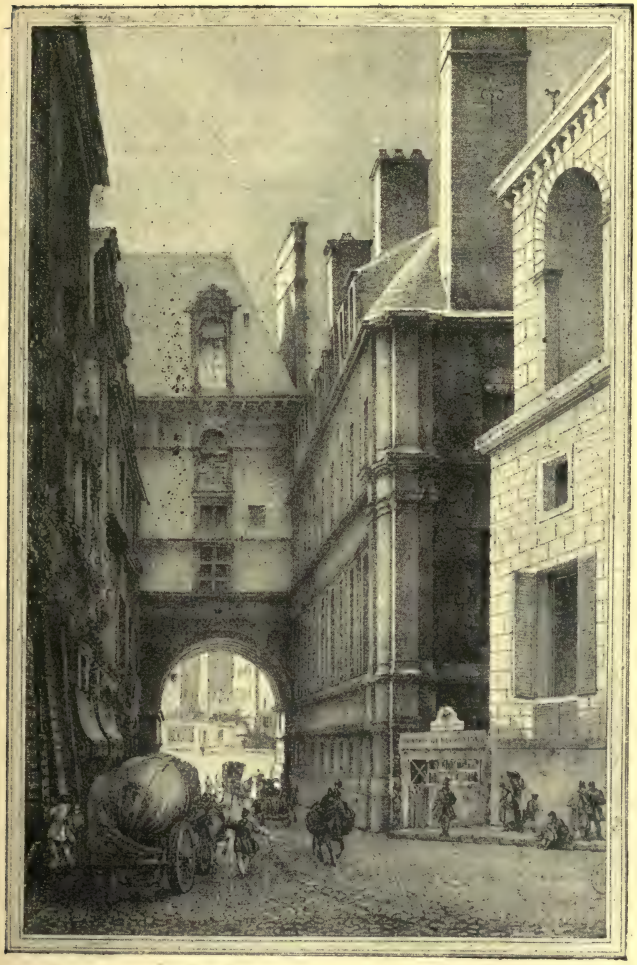
Lithographie de Raffet. (Album de 1831.)

on put voir des combattants en veste de chasse, en redingote, en bourgeron, en blouse ; d'autres encore étaient revêtus d'uniformes de fantaisie, provenant du Vaudeville, où se jouait alors une pièce militaire, *le Sergent Mathieu*. Alfred Arago, directeur du théâtre, avait mis armes et costumes à la disposition des émeutiers ! Le musée d'artillerie avait été forcé et les admirables lithographies de Raffet, composant l'*Album de 1831*, nous montrent des gamins de Paris, la tête enfouie sous une « salade » de ligueur ou un casque de piquier, munitionnaires improvisés, apportant aux « barricadiers » des « balles de zinc pour les cuirassiers » (1).

(1) Les soldats qui occupaient la place de Grève se défendaient avec beaucoup de courage et de tristesse. Chaque maison était devenue un château fort et l'on tirait de toutes les fenêtres. Trois hommes s'étaient postés derrière une cheminée et, de là, ils faisaient depuis longtemps sur la troupe un feu meurtrier, lorsqu'ils furent enfin découverts. Un canon fut pointé contre cette cheminée fatale ; mais avant de l'abattre, le canonnier fit signe à ceux qu'elle protégeait de se retirer... Un détachement du 50me, précédé par des cuirassiers, arrivait par les quais pour gagner la place de Grève. On le fit entrer dans la cour de l'Hôtel, et ses cartouches, dont il refusa de faire usage, furent distribuées aux soldats de la garde... Un détachement suisse avait été envoyé des Tuileries au secours de l'Hôtel de Ville ; il entra sur la place de Grève au pas de charge... Une barricade est occupée par le peuple. Les Suisses soutiennent cette attaque avec vigueur ; la garde arrive pour les appuyer et déjà les Parisiens pliaient lorsqu'un jeune homme, pour les ranimer, s'avance agitant un drapeau tricolore au bout d'une lance en criant : « Je vais vous apprendre à mourir » ; à dix pas de la garde, il tomba percé de balles. — *Histoire de dix ans*, 1830-1840, par Louis Blanc, t. I, p. 217.

Les « grognards » dirigeaient le combat, la croix de la Légion d'honneur piquée sur un tablier de cuir. « Tirez sur les chefs et sur les chevaux, jeunes gens, et f.....-vous du reste ! » Tous se battaient aux cris de : « A bas Charles X !... A bas Polignac !... A bas les ordonnances !... Vive la Charte !... » La presque totalité des combattants ignorant absolument, d'ailleurs, ce que comportait la Charte et ce que contenaient les ordonnances !

On sait le reste... les barricades, les blessés, les morts promenés sur des brancards à la lueur des torches par des insurgés criant « vengeance ! » les postes royaux désarmés, trois cents hommes campés dans la cour des Tuileries, la ville entière hérissée de barricades, sentant la poudre, une fièvre belliqueuse s'emparant de toute une population, les coups de canon, — les appels du tocsin ! La Fayette, le vieux héros de 1789, — celui que des irrespectueux dénommaient « Gilles-César », — siégeant, acclamé comme une idole, à l'Hôtel de Ville ; l'émotion de Paris voyant, — enfin ! — le drapeau tricolore flotter sur les tours Notre-Dame, des « messieurs » inconnus et bien mis distribuant dans les rues des pistolets et des charges « de poudre », les patrouilles de bourgeois armés, les « vieux de la vieille », rêvant de l'avènement de Napoléon II, — l'aiglon ! — Le dauphin, furieux et ahuri, se coupant les doigts en arrachant son épée au maréchal Marmont, l'hôtel Laffitte devenu l' « hôtellerie de la Révolution... On y affluait de tous



L'ARCADE SAINT-JEAN, RUE MONCEAU-SAINT-GERVAIS.

Lithog. de Lemercier.

les points de Paris. Pas un homme d'intrigue qui n'y vînt raconter ses services »... le départ de Charles X, de la duchesse de Berri et des enfants de France escortés par les gardes du corps, la lieutenance générale du royaume offerte au duc d'Orléans, les hésitations du prince, les

L'HÔTEL DE VILLE PENDANT LA RÉVOLUTION DE 1830.

prières des députés, la foule criant : « Vive le duc d'Orléans ! » (1), le duc enfin se décidant à prendre, au milieu

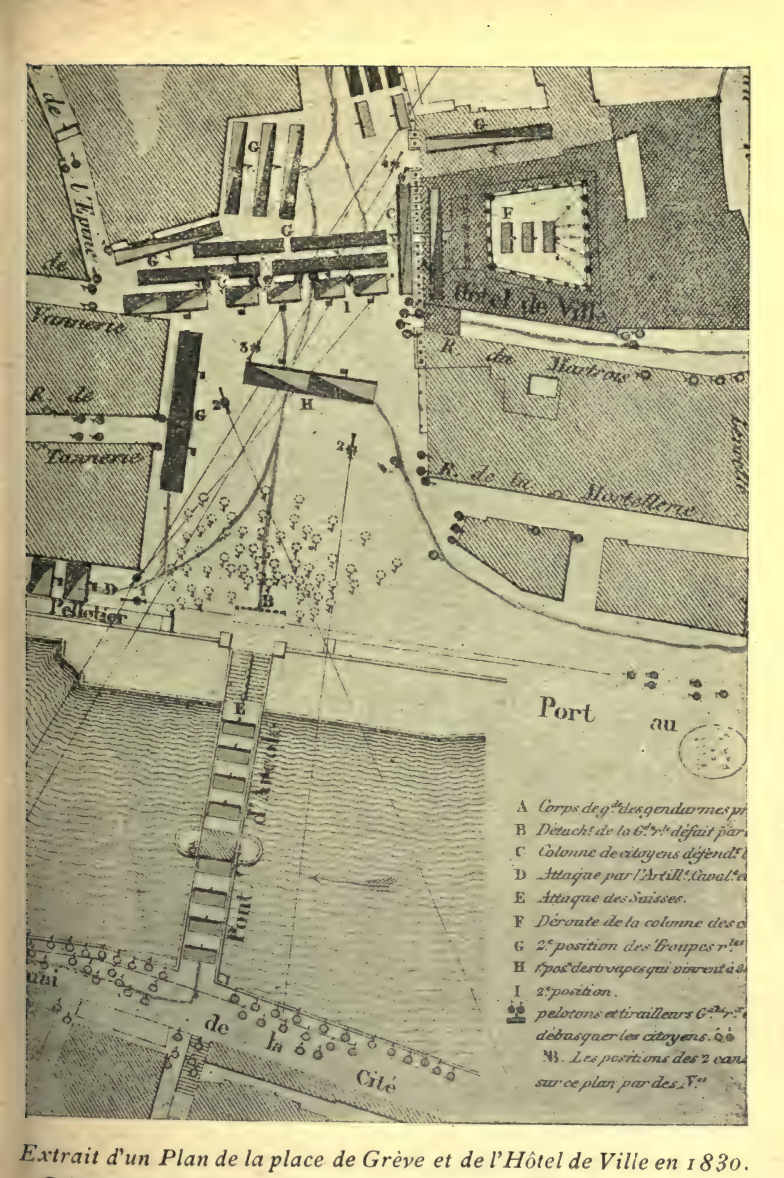
(1) Les députés venus au Palais-Royal apporter au duc d'Orléans leurs hommages avec la proclamation qu'ils adressent aux Français sont émus comme le prince lui-même ; il les entraîne sur ses pas ; ils forment sa garde et son escorte jusqu'à la grève.

des acclamations et des cris de joie, le chemin de la place de Grève,— cette place de Grève dont, depuis trois jours, chaque maison avait été une forteresse. Il y venait chercher la sanction de l'Hôtel de Ville à la dynastie nouvelle, et La Fayette, — au nom du peuple, — donnait publiquement l'accolade au nouveau « roi-citoyen ».

C'est l'épisode final de la révolution triomphante que représente notre plan-relief. Louis-Philippe va s'emparer de la couronne de France dans l'ancienne Maison-Commune, dans l'Hôtel de Ville de Paris, tigré encore des balles du 10 thermidor et où se retrouvait presque intacte la salle tragique, le « cabinet vert » dans lequel Robespierre eut la mâchoire fracassée par la balle de Méda, où fut arrêté Saint-Just, où se suicida Lebas... Devant ce « cabinet vert » passait extérieurement

Ils le conduisent à travers le peuple qui, le voyant passer au milieu d'eux, écarte les barricades pour le laisser passer et commence à crier : « Vive le duc d'Orléans ! » en serrant la main au prince-citoyen.

Les acclamations de la foule annoncent l'arrivée du cortège. La commission municipale, La Fayette, son état-major, vont à sa rencontre sur le perron de l'Hôtel de Ville et lui ouvrent les portes du palais. Le prince monte le grand escalier appuyé sur le bras du général en chef. On s'arrête dans la salle Henri IV. La proclamation des députés qui fonde une dynastie et qui promet des garanties nouvelles aux vieilles libertés du pays est relue avec solennité. Louis-Philippe, la main sur le cœur, confirme les promesses de cette proclamation. — Dulaure. *Histoire de la Révolution de 1830.* — Ch. Simond. *Paris de 1800 à 1900,* t. II, p. 21.



Extrait d'un Plan de la place de Grève et de l'Hôtel de Ville en 1830.
Collections du Musée Carnavalet. (Cartons de la topographie.)

la corniche en saillie sur laquelle, dans la nuit du 9 thermidor, se hasarda Augustin Robespierre, — frère de l'Incorruptible, — ses souliers à la main, cherchant à fuir, pendant que les troupes conventionnelles en-

GRAVURE POPULAIRE DE 1789. Musée Carnavalet.

vahissaient la place... Voici la corniche, elle règne tout le long du premier étage ; c'est là que le malheureux se traîna, hésitant et affolé. Sous ses pieds nus, les vainqueurs, baïonnette au canon, se pressaient en criant leur victoire, la place de Grève était encore éclairée des feux mourants de lampions que le concierge Bochard y avait

allumés par ordre de la Commune... (1) Robespierre jeune comprit alors que tout était perdu pour son frère et pour lui ; il voulut mourir et se précipita, la tête la première, sur les marches de l'entrée de l'Hôtel de Ville. Il ne réussit qu'à se mutiler horriblement, blessant, — dans sa chute, — deux des envahisseurs, dont l'un, « le nommé Chabru », fut à peu près écrasé !... (2)

(1) *Déclaration positive de Michel Bochard*, concierge de la Maison-Commune, depuis le 9 thermidor jusqu'au 10.

....Vers les sept heures du soir, le maire m'a ordonné de sonner le toscin sur-le-champ. J'ai refusé net de le sonner... Alors Charlemagne et presque tout le conseil m'ont traité de coquin et ont pris un arrêté et m'y ont forcé ouvertement.

J'ai donné la clef et le toscin a été sonné..... A dix heures, on m'a ordonné de mettre des lampions pour éclairer la place.

Définitivement, sur les deux heures du matin, un gendarme m'a appelé et m'a dit qu'il venait d'entendre un coup de pistolet dans la salle de l'égalité... J'ai entré, j'ai vu *Lebas* étendu par terre, et de suite *Robespierre* l'aîné s'est tiré un coup de pistolet dont la balle, en le manquant, a passé à trois lignes de moi ; j'ai failli en être tué puisque Robespierre est tombé sur moi en quittant la salle de l'Égalité, au passage. *Legrand*, substitut de l'agent national, m'a confié son portefeuille et sa montre pour remettre à sa femme ; mais je l'ai été porter au Comité de surveillance de la section de la Maison-Commune.

Ce 17 thermidor, l'an II de la République française.

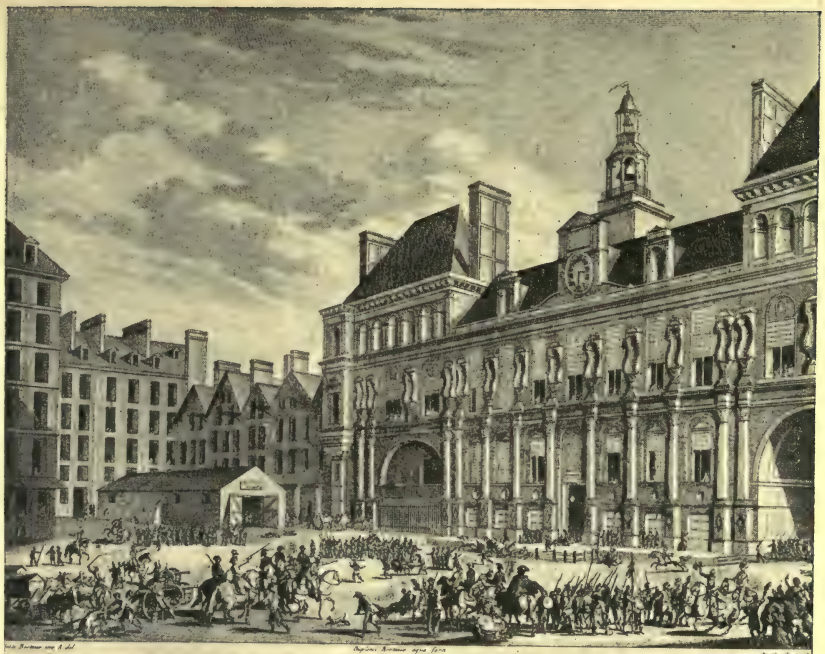
Certifié véritable.

Signé : Bochard.

Rapport sur les événements du 9 thermidor an II, par Courtois. Pièces justificatives, nº XXXVI.

(2) *Dulac, employé au Comite de Salut public, au représentant du peuple Courtois, membre du Comité de Sûreté générale.*

.....Sans calculer le nombre ni observer l'ordre, après avoir appelé à moi tous ceux qui ne craignaient pas ces b..., et qui



ATTAQUE DE LA MAISON COMMUNE DE PARIS.

le 29 Juillet 1794. ou 9 Thermidor An 2.me de la République.

Duplessis-Bertaut, *invent. et sculp.*

*
* *

Ce sont toutes ces histoires et bien d'autres encore qu'évoque ce « plan-relief » si précieux. Aussi, la Commission du Vieux Paris, dès qu'elle eut connaissance de ce trésor, — jusqu'alors à peu près ignoré, — s'empressa-t-elle de mettre tout en œuvre pour faire entrer la relique dans les collections historiques du musée Carnavalet. Un ordre du jour demandant le don, l'acquisition ou l'échange de cet admirable document fut présenté

voulaient attaquer, je volai vers la porte que nous forçâmes sans peine et, je puis le dire ici, en raison de la vivacité que je mis à monter l'escalier, j'entrai seul dans la salle des séances, où il y avait encore trente-six municipaux en écharpe. Celui qui faisait les fonctions de président, nommé Charlemagne, tenait la sonnette qui lui tomba des mains quand je lui courus dessus le sabre à la main, en jurant et lui disant qu'il était hors de la loi. Personne ne se défendit et, chose remarquable, c'est que nous entrâmes en si petit nombre que presque tous nous en tenions deux : c'est pour cela que je criai de passer le sabre à travers le corps du premier qui ôterait son écharpe. Personne ne l'osa ; ils étaient médusés ainsi que les tribunes que je mis en état d'arrestation avec deux hommes à chaque escalier.

Alors il nous arriva du renfort et, aussitôt informé par un nommé Delacour, faisant les fonctions d'agent national, de l'endroit où devait être Robespierre l'aîné (car je savais déjà que l'autre s'était jeté par la fenêtre), j'y volai de suite. En effet, je le trouvai étendu près d'une table, ayant un coup de pistolet qui lui prenait à environ un pouce et demi sous la lèvre inférieure et lui sortait sous la pommette de la joue gauche. Il faut que vous observiez, pour l'honneur de la vérité, que c'est moi qui l'ai vu le premier et qu'il n'est donc pas vrai que le gendarme qui a été présenté à la

au nom de MM. Sardou, Lenôtre, Detaille, Quentin-Bauchard, H. Lavedan, Guillemet, Labusquière, Ch. Normand, A. Hallays, Augé de Lassus, Bruman, etc... et la Commission, — que présidait M. de Selves, préfet de la Seine, — ratifia à l'unanimité ce désir si justifié ! Il s'agissait d'obtenir du musée des Invalides le dessaisissement en faveur de Carnavalet de cette précieuse « place de Grève », qui ne rentrait vraiment en aucune façon dans la série des « plans-reliefs de places de guerre » et qui revenait en quelque sorte de droit au musée de la Ville de Paris, comme document essentiellement parisien.

La chose paraissait toute naturelle, mais l'événement démentit nos espérances. Il fallut des années de pourparlers, de luttes, de discussions ; il fallut surtout la nomination de l'éminent et conciliant général Niox à la

Convention par Léonard Bourdon lui ait brûlé la cervelle, comme il est venu s'en vanter, ainsi qu'à Couthon, qui n'en avait pas même reçu : il est nécessaire de relever cela.

Près de Robespierre était caché sous la table le trop fameux Dumas, cet homicide président révolutionnaire ; je l'arrêtai et lui fis tant de peur que je l'obligeai à me dire où étaient Saint-Just et Lebas. J'y entrai et j'y trouvai Lebas étendu et déjà mort. Saint-Just ne fit pas la moindre résistance et me rendit son couteau avec la même obéissance que Dumas m'avait remis son flacon d'eau de mélisse des Carmes, que je lui avais ôté, craignant que ce ne fût du poison.....

Salut et fraternité. Vive la Convention nationale !

Signé : Dulac.

Rapport sur les événements du 9 thermidor an II, par Courtois. Pièces justificatives, n° XXXIX.

direction du Musée de l'Armée pour résoudre, au gré de tous, cette affaire qui semblait si simple.

Aujourd'hui, le plan-relief de la place de Grève et de l'Hôtel de Ville, le 31 juillet 1830, figure, — par voie d'échange,— au musée Carnavalet, et, comme une bonne chance n'arrive jamais seule, notre musée obtint également le « boulevard du Temple, lors de l'attentat de Fieschi (28 juillet 1835), et la mort du duc d'Orléans (13 juillet 1842) », deux autres précieux documents parisiens, dus également au talent de Foulley. Ces trois belles œuvres compteront parmi les plus curieux attraits des salles qui, prochainement, seront ouvertes au public.

Ces salles, comprises dans l'annexe qu'achève de construire M. Foucault, le très remarquable architecte des Musées de la Ville de Paris, seront, — nous l'espérons, — terminées dans quelques mois. Il nous sera donné enfin de mettre en lumière les richesses que le manque de place nous contraint depuis des années à emmagasiner dans nos réserves... Il y aura, croyons-nous, de bonnes et belles surprises à offrir aux Parisiens dévotieusement attachés aux reliques de leur Paris ; mais, parmi ces reliques, nulle ne sera plus impressionnante que cette évocation de la place de Grève et de la « Maison de Ville », — l'endroit peut-être où, de tout temps, battit le plus fort le cœur de notre chère Cité !

« MUSÉE DES ARTS »

A la Sorbonne.

Le 5 avril 1802, le premier consul Bonaparte ayant décidé l'achèvement du Louvre, la plupart des hôtes qui depuis tant d'années avaient envahi le vieux palais des rois de France, peintres, graveurs, sculpteurs, écrivains, géographes, armuriers, etc., etc., durent, eux et leurs familles, chercher asile ailleurs. Quelques-uns vinrent nicher au collège des Grassins, à l'hôtel Vaucanson, aux Jacobins ; le plus grand nombre se réfugia au collège Mazarin, et... à la Sorbonne, mise à la disposition du ministre de l'Intérieur pour « y loger les gens de lettres et ceux des artistes qui n'auraient pas été replacés dans le collège Mazarin » (1).

Un crédit de 10.000 francs était ouvert à l'architecte Moreau, chargé de diriger les travaux de réfection et de mise en état : neuf mois plus tard, « cinquante-trois

(1) O. Greard : *La Nouvelle Sorbonne*, p. 203.

logements, dont vingt pour les savants, vingt et un pour les peintres et douze pour les sculpteurs, avec quatre grands ateliers de peinture et six de sculpture » étaient aménagés ! L'architecte Moreau mérite tous les éloges, car la besogne paraît avoir été particulièrement difficile. Jugez-en (1) :

Fermée par la Révolution le 17 octobre 1791, la Sorbonne, l'antique et illustre maison de « Discipline héré-

(1) *Archives Nationales*, F[13], 1247 :

Rapport fait au Ministre de l'Intérieur sur la ci-devant église de la Sorbonne et le projet adopté par le Ministre de faire des restes de cet édifice une salle pour les distributions de prix des Prytanées des Ecoles centrales et de toutes les écoles scientifiques et littéraires. (27 ventôse an VIII de la République française.)

Ministère de l'Intérieur. — Du 19 brumaire an X.

Le Ministre de l'Intérieur, vu l'arrêté des Consuls de la République qui ordonne que les bâtiments de la Sorbonne seront disposés pour loger les artistes et les personnes de lettres déplacées du Louvre, charge le citoyen Moreau, architecte, de la direction des travaux, à faire à ce sujet, d'après les plans qui ont été ou seront adoptés.

Le Ministre de l'Intérieur,

***

Le citoyen Moreau est autorisé d'employer jusqu'à concurrence de 10.000 francs au rétablissement des bâtiments de la ci-devant Sorbonne. (25 vendémiaire an X.)

Moreau au Ministre : « Après un long travail, je suis parvenu à former 53 logements dont 20 pour les savants, 21 pour les peintres et 12 de sculpteurs, avec 4 grands ateliers de peinture et 6 de sculpture statuaire... » Moreau. (15 nivôse an X.)

Le nombre des artistes à loger à la Sorbonne étant moins considérable que celui qui avait été demandé, ... Moreau propose au Ministre un devis de 5.644 fr. 33 qui est adopté... (du 8 germinal an X.)

ditaire » (1) dont le cardinal de Richelieu avait fait le somptueux palais de la Théologie, fut purement et simplement

LA COUR DE LA SORBONNE VERS 1845.

supprimée le 5 avril 1792, le régime nouveau ne lui par-

(1) Robert de Sorbonne, chapelain de saint Louis, avait acquis vers 1252, ou échangé avec le Roi quelques maisons dans la rue de Coupe-gueule et dans la rue voisine.

Saint Louis permit à Robert de la faire fermer à ses extrémités,

donnant ni son « intolérance » ni son « isolement de la vie nationale » ! Hôtes et associés ayant refusé de prêter le « serment civique », furent mis en demeure de déménager et les vastes bâtiments restèrent vides.

Dès 1792 la Sorbonne, mise en adjudication, était louée « partie au citoyen Bachelart qui y tailla une soixantaine de petits logements, partie au citoyen Chalier qui y tint des réunions de section »... Les meubles, les livres, les bustes, les « corps d'armoire » avaient été, bien entendu, dispersés « dans les dépôts où il se trouva de la place » (1).

Rapidement, le délabrement fut complet... l'herbe poussait « bonne à faucher » autour des pavés de la grande cour et dans le promenoir. Une nuit, grand fracas, une partie du dôme s'écroule. Par les fenêtres brisées, les gamins du quartier venaient polissonner dans les amphithéâtres déserts ; les filous s'introduisaient dans le monument, volaient les plombs des toitures, les marbres des chapelles... Un architecte consulté propose cet admirable remède : « démolir ce qui reste encore debout »... ! et ce crime — bien professionnel — eût été commis si « le mauvais état des piliers soute-

et celui-ci y fit bâtir un collège et une chapelle ; il acquit ensuite ce qui restait de terrain jusqu'à la rue des Poirées et y fit construire le collège de Calvi ou la petite Sorbonne, en 1271.

Le cardinal de Richelieu, qui y avait étudié la théologie, fit rebâtir le collège en 1627 et posa lui-même la première pierre de l'église, le 15 mai 1635. Jaillot, *Recherches sur Paris*, t. V, p. 141.

(2) *Archives Nationales*, F⁷, 7233.

nant le dôme n'eût rendu l'opération dangereuse pour les ouvriers [1].

Comment utiliser ces ruines ? En 1796, on songe à y installer la « chalcographie » ; on y renonce bien vite, la dépense serait trop onéreuse. On émet l'idée folâtre de convertir la Sorbonne en un « dépositoire en faveur des morts de la Commune de Paris... » [2]. Enfin, le 18 mars 1800, l'architecte Peyre offre de partager l'église dans sa hauteur en deux grandes salles : « la salle intérieure servira pour les conférences et distributions de prix » ; la salle supérieure, « déjà toute décorée par les belles fresques de Ph. de Champaigne, sera aménagée [3] en musée pour des expositions de peinture et de dessin ». Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, agrée la proposition ; des fonds sont votés... mais ces fonds, insuffisants pour une installation, ne servent qu'à arrêter les progrès de la destruction. C'est alors que les artistes envahissent le « Musée des Arts » (ce fut le nom nouveau attribué à la Sorbonne), où l'architecte Moreau, ainsi que nous l'avons dit précédemment, les installa tant bien que mal, et plutôt mal que bien.

De 1802 à 1821, ce Musée des Arts abrita, successivement, plus de cent familles de sculpteurs, peintres, graveurs, anciens prix de Rome pour la plupart. Les logements aménagés pouvaient recevoir une cinquan-

(1) *Archives Nationales*, F[13], 1248, n° 58.
(2) *Archives Nationales*, F[13], 871.
(3) *Archives Nationales*, F[13], 871.

taine d'hôtes à la fois. Ici tour à tour se succèdent Pajou, Ramey père, Meynier, Lordon, Demarne, Lesueur, Hittorf, Roland, Vandael, le sculpteur Marin, le bon Boilly, Cartellier, le grand Prudhon... La règle était d'attribuer à chaque occupant trois chambres de maître et trois pièces de service ; mais combien doivent se contenter d'un modeste appentis, d'un comble « éclairé par un œil-de-bœuf », d'un atelier obscur « où l'on ne peut travailler plus de deux heures à cause de l'ombre portée par les maisons d'en face ». En 1813, Petit, paysagiste en renom, protégé par le général Canclaux, n'a pour logis et pour atelier qu'une chambrette lambrissée, de moins de trois mètres de hauteur, « où il est impossible de développer une toile » (1).

Les « bons » logements occupaient le fond de la cour, face à la chapelle, ou bien s'ouvraient sur la rue de la Sorbonne. Neuf ateliers envahissaient l'église, coupée dans sa hauteur par une cloison : un dans chaque chapelle, deux dans les parties supérieures des chapelles du centre, un sous le Dôme. MM. Cartelier, Esparcieux, Roland, Lordat, statuaires, occupaient ces locaux ; et aussi M. Vandael, peintre de fleurs, qui, de plus, possédait derrière le chevet de la chapelle « un jardin cultivé à la hollandaise, dans lequel il pouvait aller, de plain-pied, peindre d'après nature les fleurs et les feuillages sur leurs tiges, aux pleins rayons du soleil ou après

(1) *Archives Nationales*, F[13], 1248.

les rafraîchissements de la pluie... » (1). Et l'heureux Vandael dut défendre, par une haie d'épines, son « jardin à la hollandaise » contre les convoitises de ses voisins et les maraudages des gamins du quartier...

Le statuaire Roland s'était installé dans la chapelle latérale — dite chapelle de Richelieu — où le ministre fut inhumé et où s'élève son monument funèbre, chef-d'œuvre de Girardon. C'est en cet atelier que la mort surprit Roland en 1816, alors qu'il commençait l'exécution de la statue du Grand Condé. David d'Angers — élève de Roland — revenait alors de Rome, tout jeune et rêvant de gloire. Il occupait aux environs de la Sorbonne un pauvre logis, et sa fièvre de travail était telle qu'il y couchait « sur une porte sculptée, afin de ne pas dormir trop longtemps » (2). Ce fut lui qui eut l'honneur d'exécuter, dans cette chapelle de la Sorbonne, la statue ébauchée par son vieux maître mourant, et ce coup d'essai fut triomphal. C'est à la Sorbonne que David d'Angers naquit à la célébrité.

Inutile d'ajouter que la médisance, la jalousie, les commérages fleurissaient dans la ruche artistique... On se disputait âprement pour des chéneaux engorgés, pour des ordures jetées par les fenêtres, pour des tapis indû-

(1) O. Greard : *La Nouvelle Sorbonne*, p. 207.

(2) « En 1815 ou 1816, mon père, revenant de Rome, avait un atelier dans les environs de la Sorbonne. Il y couchait sur une porte sculptée pour ne pas dormir trop longtemps... »

(Extrait d'une lettre de M. Robert David d'Angers), 17 février 1909 (collection Georges Cain).

ment secoués ; on se jalousait un « débarras » inutilisé... (1).

Cependant, entre deux orages, ces braves artistes organisaient de petites fêtes, des sauteries familiales, des représentations de « Proverbes », des concerts (2). En hiver, on dansait chez Lordon, chez Dumont ou chez

(1) 3 août 1815. — Pétition rédigée et signée par une trentaine d'artistes logés au « Musée des Artistes » au Ministre de l'Intérieur pour défendre aux habitants des rues de Cluni, des Cordiers et des Poirées, d'ouvrir et d'agrandir, dans les murs mitoyens donnant sur l'enclos intérieur de la Sorbonne, des croisées qui, autrefois, n'étaient que de simples jours de souffrance garnis de barreaux et de mailles en fer qui forment des vues droites et directes ouvertes tout le jour et par où les occupants jettent leurs immondices, laissent souvent tomber du feu en allumant leurs fourneaux sur les appuis, y font sécher leur linge ou sur des cordes ou sur des étendoirs placés en saillie sur la Sorbonne et communiquent par l'étage des combles jusqu'aux mansardes occupées par les artistes.

Signé : Du Tertre, Boye, Rolland, Beauvallet, Knip, Ramey, Stouf, Milbeét, Cartellier, Pajou, Dumont, Meynier, etc., etc.

F13, 1248. (*Archives nationales.*)

(2) J'ai retrouvé quelques programmes de ces concerts écrits à la main sur un solide papier à dessin, par un calligraphe consommé. Voici un de ces documents :

Première Partie. — 1° Concerto de piano de Dussek, exécuté par Mlle L. Dumont.

2° Air de *Jean de Paris*, de Boieldieu, chanté par M. C.

3° Air varié pour le violon, de M. Baillot, exécuté par M. N.

4° Air de *Sémiramis*, de Catel, chanté par Mlle Dubois.

5° Concerto de flûte, de Berbiguier, exécuté par M. Farrenc.

Deuxième Partie. — 1° Variations exécutées sur la guitare par Mlle Camus.

Pajou ; Jacques Edme jouait sur son violon le quadrille à la mode, *la Petite Laitière*. Les danseuses « se paraient de mousselines blanches ou de robes grises rehaussées d'un mince filet vert ; décolletées à la vierge, elles posaient sur leurs cheveux une petite couronne de fleurs à l'antique » (1).

L'éclairage était modeste et les rafraîchissements se composaient de verres de groseille et d'orgeat galamment offerts par les danseurs... mais les danseuses aimables, jeunes et jolies, gracieuses, avaient l'honneur de porter le nom d'artistes justement révérés ; les danseurs étaient intelligents et joyeux. Toute cette belle jeunesse illuminait un moment de sa turbulente gaîté les vieilles pierres grises du « Musée des Arts »... A

2° Air de la *Journée aux aventures*, de Méhul, chanté par M. C.

3° Pot pourri pour piano et flûte, par M. Bazé et Berbiguier, exécuté par Mlle L. D. et M. Farrenc.

4° Romance de *Jeannot et Colin*, de Nicolo, chantée par Mlle Dubois.

5° Fragment d'un concerto de violon de M. Crémont, exécuté par M. Maussan.

6° Duo de *Françoise de Foix*, chanté par Mlle Dubois et M. C.

G. Vattier, *Augustin Dumont*, p. 34.

(1) Les danseuses s'appelaient Mlles Dumont, Bourgeois, Roland — qui devint Mme Lucas de Montigny — Lordon ; Mlles Castelier, mariées, l'aînée au statuaire Petitot, la seconde au peintre Heim ; Mlle Lesueur, Mlle Trézel — mariée à Milne Edwards —, Mlle Stouf — qui devint Mme Couderc — et les quatre demoiselles Bosse — dont la plus âgée s'enorgueillissait de s'appeler Victoire et d'être née au mois de mai.

G. Vattier, *Augustin Dumont* (*passim*).

minuit, tout s'éteignait; l'antique monument retombait dans le silence et l'ombre.

En 1802, le sublime artiste Prudhon habitait « au fond de la cour, à gauche de la porte d'entrée, au second étage, au-dessous de l'horloge ». Son atelier, éclairé par une large fenêtre, prenait jour sur les jardins, du côté de la rue Saint-Jacques et ne communiquait pas avec son appartement (1). L'immense talent de Prudhon n'était plus discuté, il réalisait enfin l'ambition de ses jeunes espérances; jamais pourtant le grand artiste n'avait été aussi malheureux. Prudhon subissait la torture d'être le mari d'une femme indigne de lui. La pauvreté d'esprit de cette triste compagne, la bassesse

(1) Rapport présenté au Ministre de l'Intérieur (Du 18 messidor an X.):

Le citoyen Prudhon, peintre, représente que pour loger sa famille dans le logement qui lui a été donné au Musée des Artistes, il est indispensable de déplacer pour la reculer de deux pieds une cloison qui forme un cabinet inutile. Cette opération donnera au citoyen Prudhon la facilité d'établir une chambre à coucher pour ses enfants qu'il ne pourrait garder chez lui s'il est privé de l'avantage qu'il sollicite. Il demande que ce travail soit fait aux frais du gouvernement. Le citoyen Moreau, consulté sur cette demande, assure que la dépense de ce changement n'excédera pas 150 francs. Il ajoute que le Ministre pourrait s'en charger surtout pour un père de famille aussi recommandable par ses talents que le citoyen Prudhon.

On propose au Ministre d'autoriser le citoyen Moreau à faire faire le changement proposé dans le logement de Prudhon.

Le chef de la 3e division des Beaux-Arts.

(Signature illisible).

de ses goûts, ses violences, ses grossièretés, torturaient le timide Prudhon. La mégère faisait partout les scènes les plus violentes et les plus ridicules ; elle parcourait les corridors, envahissait les ateliers des confrères de son mari pour y crier ses plaintes, ses invectives... Déjà, alors que Prudhon habitait le Louvre, deux de ses voisins, les peintres Girodet et Meynier, avaient émigré aux Capucines (près la place Vendôme), mis en déroute par les hurlements incessants de cette furie !

Prudhon en était arrivé à fuir son atelier. Se sauvant comme un criminel, il s'en allait respirer chez des amis... A bout de force, il se décida à une séparation judiciaire ; malgré cela, les scènes continuèrent, et Prudhon désespéré dut se résoudre à demander aide et assistance à Denon, — directeur des musées. « C'est une peine pour ma délicatesse, — écrit le malheureux artiste à la date du 30 septembre 1803 — de vous entretenir de choses qui me révoltent et me font rougir ; je suis outré et humilié tout à la fois quand je parle d'une femme qui, n'ayant ni fierté ni amour-propre, n'a pas craint de montrer la bassesse de son âme par les scènes atroces, dégoûtantes et scandaleuses qu'elle n'a cessé de me faire, par ses propos infâmes contre toutes les personnes qui m'avoisinaient et par la manière insupportable dont elle a agi avec tout le monde. Sans la considération particulière qu'ont pour moi mes confrères... ils auraient porté des plaintes au ministère de l'Intérieur, pour écarter quelqu'un dont la méchanceté soutenue

récidivait journellement tout ce qui pouvait leur être désagréable ou incommode... D'après ce, on sent combien une telle femme est un objet insupportable et scandaleux dans un lieu comme la Sorbonne.

« Le gouvernement qui considère les Arts loge les Talents. Dans le local qu'il leur accorde, il est nécessaire pour l'ordre et la tranquillité qu'il y ait une police qui puisse en exclure quiconque oserait les troubler... Ma femme est dans ce cas... »

Rien n'y fit, cet effroyable supplice dura quelques années encore et ne cessa que le jour où Mme Prudhon, parvenue jusqu'à l'Impératrice, fit devant Sa Majesté une scène tellement scandaleuse qu'on dut interner la démente en une maison de santé surveillée par la police. C'est à ce moment de détresse morale qu'une douce main de femme vint panser les plaies saignantes du cœur brisé de Prudhon.

Le pauvre artiste vivait à la Sorbonne, triste et seul, jusqu'au jour où — sur les sollicitations réitérées d'un ami — il consentit à donner ses leçons à Mlle C. Mayer, une élève de Greuze que la mort du peintre (1805) laissait sans maître, et pendant seize ans Mlle Mayer illumina la vie de Prudhon.

Une étude évoquant l'image de cette amie adorée fait aujourd'hui partie de la collection Groult, où nous l'admirions hier.

Qu'elle est séduisante, cette jolie laide !... Le nez est torp large, la bouche trop grande, les pommettes sem-

Mlle CONSTANCE MAYER.

Étude peinte par Prudhon. Appartient à Mme Grou

blent trop écartées... mais que d'intelligence en cette tête expressive !... Mille boucles brunes noient d'ombres légères le front bombé et mettent en pleine valeur des yeux voluptueux, ardents, tendres... Comme l'on s'explique aisément, devant cette esquisse émouvante, enlevée de verve en une heure d'inspiration amoureuse, la tendresse profonde que le vieux maître au cœur douloureux dut vouer à cette femme souriante et douce, dont les longues mains pâles pansaient les blessures, dont le regard mouillé disait l'amour admiratif et silencieux.

L'âme tendre du bon Prudhon se livre sans réserve ; pendant près de vingt années le grand artiste est heureux. Cette liaison semble lui porter bonheur. En 1808, l'empereur Napoléon le décore devant son tableau *la Vengeance divine poursuivant le Crime* ; il a l'honneur de peindre l'impératrice Joséphine dans les frais jardins de la Malmaison ; on se dispute ses œuvres ; M. de Talleyrand vient poser dans l'atelier de la Sorbonne ; l'Institut lui ouvre ses portes... C'était trop beau pour durer !

Les années n'avaient pas épargné Mlle Mayer qui se sentait vieillir ; elle devenait « mélancolique » — ainsi s'appelait la neurasthénie sous Louis XVIII ; — sa santé l'inquiétait justement ; sa petite fortune avait disparu. Le matin du 26 mai 1821, plus souffrante encore que d'habitude, Mlle Mayer fait appeler le docteur Brale, son médecin, qui lui trouve « l'œil hagard et le front affreusement plissé ». Le docteur s'éloigne ; Mlle Mayer, malgré

sa faiblesse, monte à l'atelier de Prudhon, s'installe devant son chevalet, à quelques pas en arrière du maître, à sa place habituelle. On apporte une lettre timbrée de Toul — c'est là que Mme Prudhon achève de mourir, chez son fils Épaminondas.— Cette lettre donne les plus graves nouvelles et présage une fin prochaine... un grand silence angoissé... puis Mlle Mayer jette cette question : « Prudhon, vous remarieriez-vous si vous deveniez veuf ? »

Sans réfléchir à ce que sa réponse contenait de douloureux, d'injuste et de blessant pour l'âme tendre de son amie, Prudhon, tout au souvenir du calvaire conjugal qu'il avait gravi, ne put s'empêcher de répondre, avec un geste d'effroi : « Oh ! ça... jamais ! ! ! » — Silencieuse, atterrée, décomposée, Mlle Mayer passe alors dans un cabinet voisin, où Prudhon avait coutume de s'habiller ; elle ouvre un meuble, prend un rasoir, traverse la cour de la Sorbonne, remonte dans son appartement, se place devant la glace de son petit salon et se tranche la gorge en deux coups de rasoir, « dont le second, dit le rapport du commissaire de police Monyer, pénétra jusqu'au vertèbre cervical... » (1).

(1) *Extrait de l'acte de décès de Mlle Mayer :*

« L'an 1821, le 27e jour du mois de mai, dix heures et demie du matin, sont comparus MM. Pierre-Félix Trézel, peintre d'histoire, âgé de 38 ans, demeurant à Paris, rue et maison de Sorbonne, n° 11, et Pierre-Gérôme Lordon, peintre d'histoire, âgé de 41 ans, demeurant mêmes rue et maison, voisins de la défunte, lesquels nous ont déclaré que le 26 de ce mois, à 2 heures de relevée, Mlle Marie-Françoise-Constance Mayer La Martinière, peintre d'histoire, âgée

Prudhon, ne soupçonnant rien du drame atroce et rapide, achevait de s'habiller pour se rendre à l'Institut. Il descend, voit des visages effarés, perçoit des cris, des sanglots... il se précipite et tombe sur le corps ensanglanté de Mlle Mayer. Il fallut lutter pour l'arracher de ce cadavre qu'il étreignait convulsivement...

Volontairement solitaire, farouche, appelant la mort comme une délivrance ; n'ayant plus « ni la patience de vivre ni la force de souffrir », Prudhon se retira dans les solitudes de la rue du Rocher, au numéro 34. C'était alors un quartier absolument désert. Reclus dans son atelier, le pauvre maître vécut là deux années, achevant les tableaux ébauchés par Mlle Mayer, errant sur les boulevards extérieurs, fuyant Paris, ne sortant plus que pour porter des fleurs à « sa » morte, tout en haut du Père-Lachaise...

Le 16 février 1823, le grand artiste cessa de souffrir.

de 46 ans, native de Paris, y demeurant susdites rue et maison et quartier de la Sorbonne, est décédée en ladite demeure célibataire.

« *Signé :* F. Trézel, Lordon. »

***

Un procès-verbal dressé par Jean-François Monyer, commissaire de police, en présence de M. Cloquet, médecin, porte : « La demoiselle Mayer (Constance) étant dans l'appartement de M. Prudhon, artiste peintre, où elle avait une partie de ses effets. Mlle Sophie Duprat, élève en peinture de la défunte, venant de la quitter vers les 11 heures et de la laisser seule dans cet appartement... se porta deux coups de rasoir dont le dernier pénétra jusqu'au vertèbre cervical... Elle dut mourir sur-le-champ. Elle s'était placée devant une glace pour se porter le deuxième coup et était tombée sur le dos, les pieds tournés du côté de la porte de communication... »

LA RUE DE LA TOUR-DES-DAMES

La Nouvelle-Athènes. — La maison de Talma.

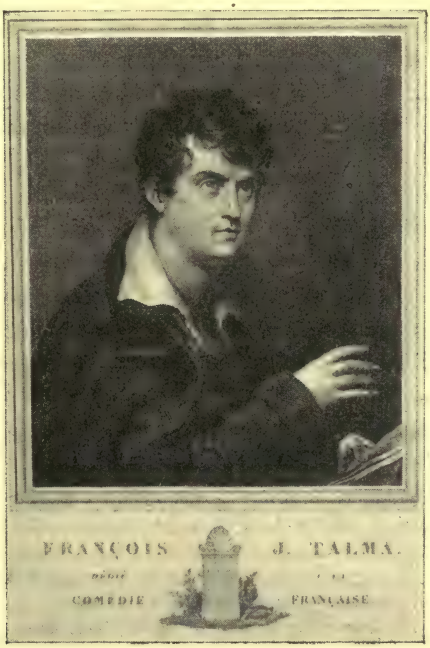
La rue de la Tour-des-Dames n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler « une rue passante », elle commence rue Blanche à la hauteur de l'église de la Trinité et rejoint — par une pente raide — la rue de La Rochefoucauld. Pas de boutiques, pas d'autobus, peu de voitures ; une rue vieillotte, discrète, silencieuse. Au n° 9, une plaque, apposée sur un mur d'hôtel de belle allure, apprend aux rares promeneurs que l'illustre tragédien Talma y mourut le 19 octobre 1826. Tout d'abord cela surprend, cette rue d'aspect provincial paraissant plutôt destinée à abriter des communautés religieuses que des demeures de comédiens; mais, à la réflexion, on se souvient qu'au siècle dernier un grand nombre d'artistes — littérateurs, peintres, acteurs, musiciens, statuaires — vinrent habiter cet aimable coin de Paris

paisible et verdoyant, égayé de jardins lotis sur les anciennes « cultures » des communautés religieuses dissoutes par la Révolution, sur les pelouses et les parterres encadrant les « folies » du XVIIIe siècle, sur les terres et les marais vendus comme biens nationaux.

Autrefois la majeure partie du quartier relevait jadis de l'énorme domaine abbatial de Montmartre, qui pour cette région seule s'inscrivait entre le faubourg Poissonnière, la rue de Clichy et la rue Saint-Lazare. Déjà, en 1775, Jaillot écrivait : « Dans la direction du château des Porcherons (c'est aujourd'hui le square de la Trinité et l'église se dresse sur l'emplacement de l'ancien château de Le Coq, évêque de Laon, ami d'Étienne Marcel; l'impasse du Coq fut un rappel de cette époque lointaine) on rencontrait les ruines du moulin de la Tour-des-Dames, transformé en colombier et marquant la fin des propriétés de l'abbaye de Montmartre ». La rue s'élève sur l'emplacement de ce colombier, terreur et fléau des maraîchers voisins qui voyaient fondre sur leurs petits pois et leurs rames de haricots les pigeons pillards des abbesses de Montmartre ; ceci explique pourquoi la destruction des pigeonniers « à privilèges » fut l'une des premières conquêtes de la Révolution triomphante.

Ce moulin de la Tour-des-Dames figure sur les plans de la Censive de 1383; il rapportait alors « 6 livres de rente »; le loyer grandit en 1594, il s'élève à « 48 livres,

avec obligation de moudre les blés nécessaires à la nourriture des religieuses et de leurs domestiques (1) ».



En 1717, le moulin ne tourne plus, les terres sont affermées à un marchand de chevaux, et en 1763, le

(1) ....« Le moulin était fort ancien, car on le voit déjà figurer sur un état des propriétés de l'abbaye dressé le 11 février 1383, où il est mentionné comme étant situé derrière un petit hôtel assis en la

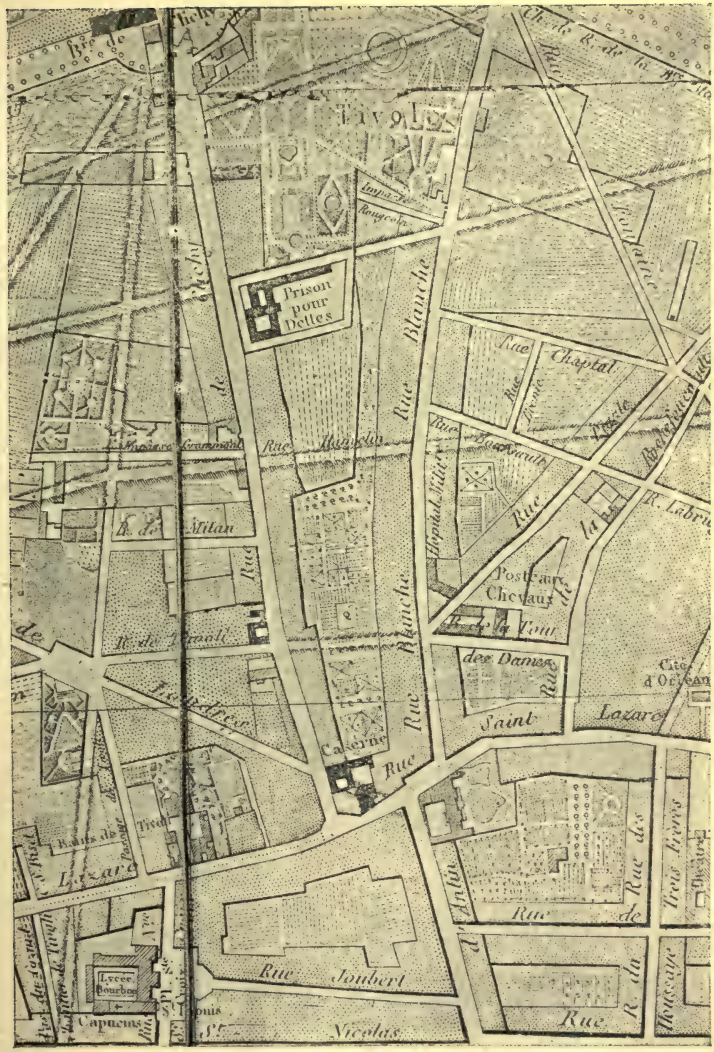
terrain « dit la Tour-des-Dames » est loué moyennant 150 livres par an à un M. de Saint-Germain... En 1822, on détruisit les derniers restes de « la Tour-des-Dames »; dans l'épaisseur des murs, on découvrit une petite provision de vin mis en bouteilles au temps de Henri IV... Déception! ce vin n'était plus buvable (1). La rue passe sur l'emplacement des confins du domaine abbatial des religieuses de Montmartre.

L'endroit ne pouvait qu'attirer les artistes amoureux de lumière, de verdure, de recueillement, bien vite « la Nouvelle-Athènes » — tel fut l'aimable surnom du quartier — se peupla et c'est ainsi que la rue de la Tour-des-Dames compta en peu d'années (de 1820 à 1870) d'illustres locataires. Mlle Mars (du Théâtre-Français) occupa le numéro 1, Mlle Duchesnois le numéro 3, Horace Vernet et son gendre Paul Delaroche eurent

censive de Sainte-Opportune, au lieudit les « Marais sous Montmartre », et rapportant 6 livres de rente (Cartulaire de Montmartre, publié par M. E. de Barthélemy, p. 200); de plus il est indiqué dans un registre des ensaisissements de Saint-Germain-l'Auxerrois, en 1494. (Jaillot, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 19).

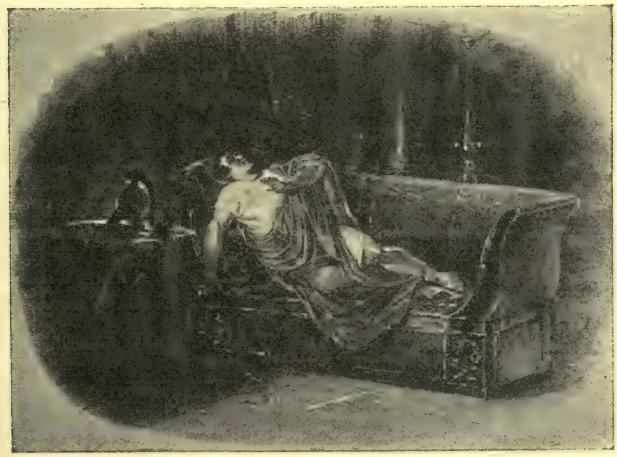
« C'est assurément de ce moulin qu'il s'agit dans le bail que Catherine Havart, abbesse de Montmartre de 1594 à 1598, passa avec Martin Levignard, meunier, demeurant sur la paroisse de Saint-Laurent, sous la condition de bien entretenir ledit moulin, de payer tous les ans à l'abbaye 48 livres, et de faire moudre tous les blés nécessaires à la nourriture des religieuses et de leurs domestiques; dont acte a été passé par Jean Chappelain et Pierre Leroux, notaires au Châtelet de Paris. (Cheronnet, *Histoire de Montmartre*, p. 123). »

(1) Lefeuve, t. II, pp. 501 et 502.



Extrait du Plan routier de la Ville de Paris, en 1839, par Charles Picquet.

leurs ateliers aux numéros 7 et 5, où Carle Vernet vint mourir en 1835; le grand Talma logeait au numéro 9 (1), Grisier, le maître d'armes qui mettait si bien en scène les combats épiques imaginés par le bon Alexandre Dumas, les duels de d'Artagnan, de Bussy d'Amboise,



A Deveria, *del.* 1823 Paul Legrand, *sculp.*

TALMA, RÔLE DE SYLLA (ACTE IV, SCÈNE VIII).

de Chicot, faisait ferrailler ses élèves au numéro 12.

Dans les rues voisines, rue La Rochefoucauld, rue Blanche, rue de Douai, rue Pigalle, cité Frochot,

(1) Talma naquit à Paris le 15 janvier 1766, rue des Ménétriers.

logeaient Berlioz, Ch. Gounod, Victor Massé, Félicien David, Gustave Moreau, Gavarni, Degas, J.-L. Brown, Isabey, Ph. Rousseau, Ch. Jacques, Cabanel, Franceschi, Gérôme, Reyer, Bizet, Manet, Auber, Eugène Scribe... De jolies femmes, amies, élèves ou modèles de tant d'artistes sillonnaient « la Nouvelle-Athènes » qui longtemps garda son caractère charmant d'intimité. Chacun se connaissait, — ne fût-ce que par les potins des concierges, — on s'abordait, on s'interpellait, on se souriait : c'était comme une petite ville en la grande ville, et cela dura jusqu'en 1870.

De tout temps les artistes ont éprouvé un impérieux besoin de lumière et de silence; les peintres, les littérateurs par nécessité professionnelle, les comédiens pour se dédommager de l'existence factice qu'ils ont l'obligation de mener en des coulisses malodorantes et insuffisamment éclairées de quinquets fumeux. De nos jours les multiples facilités de transport ont simplifié les choses; les coulisses sont éclairées à l'électricité; en quelques minutes il est facile de gagner Neuilly, Auteuil, Asnières, Colombes, la Varenne-Saint-Hilaire, Joinville-le-Pont. Il n'en allait pas de même autrefois, aussi les braves acteurs habitaient-ils pour la plupart la banlieue parisienne : Belleville, les Prés-Saint-Gervais, les Batignolles... les plus fortunés demeuraient à « la Nouvelle-Athènes ».

Lorsqu'en 1821 Talma s'en vint loger rue de la Tour-des-Dames, il était à l'apogée de sa gloire. Le temps

n'était plus où vers 1790 le grand tragédien se rendait à pied de la rue de Seine où il demeurait à la Comédie-

TALMA, RÔLE DE PYRRHUS.

Française, « sa femme au bras et le bonnet de coton sur les oreilles pour se préserver des transpirations ren-

trées » (1), Talma tenait alors et très justement le haut du pavé (2).

C'était le « Roscius français », un personnage dans l'État; les femmes arboraient son portrait « en camée »; Napoléon, qui l'admirait, n'avait pas oublié la promesse faite à l'ami des mauvais jours : « Je vous ferai jouer devant un parterre de rois », et le 6 octobre 1808, à Erfurt, Talma avait interprété *la Mort de César* devant deux Empereurs, trois Rois, une Reine, vingt princes, six grands-ducs... et l'illustre Gœthe. En 1822, le roi des Pays-Bas lui accordait l'usufruit d'une rente de 10.000 francs sous la seule condition que « pendant six ans, il irait à l'époque du congé que lui accordait la Comédie-Française jouer les principaux rôles de son répertoire sur le Théâtre-Royal de Bruxelles ». On se battait pour entrer au théâtre les jours où Talma paraissait en scène... Souvent, dans notre enfance, mon frère et moi avons entendu de vieux amis de notre famille, Alexandre Dumas père, le docteur Firmin, le marquis de Saint-Georges causer de cet inoubliable Talma qu'ils avaient connu.

Le spirituel Henry Monnier nous l'imita bien des fois et de la plus émouvante façon dans Oreste, dans Brutus; il nous dessinait la tête de Talma dans Cinna, avec la

(1) Ch. Maurice. *Histoire anecdotique du Theâtre*, t. I, p. 24.

(2) « Qu'était-il donc Talma ? — Lui, son siècle et le temps antique ». — Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, tome II, p. 274, édition Biré.

mèche coupant le front, « l'Empereur... c'était l'Empereur ! » s'écriait-il avec émotion. Il nous contait encore

ce qu'il avait fallu d'audace et de ténacité au grand tragédien pour bouleverser les antiques traditions d'autre-

fois qui costumaient les héros de Corneille, de Racine et de Shakespeare en manière de danseurs coiffés de plumes comme les comparses des ballets du Roi-Soleil, ou les vêtaient comme les troubadours de bronze doré peuplant les dessus de pendules de la Restauration, « tunique polonaise bordée de fourrure, maillot collant de couleur abricot, toque à plumes, bottes à glands ».

Méprisant ces ridicules traditions, Talma avait paru sur la scène drapé à l'antique dans la toge et le peplum, ou la tunique serrée par une ceinture de fer, les bras nus, les cheveux à la Titus, « rebâtissant une époque », galvanisant les foules, sublime et simple. « Il a l'air d'une statue romaine », s'était écriée Mlle Contat en le voyant apparaître dans *Brutus*. « C'est Garrick ressuscité », murmurait un vieux dilettante (1). Seul un rétrograde enragé, Vanhove, navré d'abandonner la culotte de soie cramoisie de son costume d'Agamemnon, avait protesté. « Le beau progrès... ils ne font pas seulement une poche sur le côté de la cuisse pour mettre la clef de sa loge!... »

Tous ces souvenirs nous hantaient en franchissant le seuil de l'hôtel historique dont les propriétaires, MM. Jouet-Pastré, voulaient bien nous faire les honneurs avec leur bonne grâce coutumière.

L'hôtel a été respecté dans ses dispositions géné-

(1) «...La tunique serrée par la ceinture de fer, le manteau du soldat sur l'épaule, les bras nus, rebâtissant une époque...» A. Dumas, Mémoires, t. IV, p. 73.

rales, mais les nécessités des locataires, qui s'y succédèrent depuis 1826, en ont modifié les aménagements intérieurs sans en changer l'aspect ancien. Nous retrou-

CABINET D'ÉTUDE DE TALMA, 4, RUE SAINT-GEORGES
Paul Vouillemont, phot.

vons ici — comme d'ailleurs dans toutes les demeures datant des époques directoriales ou consulaires — les petites pièces, les escaliers intérieurs, les recoins multiples, les petits salons, rappelant le besoin d'intimité

cher à nos grands-pères; par contre le salon et la salle à manger sont larges et fastueux. Rien n'y était trop beau ni trop vaste pour recevoir les amis et fêter leur bienvenue. Nos aïeux appréciaient comme il convient le lapidaire aphorisme de Brillat-Savarin : « Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous notre toit. »

Ici le salon est superbe, largement ouvert sur un beau jardin; au loin, entre les arbres, apparaît, estompé par les buées bleues d'octobre, le dôme de l'église de la Trinité... Quel tableau devait offrir ce salon, alors que Talma prodiguait à ses hôtes — et c'étaient les maîtres de l'art, cette aristocratie de l'intelligence — les trésors de son accueil, de son charme, de son faste. Tous les héros de l'Empire, tous les survivants de la Révolution ont devisé entre ces quatre murs... et rien, absolument rien ne rappelle cet âge héroïque; par contre, dans la pièce voisine, il est facile de retrouver la trace vivante du passé. Ce petit salon garni de glaces multiples fut certainement le cabinet d'étude où Talma travaillait non seulement ses rôles, mais encore ses attitudes, ses jeux de physionomie. Ceci ne saurait faire pour nous le moindre doute, car, en un autre logis du grand artiste, nous avons rencontré le même cabinet et les mêmes glaces.

Avant le très vaste hôtel de la Tour-des-Dames, Talma habita, au numéro 4 de la rue Saint-Georges, un logis d'époque Directoire occupé aujourd'hui par la

Compagnie d'assurances le Phénix. L'obligeante courtoisie du directeur nous a permis de visiter cet intérieur charmant, presque intact, fleuri de frises délicates, de dessus de portes, de frontons sculptés... une fête des yeux, et nous avons retrouvé en un petit salon les huit glaces, encore dressées le long des murs, permettant au

FRISE PEINTE DU CABINET DE TALMA, RUE DE LA TOUR-DES-DAMES.
Paul Vouillemont, phot.

tragédien de contrôler chacun de ses gestes, de modifier les moindres plis de son costume.

Dans le cabinet d'étude de la rue de la Tour-des-Dames, une frise court autour de la pièce, et cette frise encadre une série de médaillons reproduisant les portraits des auteurs préférés du grand tragique : Corneille, Voltaire, Racine... Népomucène Lemercier, Arnault, Luce de Lancival, étrange salade!

Voici, modifiée et remaniée, la chambre où mourut Talma. La Comédie-Française possède — offerte par

Robert Fleury, son auteur — la reproduction du tableau célèbre, *la Mort de Talma,* exposé au Salon de 1827. C'est ici que Robert Fleury travailla d'après nature. Le docteur Biet, dont toute la science n'avait pu soustraire Talma à une mort horrible, avait mandé d'urgence Robert Fleury, qui fit le portrait de l'artiste mourant pendant que Jouy, l'auteur de *Sylla*, Arnault, l'auteur de *Marius*, contemplaient, désolés, leur sublime interprète expirant en une chambrette envahie par onze personnes. Au fond, sur la muraille tendue de vert, la silhouette de Napoléon apparaît en un cadre d'or!

Paris tout entier assista aux funérailles de Talma (1); le Théâtre-Français fit relâche; ce fut vraiment un deuil national. Le char funèbre, traîné par quatre chevaux, pouvait à peine se frayer un passage au milieu de la foule compacte.

Le cercueil — porté par les élèves de l'École royale de déclamation — mit plus d'une heure à franchir la courte distance séparant les portes du Père-Lachaise de la fosse où il devait reposer. Sur le cercueil étaient posés une couronne de lauriers et un manteau rouge, celui avec lequel Talma avait joué un de ses rôles favoris... Les gens du peuple admiraient l'immense cortège

(1) Après le 9 thermidor, l'acteur Fusil, que l'on accusait d'excès révolutionnaires, reçut des spectateurs injonction de chanter le « Réveil du Peuple ». Sa voix tremblante l'empêcha d'obéir. On appelle Talma, que l'on charge de lire cet hymne et qui le fait ayant à son côté Fusil tenant le flambeau dont la clarté soulageait la vue basse du tragédien. Ch. Maurice, *Théâtre-Français*, p. 155.

mais s'étonnaient fort de « ce qu'il n'y avait pas de gendarmes pour ouvrir la marche » (1). Un seul incident : au moment où le cortège franchissait le seuil du cimetière, un coup de sifflet strident. Stupéfaction, colère... c'était le gardien chef qui, suivant la coutume, avertissait les employés de l'arrivée du convoi !...

PORTE PEINTE DU CABINET DE TRAVAIL DE TALMA,
Rue de la Tour-des-Dames.
Paul Vouillemont, phot.

Poursuivant notre visite, nous gagnons

(1) DELESCLUZE. *Revue rétrospective* (Souvenirs inédits), t. X, p. 262.

par un escalier intérieur la « très belle salle à manger — signalée dans les baux — ornée de stuc, de peintures et d'un pavé de marbre blanc et griottes d'Italie (1) ».

De là nous passons — de plain-pied — dans le jardin mélancolique et charmeur où les buis, les houx, les fusains, les lierres prodiguent leurs verts sombres et métalliques. Nous évoquons tous ces vieux souvenirs en foulant les feuilles d'or que les premiers froids de l'automne font tomber des arbres comme des papillons blessés et qui, sous le pied du promeneur, rendent des crissements de soie froissée.

Les antiques statues qui se dressent comme de blancs fantômes sur les fonds violâtres semblent écouter notre conversation. Elles ont connu ces morts dont nous parlons et l'on voudrait interroger ces muets compagnons de marbre qui gardent encore, malgré leur sourire énigmatique,

L'infini de douceur qu'ont les choses brisées (2)...

(1) L'hôtel fut vendu le 10 avril 1827 par la veuve de Talma « d'avec lequel elle était séparée judiciairement quant aux biens... » Papiers consultés avec l'aimable autorisation de MM. Jouet-Pastré, chez Me Leclerc, notaire, place de la Mairie à Charenton.

(2) A. Samain. *Le Chariot d'or* (les Roses dans la Coupe), p. 17.

PARIS VU EN BALLON

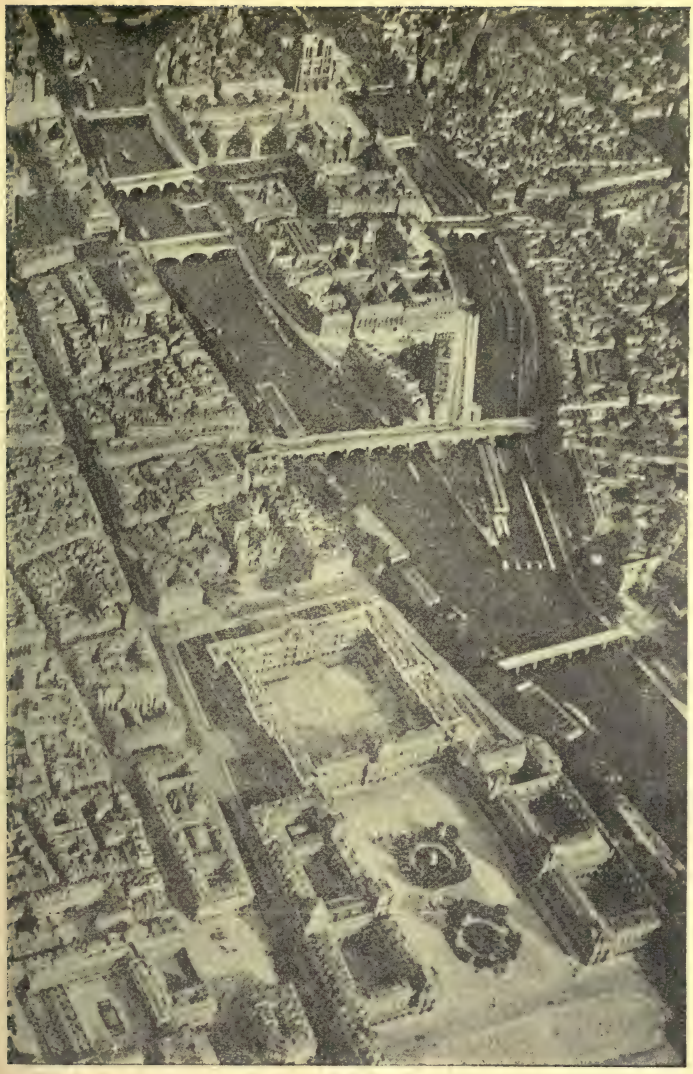
Nous eûmes hier une surprise charmante : deux aéronautes bien connus, MM. André Schelcher et A. Omer-Decugis nous faisaient la grâce d'apporter au Musée Carnavalet une étrange série de photographies documentaires : Paris vu d'un ballon... un Paris déconcertant, insoupçonné des simples mortels, et comme seuls peuvent le contempler les pigeons des Tuileries, les pierrots de nos mansardes, les corneilles des tours Notre-Dame... et les aéronautes !

Tour à tour, Montmartre et le Sacré-Cœur; les palais du Louvre et du Luxembourg; la Cité — immense bateau de pierre amarré en pleine Seine; la place Vendôme — qui semble un plan-relief dérobé aux collections du musée de l'Armée; la place de la Concorde, les Champs-Élysées, le Panthéon et l'antique montagne Sainte-Geneviève, le Marais strié de rues biscontournées, défilèrent sous nos yeux amusés... et pendant que ces aspects imprévus de notre beau Paris nous stupéfiaient

par leur étrangeté, nous ne pouvions nous empêcher de penser : « Mais où diable avons-nous déjà vu cela?... » C'était dans le fameux plan, — dit de Turgot — qui date cependant de 1739!

La vision est la même, et — le croirait-on — certaines images semblent juxtaposables; le Marais, les entours du Panthéon, la place Vendôme, la place des Vosges... nous passâmes une heure délicieuse à rechercher les reliques du Vieux Paris, enchâssées dans le Paris moderne. Elles se raréfient, hélas! Le bouquet de feuilles vertes au centre duquel s'épanouissait — jusqu'au XIXe siècle — « la plus belle ville du monde » se fait plus mince de jour en jour! Certes, la vision est toujours admirable; mais combien elle semble moins amusante et pittoresque qu'autrefois! Voilà qui expliquerait la folie aérostatique de nos bons aïeux...

C'est peut-être pour contempler Paris sous cet aspect nouveau, que l'original marquis de Bacqueville annonça en 1783, que tel jour, à telle heure, il s'élancerait dans les airs du haut du toit de son hôtel — sis quai Malaquais, à l'angle de la rue des Saints-Pères : — Toute la ville est en émoi; les quais, les berges de la Seine, les maisons voisines, les ponts regorgent de curieux. A l'heure fixée, le marquis paraît — les ailes au dos — suivi de son domestique, également emplumé... Mais une contestation s'élève; le marquis décide que son valet s'envolera en même temps que lui; correct et protocolaire, le laquais refuse; il se contentera de suivre



Le Louvre et les Halles à 700 mètres d'altitude.
(Extrait de Paris vu en Ballon, *de André Schelcher et A. Omer Decugis).*

son maître... à distance respectueuse. M. de Bacqueville se jette dans les airs; son premier élan le porte

THE DAY'S FOLLY (DRAWN AND ENGRAVED BY A. Y. SERGENT 1783).

jusqu'au milieu de la Seine; là, on le voit « battre de l'aile »; il tombe sur un bateau de blanchisseuse et se

casse la cuisse... Le domestique descend alors — par l'escalier — et va recueillir, à l'aide d'une barque, son maître fort mal en point.

Le rêve des « hommes-volants » — car Bacqueville eut maints prédécesseurs — fut réalisé par les aéronautes... Chacun connaît la première expérience d'aérostation tentée par les frères Montgolfier le 5 juin 1783, devant les États du Vivarais. Un « globe céleste », gonflé d'une fumée obtenue à l'aide d'un mélange de paille mouillée et de laine cardée, s'enleva magnifiquement... On crut avoir réalisé la conquête de l'air et toute la France — depuis le Roi jusqu'au déchargeur des quais — s'engoua d'aérostation. C'est alors que des « fous sublimes » se demandèrent s'il ne serait pas possible de se confier aux « montgolfières » pour « se baigner dans l'éther ». Les Parisiens réclament leur ballon ; une souscription de huit cents billets à un écu est couverte aussitôt ; la police doit mobiliser des escouades de soldats de guet à pied et à cheval pour protéger les ateliers — place des Victoires — où se confectionne l'aérostat. Enfin, le 27 août 1783, avant le jour, le ballon tout gonflé est solennellement transporté au Champ-de-Mars, à la lueur des flambeaux. Quelle cohue!

Les bords de la Seine, l'immense plaine du Champ-de-Mars, les cours, les fenêtres, les toits de l'École Militaire sont noirs de monde... A cinq heures, un coup de canon donne le signal : on lâche les cordes... le ballon file et se perd dans les nuages. Un orage épouvantable

ne refroidit pas le zèle des curieux et « l'on vit des dames les plus élégantes suivre longtemps des yeux « l'éton- « nante merveille » sans paraître s'apercevoir de l'ondée

Expérience faite au Châ.d de la Muette, par M. Pilatre de Rozier.
Cette Machine de 74 pieds de hauteur sur 40 de diamètre a été enlevée le 21 9bre 1783. après plusieurs expériences faites au Faubourg St. Antoine, à Paris.

qui les trempait ». Une heure plus tard, la « Montgolfière » s'abattait à Gonesse, au milieu de paysans qui crurent leur dernière heure arrivée; « c'était pour les uns

l'apparition de la bête de l'Apocalypse, pour les autres la chute de la Lune ». Ils tirent — de loin — des coups de fusil au monstre qui « crachait de la fumée » et finissent par l'éventrer à coups de fourche, de fléau, de bâton.

Ce fut au faubourg Saint-Antoine, dans le jardin doublement historique de Reveillon, que l'on tenta tout d'abord une série d'expériences en ballon captif; enfin, le 21 novembre 1783, Pilâtre de Rozier « un homme à projets », en compagnie du marquis d'Arlandes, effectua la première ascension en « ballon perdu » dans le parc de la Muette, au bois de Boulogne. Ces deux vaillants se servirent de l'aérostat de Reveillon, qui, déjà fatigué par de nombreuses expériences, se déchira au moment où les intrépides novateurs allaient y prendre place; il fallut le dégonfler, le recoudre... et l'on put voir les plus grandes dames de la Cour empressées — l'aiguille et le fil en main — à réparer les dommages... En une heure tout fut terminé, les audacieux « navigateurs aériens » quittaient majestueusement la terre, devant une foule enthousiaste et émue, dont les premiers rangs avaient dû s'agenouiller pour permettre aux spectateurs plus éloignés de contempler — eux aussi — les « Dieux de l'Atmosphère portés sur des Nuages »... L'aérostat s'élève à une hauteur de 340 toises (plus de 400 mètres), traverse Paris et, après avoir frisé la culbute sur les moulins à vent de Gentilly, va s'abattre à la Butte-aux-Cailles, plus loin que la barrière d'Italie.

Ces expériences avaient affolé Paris; aussi le

Premier Voyage Aérien
Experience faite
Sous la Direction
Par M.r le Marquis d'Arlandes
En présence de M.r le Dauphin
dans le Jardin de la Muette,
de M.r Montgolfier,
et M.r Pilatre du Rosier, le 21 . 9.bre

1er décembre 1784, quatre cent mille personnes s'entassaient-elles dans le jardin des Tuileries, sur les quais, sur les toits, pour assister au départ des aéronautes Charles et Robert, en « un ballon gonflé par le gaz hydrogène ». Les corps académiques et les souscripteurs ayant payé quatre louis prirent place dans l'enceinte particulière, et sur l'amphithéâtre autour du bassin... Le reste du jardin fut rempli en un clin d'œil par les autres spectateurs à trois livres le billet. On avait établi des pièces d'artillerie sur la terrasse du palais et arboré un grand pavillon sur la coupole pour servir aux signaux. Le vaste globe de 27 pieds de diamètre s'élève avec lenteur, emportant dans un élégant char bleu et or les deux audacieux voyageurs (1). Après un

(1) MM. Charles et Robert firent une machine de plus de 15.000 francs et annoncèrent qu'ils partiraient en liberté avec elle. Ce grand jour eut lieu le 1er décembre 1784... La machine était posée sur le grand bassin du parterre des Tuileries.

Qu'on s'imagine la belle façade, et ces combles et ce beau jardin rempli du plus beau monde, les deux bords de la rivière, la place Louis XV, le Cours et, au loin, les environs remplis d'une telle foule que mon fils, qui m'en envoya le meilleur dessin de sa main et le meilleur détail, me marquait que c'était pour cette fois qu'on pouvait dire que tout Paris y était, et heureusement il fit beau temps.

MM. Charles et Robert cadet montèrent dans le char (de huit pieds de long) et partirent à l'air à 1 h. 40 minutes, à l'enthousiasme de tout Paris... Passant sur la multitude qui était à la place Louis XV, ils jetèrent, pour faire honneur, leur pavillon qui, zigzaguant dans l'air, fit trembler tout le monde, croyant que c'étaient eux qui dégringolaient. — *Journal inédit du duc de Croy*, publié par le vicomte de Grouchy et Paul Cottin, t. IV, p. 318 (E. Flammarion, édit.).

trajet de neuf lieues, le ballon ayant atterri dans la prairie de Nesles, fut rejoint par le duc de Chartres qui, « monté sur un excellent cheval, l'avait suivi depuis Paris sans le perdre un instant de vue (1) ! »

Jusqu'à la Révolution, c'est une fièvre d'aérostation (2). Pas de fêtes, pas de réunions joyeuses sans ascensions de ballons et de figures aérostatiques en baudruche... A Paris, dans les jardins de Ruggieri, l'habile artificier lance une « statue équestre de 8 pieds 1/2 et une nymphe de 8 pieds, lesquelles montèrent fort haut en gardant leur équilibre et redescendirent aux environs de Paris sans être endommagées (3). Les généraux républicains utilisent à leur tour la géniale invention. C'est à la bataille de Fleurus que, pour la première fois, on fit usage d'un ballon « tiré à bras d'homme », du haut duquel Guyton de Morveau et un officier nommé Lomet observèrent et démasquèrent les mouvements de l'ennemi. Lazare Carnot commande à Lyon les aunes de

(1) *Mémoires secrets*, t. XXIV, pp. 53-57, 62, *passim*.

(2) — Avez-vous vu passer chez vous, à travers les airs, M. Montgolfier de Lyon ! Il a dû partir de cette ville pour Paris ou pour Marseille, suivant le vent qui soufflerait alors... Je frissonne seen me rappelant le globe des Tuileries passant à deux lieu de Saint-Denis à une hauteur de 1.400 toises perpendiculaires. Et là étaient deux hommes ! Cette espèce de voiture n'est pas faite pour moi et mille expériences, plus heureuses l'une que l'autre, ne me détermineraient jamais à la préférer au fiacre le plus dur et le plus délabré (9 janvier 1784). — Lettre autographe de l'abbé Mai, chanoine de Saint-Denis.

(3) *Mémoires secrets*, t. XXIX, p. 259.

GLOBE AÉROSTATIQUE.

De Mrs. Charles et Robert,

taffetas nécessaires pour la confection des aérostats militaires; et le petit château de Meudon est affecté spé-

Mme DE MONTGOLFIER.

cialement, en l'an II, par le Comité de Salut public, aux établissements aérostatiques... Sous le Directoire, c'est la folie du jour; chez Ruggieri, dans les jardins de

Tivoli et de Frascati, on enlève des ballons montés... non sans danger parfois, à une époque où l'émigration était punie de mort. Aussi l'aéronaute Garnerin prend-il grand soin d'envoyer, le 26 thermidor an VI, aux administrateurs du département de la Seine, l'amusante lettre suivante : « ... J'ai l'honneur de vous faire part que je suis dans l'intention d'entreprendre demain un voyage aérien de long cours. Comme il est possible que les vents qui me maîtriseront me fassent dépasser les frontières de la République, je viens vous déclarer que mon intention n'est pas d'émigrer et d'abandonner ma patrie. Je vous prie de vouloir bien me donner acte de ma déclaration pour me servir de passe-port... Salut et fraternité. — Garnerin : rue Dominique; maison n^lle^ des ci-devant Jacobins, à Paris (1). »

Tous ces récits semblent aujourd'hui légendaires... C'est l'histoire ancienne de l'aérostation... (2). Les petits

(1) Lettre autographe. (Collection G. Cain.)

(2) L'ascension s'est faite avec majesté. Une jeune personne de dix-huit ans et le citoyen Garnerin montèrent cette voiture aérienne qui a baissé beaucoup plus promptement qu'on ne s'y attendait. Garnerin s'est efforcé de gagner le Luxembourg, mais il n'a pu aller plus loin que la rue de Tournon, qui, heureusement pour lui et sa compagne de voyage était suffisamment large pour recevoir la montgolfière dont le contour était énorme et d'où les flammèches tombaient continuellement en quantité. Deux commissaires de police et les pompiers sont accourus rue de Tournon au moment de la descente de la montgolfière. La jeune dame paraissait avoir conservé le plus grand sang-froid au milieu du danger que les voyageurs ont couru. — *Journal des Débats* du 17 thermidor an VIII. (AULARD. *Paris sous le Consulat*, t. I, p. 578.)

Parisiens de 1870 se souviennent encore d'avoir contemplé, place Saint-Pierre, au pied de la butte Montmartre, les « ballons du siège » emportant au-dessus de nos lignes d'investissement non seulement Gambetta et Spuller (1), mais encore d'héroïques aéronautes dont plusieurs — hélas, — disparurent, tués, noyés, perdus on ne sait où... et aussi nos lettres à nos amis éloignés, nos appels aux armées de province... un peu de nos espé-

(1) Départ de M. Gambetta pour Tours le 7 octobre 1870.

Depuis trois jours l'*Armand-Barbès* et le *George-Sand*, gonflés de gaz d'hydrogène et maintenus par leurs cordages, se tenaient immobiles sur la place Saint-Pierre. Pas le moindre vent dans l'air. Un calme implacable. Enfin le samedi 8 octobre, une brise se leva et le départ des ballons fut arrêté.

A 11 heures du matin eut lieu l'ascension simultanée des deux aérostats. Dans la nacelle du premier prirent place MM. Gambetta et Spuller, son secrétaire, à côté de M. Trichet, l'aéronaute. Le second ballon emportait deux américains, MM. Raynold et May avec M. Cuzon, nouvellement appelé à une sous-préfecture de Bretagne.

La foule était considérable. Groupée sur le flanc méridional de la colline qui de la hauteur du télégraphe et des nouvelles batteries marines, s'évase en amphithéâtre jusque sur la place, elle a salué de ses cris de : Vive la France ! Vive la République les hardis voyageurs qui se dévouaient pour le pays.

En s'élevant peu à peu, l'aéronaute Trichet a fait flotter au bas de la nacelle de l'*Armand-Barbès* une longue banderole aux couleurs nationales, sur laquelle étaient écrits ces mots : Vive la République !...

L'*Armand-Barbès* emportait avec lui des pigeons voyageurs qui devaient, une fois l'atterrissement des ballons effectué, s'en revenir à Paris annoncer si Gambetta était arrivé à bon port...

Ce n'est que dimanche soir, c'est-à-dire trente-six heures après l'ascension, que M. Janody, le propriétaire du fameux colombier

rances et beaucoup de notre cœur... En 1879, nous avons vu le « ballon captif » amarré Cour du Carrousel, projetant son ombre légère sur les murs calcinés du palais des Tuileries. Depuis, nous avons assisté à la triomphante exposition aérostatique, nous avons entendu — avec quelle patriotique et fière émotion — les hélices de la *Patrie* et de la *Ville-de-Paris*, ronflant au-dessus de notre chère Cité; et l'on monte aujourd'hui plus désinvoltement en ballon que jadis l'on ne se risquait en diligence!

Cependant l'investiture, la « firme » est d'avoir « ascensionné » soi-même. Comment parler d'aérostation sans avoir reçu le baptême sacré? Aussi, confus de mon ignorance, allais-je renoncer à ma tâche, quand mon frère Henri vint à mon secours. « Mais, m'assura-t-il, je puis te renseigner; j'ai fait une ascension... c'est même une aventure que je n'oublierai jamais. Les étapes d'un déplacement m'avaient conduit à Annecy, il y a une dizaine d'années; j'étais seul, je m'ennuyais... Les hasards d'une flânerie m'amenèrent à une fête locale, sorte de

des Batignolles, a vu rentrer au logis *Gros-Rouge* et *Gris-Meunier*, qui étaient partis avec le *George-Sand*.

Lundi à cinq heures, un pigeon annonçait l'heureuse arrivée de l'*Armand-Barbès* à Montdidier. L'atterrissement avait eu lieu dans la nuit du samedi et s'était effectué avec quelques difficultés mais sans accident. Le pigeon voyageur, outre cette nouvelle, apportait une longue dépêche chiffrée qui donnait au gouvernement les meilleures nouvelles de la province. — *Le Monde Illustré*, 15 octobre 1870.

foire en plein vent, installée en un faubourg de la petite ville.

« Un aéronaute, porteur d'une jaquette fortement galonnée, achevait de gonfler un ballon, dont la soie dorée reluisait au soleil... Ce « commandant » faisait appel à un compagnon de bonne volonté, qui, moyennant cinquante francs, aurait la joie de l'accompagner dans son voyage aérien... Comment l'idée me prit-elle d'acquiescer à sa demande; c'est une chose que je ne puis encore m'expliquer. Mais une fois dans l'engrenage, il ne m'était plus possible de reculer... J'étais « l'amateur » réclamé!

« On applaudit, je prends place dans la nacelle; et je constate avec regret que cette nacelle — une sorte de large panier de blanchisseuse — laissait beaucoup à désirer. Le « commandant » était léger; je n'en pouvais dire autant... et le fond à claire-voie crissait terriblement sous notre double poids!

« Je risque une timide observation qui se perd dans les mâles accents de la marche de *Sambre-et-Meuse*... « Lâchez tout »... Mon compagnon vide des sacs de lest et des baisers sur la foule enthousiaste... Nous voilà partis... Or, à ce moment même, je vois le « commandant » enlever fiévreusement son veston galonné et son pantalon d'ordonnance... je le crois fou... Pas du tout; il m'apparaît soudain en maillot de gymnaste et, me plaçant un drapeau tricolore dans la main, il me jette d'une voix autoritaire cet ordre bref : « Remuez ça! »...

il enjambe le panier et, par une corde lisse, gagne un trapèze pendu sous la nacelle... Là il exécute de gracieuses cabrioles, pendant que la foule hurlante diminuait, de seconde en seconde, sous mes yeux congestionnés... Je terminerai mon odyssée en t'avouant que l'atterrissage fut difficile et que mes pauvres reins eurent prodigieusement à souffrir d'une descente trop mouvementée... » C'est ainsi que j'ai « ascensionné » par fraternelle procuration. Mais — Figaro l'a dit — il n'est pas nécessaire de détenir la richesse pour en parler... Que de gens se contentent de suivre à la troisième page de leur journal les exploits de nos « aéronautes nationaux » pour leur vouer une vraie tendresse! Quelle émotion quand nous apprîmes que Wright — résolvant l'éternel problème — s'envolait comme un oiseau et que Farman — franchissant d'un bond prodigieux les maisons, les bois, les poteaux télégraphiques et les rideaux de peupliers — s'était, en aviateur, rendu d'une ville à une autre!

Voici d'ailleurs l'époque où chaque jour des essaims de ballons dorés planent, reluisants au soleil, au-dessus du grand Paris; et les « humbles terriens » admirent et envient les olympiens aéronautes! Leur passion n'est cependant pas « de tout repos »; elle est hérissée de dangers, de surprises, de trahisons; aussi convient-il de saluer très haut les hardis Français qui si gaiement, si crânement, risquent leur vie pour retenir en notre pays la palme du « record de l'air! » Tous nous avons

acclamé les noms glorieux et populaires des Santos-Dumont — qui, le premier de tous, eut l'honneur de s'élever de terre en aéroplane — Blériot, Esnault-Pelleterie, Deutsch de la Meurthe, Castillon de Saint-Victor, Lebaudy, Jacques Balsan, Farman, Alf. Leblanc, Tissandier, Clément... Enfin, je ne saurais mieux clore mon palmarès qu'en envoyant — au nom de tous les Parisiens, qui, j'en suis sûr, ne me renieront pas — leurs saluts et leurs vœux de prompt rétablissement à MM. de La Vaulx (1) et Léon Barthou, encore tout sanglants de la lutte héroïque qu'ils viennent de soutenir contre une effroyable tempête (2) !

Qu'elles sont donc évocatrices les photographies de Paris vu en ballon, étalées sur la table du musée Carnavalet !...

(1) Le plus grand voyage accompli est celui du comte de La Vaulv ,parti avec le comte Castillon de Saint-Victor, de Vincennes le 9 octobre 1900, descendu le 11 octobre à Karostychew, gouvernement de Kiew (Russie).

(2) MM. de La Vaulx et Léon Barthou assaillis par une effroyable « tornade » furent emportés pendant des lieues à une vitesse folle. ils tentèrent une descente en vue de la Méditerranée. Leur ballon vint s'abîmer dans les montagnes des Baux, près Arles. M. Léon Barthou, évanoui et sanglant, gisait au fond de la nacelle presque broyée, et M. de La Vaulx, une jambe cassée, réussit cependant par un prodige d'héroïsme et de volonté à atterrir.

LE

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Le Français, né malin, créa le vaudeville,

L assure un vers célèbre, mais il n'en édifia pas tout d'abord le temple au coin de la chaussée d'Antin où il se dresse aujourd'hui. Ce fut primitivement rue de Chartres — une petite rue tortueuse reliant la place du Carrousel à la place du Palais-Royal, sur l'emplacement de l'actuel ministère des finances — que deux auteurs dramatiques, Piis et Barré, profitant du décret de l'Assemblée nationale proclamant la liberté des théâtres, fondèrent le Vaudeville sur les ruines d'un bal populaire, le Petit-Panthéon. L'ouverture eut lieu le 12 janvier 1792 et le succès couronna l'entreprise.

Pendant la Révolution, pendant la Terreur même, le Vaudeville fit de l'argent. Bien entendu, son répertoire aimable avait dû subir de sérieuses modifications. « Les théâtres sont les écoles primaires des hommes éclairés

et un supplément à l'éducation publique », avait déclamé le conventionnel Barère; aussi les scènes parisiennes — le Vaudeville comme les autres — s'étaient-elles copieusement « sans-culottisées! » : *le Jugement dernier des rois*, *Encore un curé! la Mort de Marat*, *les Potentats foudroyés par la Montagne*, *le Tombeau des imposteurs*, *A bas la calotte!...* tels étaient les titres alléchants des spectacles à la mode.

On put contempler Mucius Scævola, Potemkin, Jean-Jacques Rousseau sur la scène du Vaudeville. On y jouait *la Nourrice républicaine ou les Plaisirs de l'adoption*, et le théâtre prospérait. Une ombre au tableau : parfois les amateurs se rendant vers cinq heures et demie au spectacle rencontraient place du Palais-Royal les charrettes des condamnés à mort gagnant par le faubourg Saint-Honoré la place de la Révolution où se dressait le terrible « Moulin à silence »; mais on finit bientôt par n'y prêter qu'une attention discrète, et les recettes n'en souffrirent pas trop.

Chose inouïe, même au moment où l'échafaud ruisselait quotidiennement de sang, les Parisiens continuaient de fréquenter les théâtres qui, eux aussi, reflétaient « l'esprit public ». De temps en temps, les rideaux de scène — peints en tricolore, comme les fonds de loge — se levaient sur quelque intermède imprévu : un claveciniste jacobin venait exécuter un « pot-pourri national sur le 10 Août — dédié aux mânes de Guillaume Tell », ou bien un baryton montagnard modulait quelque

LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, PLACE DE LA BOURSE (sur l'emplacement de la rue du 4-Septembre).

complainte sur la mort de Marat, et le public, électrisé, reprenait le refrain :

Pleurez, pleurez, patriotes,
Pleurez cet homme divin...

On pleura et magnifia d'ailleurs Marat dans tous les théâtres de Paris, en même temps que son effigie polychrome s'étalait — en manière d'idole — au coin des rues et des carrefours. Au temps où son buste remplaçait la Vierge de la rue aux Ours, l'image de l'Ami du peuple (1), encadrée de faisceaux de licteurs, se dressait dans les salles de spectacle où les trop aristocratiques loges d'avant-scène avaient été remplacées par les statues de l'Égalité et de la Liberté (2).

(1) Pendant la période révolutionnaire, alors qu'on jouait la *Chaste Suzanne* de Barré, Radet et Desfontaines, on crut voir des allusions au procès futur de Marie-Antoinette ; au moment où le juge dit aux deux vieillards accusant Suzanne : « Vous êtes mes accusateurs, vous ne pouvez pas être mes juges », des applaudissements et des sifflets se firent entendre et bientôt le tumulte devint tel que l'on fit évacuer la salle, et les trois auteurs furent arrêtés quelque temps après. Radet et Desfontaines expièrent par six mois de prison leur mot courageux. — *Chronique des Petits Théâtres de Paris*, par Brazier, 1837, p. 94.

(2) Titres de quelques pièces jouées au Vaudeville en 1794 :
Les Volontaires en route ou l'Enlèvement des Cloches.
La Fête de l'Égalité.
Le Noble roturier, en un acte.
La Nourrice républicaine ou les Plaisirs de l'adoption.
Les Chouans de Vitré, opéra vaudeville en un acte.
Le Dédit mal gardé, vaudeville en un acte. — *Almanach des Muses pour l'an III de la République française.*

La réaction thermidorienne modifie toutes ces choses : les pièces civiques succèdent aux pièces révolutionnaires et les « mères » tiennent sur la scène du Vaudeville le langage des femmes de Sparte ou de Rome, — bien entendu tous les théâtres s'accordent au même diapason : *l'Apothéose de Bara*, *la Prise de Toulon*, *les Salpêtriers républicains*, *le Combat des Thermopyles*... sont les pièces en vogue en 1794 ; et l'apprenti « la Bravoure » (treize ans) est couvert d'applaudissements lorsqu'il chante à son père, le forgeron « Sans-Quartier », tout en tirant sur la corde d'un soufflet de forge :

Papa, quand je te vois forgeant
L'arme qui doit, heureux présage,
Détruire le dernier tyran,
Comme je souffle avec courage (1) !

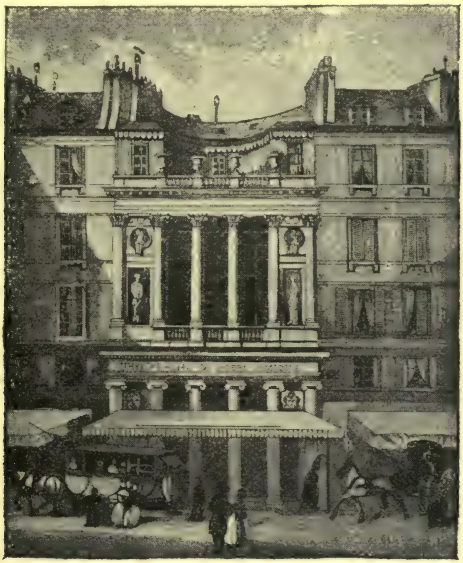
Modifiant habilement son répertoire suivant les événements et les régimes politiques, le Vaudeville devient bonapartiste en 1799 :

Malgré leurs sinistres complots
Je ne crains rien pour le héros
Que la France renomme...
Mais un fait bien sûr en ce jour,
C'est que de l'Égypte un retour
Ramène un sauveur à la France.

Aussi, en 1806, Bonaparte reconnaissant appela-t-il au camp de Boulogne la troupe de la rue de Chartres, qui y donna des représentations sensationnelles ; il fit plus encore et étendit les privilèges du théâtre, dont le réper-

(1) *Le Théâtre révolutionnaire*, par JAUFFRET, p. 318.

toire devint comico-historique... Corneille, Turenne, Duguesclin, Jeanne d'Arc, Young lui-même, le lugubre poète des nuits et des cimetières, furent couramment évoqués sur la scène du Vaudeville où ils chantaient des cou-



THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, PLUS TARD THÉATRE DU VAUDEVILLE.

plets de facture sur des refrains empruntés au répertoire de « la Clef du Caveau ». La plupart de ces grands hommes étaient d'ailleurs représentés « en travesti » par de fort jolies filles, et les chroniqueurs d'alors ne

tarissent pas d'éloges sur « Mlle Rivière, qui jouait les grandes dames et les officiers de cavalerie avec un égal succès. »

Le soleil de juillet 1830 éclaira le triomphe du Vau-

HENRI MONNIER DANS « LA FAMILLE IMPROVISÉE ».
E. Lami, *del.*

deville : Etienne Arago (1), son directeur — qui fut maire de Paris en 1870 — était d'ailleurs un des héros des

(1) A peine M. Arago était-il au pouvoir que la révolution de 1830 éclata. Le jeune directeur improvisa, avec M. Duvert, une pièce de circonstance appelée *Les 27, 28 et 29 Juillet.* Ce vaudeville, véritable manifeste politique, brillait par beaucoup d'esprit et de gaîté, mais aussi par beaucoup d'exaltation : né des barricades, il devait sentir la poudre à canon. Le Vaudeville prit alors le titre de *Théâtre National.* — *Chronique des petits Théâtres de Paris,* par Brazier, p. 120.

« Trois Glorieuses », ayant mis à la disposition des soldats de la Révolution les costumes, armes et accessoires utilisés dans une pièce militaire, *le Sergent Mathieu*, alors en cours de représentation. Le comique Arnal — cher à nos grands-pères — fait acclamer le répertoire

HENRI MONNIER (d'après Gavarni).

abracadabrant de Duvert et Lauzanne; et le spirituel Henri Monnier triomphe dans *La Famille improvisée*, une bouffonnerie à transformation dont — seul — il remplit tous les rôles... ou à peu près! Le théâtre était en pleine vogue, lorsqu'un incendie vint le réduire en cendres (16 juillet 1838). Le Vaudeville dut chercher un refuge provisoire dans une salle de « spectacle-café » dépendant du bazar Bonne-Nouvelle, près la Porte-Saint-Denis... Cela dura peu, et le 16 mai 1840, le théâtre put

s'installer définitivement en un immeuble situé place de la Bourse, abandonné par la troupe de l'Opéra-Comique. Ce fut dans cette salle — construite sur l'emplacement actuel de la rue du Quatre-Septembre, dans le prolongement des maisons faisant face au Palais de la Bourse — que se livrèrent pendant près de trente ans les belles batailles dramatiques qui révolutionnèrent Paris.

Un groupe de jeunes dramaturges, Th. Barrière, E. Augier, Octave Feuillet, A. Dumas fils, V. Sardou, créa un art nouveau, jetant sur la scène le mouvement, la vie, les passions, modernisant le romantisme conventionnel de 1830... Le 2 février 1852, le théâtre du Vaudeville afficha la première représentation de *la Dame aux Camélias* dont A. Dumas fils, son glorieux auteur, contait ainsi la genèse : « Elle fut écrite dans l'été de 1849 en huit jours à peine, au petit bonheur... sur tous les morceaux de papiers carrés ou non trouvés sur ma table ». Dumas fils nous dit ensuite avec quelle émotion il lut les trois premiers actes à son grand homme de père... « Allons, lis-moi le reste », et, me parlant ainsi, il me regardait comme il ne m'avait jamais regardé... Il était deux ou trois heures. J'avais un rendez-vous auquel il m'était impossible de manquer... « Va et reviens vite, j'ai hâte de connaître la fin... ». L'affaire qui m'appelait au dehors fut promptement expédiée et je revins en courant à l'avenue Frochot. Au moment où j'ouvrais la porte de son cabinet, mon père se leva tout en larmes et me serra dans ses bras. « Je n'ai pu résister, me dit-il,

« Je voulais savoir si tu t'en étais bien tiré jusqu'au « bout... Ce sera un immense succès, si la censure laisse « jouer ta pièce... ». Nous nous embrassâmes encore une fois, une longue fois, en pleurant tous les deux, et

ARNAL DANS « UNE FIÈVRE BRULANTE ».

le grand succès de la pièce ne m'a certainement pas causé le quart du bonheur que j'avais éprouvé ce jour-là. »

Les Filles de marbre, *les Parisiens*, *les Faux Bonshommes*, *le Mariage d'Olympe*, *le Roman d'un jeune homme pauvre* — où débute une délicieuse jeune fille,

Blanche Pierson — continuent la triomphante série que couronnent quelques-unes des premières œuvres du

MAGASIN THÉATRAL
PIÈCES ANCIENNES ET NOUVELLES

Prix : 50 centimes.

BARBRE, ÉDITEUR
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 16

LA DAME AUX CAMÉLIAS

PIÈCE EN CINQ ACTES, MÊLÉE DE CHANT

PAR

M. ALEXANDRE DUMAS FILS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 2 FÉVRIER 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ARMAND DUVAL, 24 ans	MM. Fechter.	MARGUERITE GAUTHIER	Mmes Doche.
M. DUVAL, père d'Armand	Delannoy.	NICHETTE	Worms.
GASTON RIEUX, 28 ans	René Luguet.	PRUDENCE	Astruc.
SAINT-GAUDENS, 55 ans	Gil-Pérez.	NANINE	Irma Grames.
GUSTAVE, amant de Nichette	Lacrance.	OLYMPE	Clary
LE COMTE DE GIRAY	Allié.	ARTHUR	Clorinde.
M. DE VARVILLE	Dupuis.	ESTHER	Marie.
LE DOCTEUR	Hipp. Worms.	ANAIS	Caroline.
UN COMMISSIONNAIRE	Roger.	ADÈLE	Baron.
DOMESTIQUES	Guerin, Léon.		

maître Sardou ; *les Femmes fortes*, *Nos Intimes*, et finalement *la Famille Benoîton* (4 novembre 1865).

La vogue de cette dernière comédie fut extraordinaire. Paris adopta non seulement les costumes Benoiton, les

chapeaux, le champagne et jusqu'aux bottines Benoîton, mais encore Frédéric Febvre et Félix, deux des meilleurs

interprètes de la pièce, purent contempler — comble de la popularité — leurs portraits exécutés en *saindoux* à la devanture d'un charcutier de la rue de la Mare, à Belleville! Enfin Harmand, le directeur, fit afficher dans le vestibule du théâtre cette mirifique réclame : « Vu 'affluence des étrangers au bureau de location, on y ltrouvera, dès demain, un interprète polyglotte ! »

Mais les derniers jours du Vaudeville de la place de la Bourse étaient comptés. Ce fut sans regret que Paris vit supprimer par le préfet Haussmann cette salle incommode et dangereuse. Le percement de la rue du Quatre-Septembre (qui s'appela d'abord rue du Dix-Décembre) entraînait la démolition du théâtre, qui ferma ses portes le 11 avril 1869, pour les rouvrir douze jours plus tard à l'angle du boulevard des Capucines et de la chaussée d'Antin. Nous n'avons pas à conter la nouvelle odyssée du Vaudeville, ce sont là événements trop récents ; rappelons simplement les commencements difficiles du théâtre, — la guerre, le siège de Paris qui en closent les portes, les hésitations, les tâtonnements... bref, ce fut seulement en 1872 que le succès reparut avec *Rabagas*. Mais quelle bataille ! — Paris alors était en état de siège ; quelques journaux dénonçaient par avance la pièce de Sardou... Rabagas, c'était Gambetta, assuraient-ils... Or, *Rabagas*, écrit avant 1870, visait dans la pensée de l'auteur une tout autre personnalité politique... Menaces injures, tapage ; le général de Ladmirault, gouverneur de Paris, massant — le soir de la première représenta-

tion — sa cavalerie aux alentours du théâtre !... (1), quel joli prologue pour une satire politique ! — Le 30 octobre de la même année, Léon Carvalho — le directeur artiste, l'homme charmant à qui Gustave Flaubert envoyait un exemplaire de *la Tentation de saint Antoine* avec cette dédicace de défi : « Mets-la en scène celle-là, mon bon ! » — donna la première représentation de *l'Arlésienne* d'A. Daudet. Qui le croirait aujourd'hui ? la pièce parut longue, triste, dénuée de tout intérêt. La musique de Bizet, ce chef-d'œuvre, passa inaperçue !.. et pendant que l'orchestre jouait l'Intermezzo, Bizet, désolé, interrogeait anxieu-

Mlle BLANCHE PIERSON.
Ph. Reutlinger.

(1) *Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.*

Paris, le 27 octobre 1905.

« CHER MONSIEUR SARDOU,

« Je m'empresse de vous adresser ci-après les renseignements que vous désirez avoir au sujet de *Rabagas*.

« La première représentation a été donnée au théâtre du Vaudeville le 1er février 1872 avec une série de *237 représentations* qui a pris fin le 29 septembre.

« Du 30 septembre au 18 octobre, il y a eu une interrup-

sement, par le judas de la toile, la salle inattentive, les spectateurs debout, tournant le dos, causant ou plaisantant!... et Bizet regagna les coulisses avec de grosses larmes coulant derrière les verres de son lorgnon...

Le succès alla à Mlle Fargueil qui jouait Rose Mamai avec d'admirables envolées de passion, et surtout à une toute jeune fille, une inconnue, exquise de grâce, de charme, de sensibilité dans le rôle touchant de Vivette... On s'informa : la débutante sortait du Conservatoire; c'était la fille d'un brave artiste sculpteur; elle s'appelait Julia Regnault et avait adopté pour le théâtre ce nom clair de Bartet qu'elle devait auréoler de gloire. Dès sa première inoubliable apparition, la « Divine » avait conquis Paris! (1).

tion pendant laquelle 19 représentations de *L'Arlésienne* ont été données.

« Ensuite, 36 représentations de *Rabagas* ont eu lieu en seconde série.

« C'est donc, pour les deux séries réunies, *273* représentations.

« Veuillez agréer, cher Monsieur Sardou, l'expression de mes bien respectueux et bien dévoués sentiments ». — (Lettre de Gangnat, agent général, à Victorien Sardou.)

(1) Un des auteurs les plus difficiles à contenter, bien certainement, M. Victorien Sardou se décida à confier à Mlle Bartet la création d'un rôle capital dans un grand ouvrage. Ce ne fut pas sans quelques réserves cependant, car il mit tout d'abord comme condition que ce ne serait qu'au bout de quinze ou vingt répétitions qu'il se prononcerait définitivement sur la distribution dudit rôle. Mlle Bartet eut le bon esprit de ne pas se trouver froissée. Elle accepta la condition *sine qua non* de l'auteur tout-puissant et bien

PORTRAIT DE Mlle BARTET DANS « L'ARLÉSIENNE ».

A. Braun, photog.

Nous n'avons pas à raconter ici les fortunes diverses du Vaudeville où, de tout temps, les amoureux d'art ont pu applaudir les plus éminents comédiens. Nous ne cite-

Mme RÉJANE DANS « Mme SANS-GÊNE ».

Reutlinger, photog.

lui en prit car, quinze jours ne s'étaient pas écoulés que M. Sardou déclarait à la direction du Vaudeville qu'il n'aurait pas trouvé dans tout Paris une femme qui fût capable de mieux jouer le rôle et qui réalisât mieux son type. — *Foyer et coulisses.* (Vaudeville, p. 102.)

rons qu'un nom, celui de Mme Réjane, il n'en est pas de plus triomphant.

D'autre part, énumérer les auteurs acclamés en ce beau théâtre serait dresser le palmarès de la gloire !

Il nous a plu simplement d'évoquer quelques lointaines étapes de l'histoire du Vaudeville, si intimement liée à l'histoire de notre cher Paris.

PARIS LA NUIT

Autour de Saint-Merri. — L'hôtel de la Haute-Loire. Chez Émile. — Le Caveau des Halles.

Onze heures ; de gros nuages violacés passent devant la lune, et parfois des coups de tonnerre mêlés d'éclairs — tels des jets de lumière électrique — découpent sur le ciel les silhouettes aiguës de l'immense ville... Dans le grand atelier où ils achèvent les cigares, nos amis s'énervent... Ils ont hâte de partir, d'aller fouiller quelques coins bizarres, tragiques ou comiques du Paris nocturne. Mieux vaudrait cependant patienter ; l'excursion sera d'autant plus typique que nous la ferons tardivement.

Ce n'est pas avant une heure du matin que les bohèmes, les malchanceux, les purotins, les apaches et les filous gagnent les abris que nous comptons visiter ; tanières pour dormir, repaires pour boire, chanter, fumer, s'étourdir... oublier peut-être !

Jusqu'alors le troupeau des miséreux « court sa chance » ; les uns, industriels du trottoir, embusqués à

la porte des théâtres, des cafés, des cinémas, hèlent les autos, ouvrent les portières, ramassent les bouts de cigare, hurlent le *Sport* ou la *Presse*... « Demandez la *Presse*... dernière édition ». D'autres — artistes désabusés — dépouillent philosophiquement la défroque des seigneurs Louis XV ou les pittoresques harnachements des cow-boys qu'ils viennent de « figurer », à quinze sous par tête, au Châtelet, à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu, et prennent le chemin des Halles, des refuges, des asiles de nuit... pauvres diables, vaincus de la vie, qu'il faut plaindre et soulager. Le reste — vagabonds dangereux, gibier de correctionnelle, candidats « à la Nouvelle, etc. — arpente le pavé gras, en quête de mauvais coups à faire, de passants attardés à attaquer, de pochards à dévaliser, de filles à rançonner.

Nous partons enfin; minuit tinte au clocher de Saint-Merri quand nous nous enfonçons dans le lacis de ruelles boueuses et de « rues chauldes » enserrant la vieille église parisienne.

C'est comme une plongée dans un Paris d'un autre âge, un Paris contemporain de Rabelais, rempli de truands, de mauvais garçons, de maupiteux et de francs-licheurs... Les noms mêmes des rues que nous suivons — sentes noires au fond desquelles danse de loin en loin la lueur d'une étoile reflétée dans des flaques d'eau sale — fleurent la cour des Miracles : rue Taille-Pain, rue Brise-Miche, rue Pierre-au-Lard, impasse de la Baudroirie... A droite, à gauche, des tau-

L'ÉGLISE SAINT-MERRI.

Rouargue frères, *del. et sculp.*

dis, des maisons croulantes, disloquées, hydropiques, avec des « plombs » collés comme des verrues sur leurs façades crasseuses. Par-ci par-là des lanternes blafardes

QUARTIER SAINT-MERRI. — ANCIEN HÔTEL DE LA REYNIE,
24, rue Quincampoix.

signalant des hôtels meublés à six sous la nuit... Nous côtoyons des entrées de porte suspectes, des angles d'ombre inquiétants, des « zincs » devant lesquels des clients, au masque blême, jouent une dernière tournée au zanzibar. Des filles en cheveux, très jeunes ou d'un âge improbable, nous regardent passer en fumant des

cigarettes... l'un de nous a une casquette de chauffeur et un grand macfarlane gris... Une voix grasse glapit :

— C'est des grands-ducs en balade!

Une halte à l'hôtel de la « Haute-Loire », 24, rue Quincampoix — ex-hôtel de la Reynie. Ce fut paraît-il, jadis, une demeure seigneuriale habitée par Gabrielle d'Estrées! Ce n'est plus, aujourd'hui, qu'un « dormoir » à l'usage des porteurs aux Halles et des maçons ; braves gens, forcés professionnellement à se lever au milieu de la nuit ou aux premières heures du jour. Aussi se couche-t-on de bonne heure à l'hôtel de la « Haute-Loire » et y dort-on à poings fermés. Nous entrons, nous gravissons le curieux escalier de bois sculpté, contemporain de Henri IV, où s'accrochèrent peut-être les jupes lamées d'argent de la royale favorite, et au premier palier nous lisons cet avis : « Le propriétaire de l'hôtel prévient MM. les locataires qu'il tient à leur disposition des linges à l'usage des pieds. » Les successeurs de Gabrielle d'Estrées portent des « chaussettes russes » !

L'hôtel est tout secoué de ronflements sonores... Un rapide coup d'œil au « Sénat » ; c'est la chambrée de choix réservée à MM. les habitués... Une vingtaine de lits bien alignés, bien propres, dont le patron s'enorgueillit à juste titre :

— Pensez donc, messieurs, que nous avons des « sénateurs » qui couchent ici depuis plus de quinze ans, dont un marchand de mouron qui fut riche à plus de deux millions !...

Par la rue de Venise, encombrée de pochards et de pierreuses — cette rue de Venise où, sous la Régence, en 1720, pendant la folie déchaînée sur Paris par le banquier Law et ses actions du Mississipi, le jeune comte de Horn, prince allemand apparenté au Régent, assassina pour le voler un « porteur d'actions » nommé Lacroix, — nous gagnons le boulevard Sébastopol, — le « Sébasto » cher aux apaches.

Martial, *aq.*
L'ÉGLISE SAINT-MERRI.

Déjà, sous la nuit bleue, les braves travailleurs des Halles déchargent les voitures de navets, de carottes, de choux, de panais et de céleris; des gaillards aux solides épaules transportent au bout d'une courte perche ferrée des bœufs dépecés, des moutons, des moitiés de porc... et du côté de la halle aux poissons montent les odeurs fortes de la marée.

2, rue Courtalon : chez Émile, ex-lutteur (1). La porte s'ouvre sur la rue, et tout d'abord une odeur terrible nous suffoque. L'immense salle sombre dégage des relents tièdes et malodorants où se combinent l'ail, le vin, la malpropreté, le souffle rauque de centaines de respirations... Émile a converti en dortoirs le rez-de-chaussée et les caves de cette maison devant laquelle, au XVIIIe siècle, s'érigeait, au numéro 6, le portail fleuri du Bureau des Lingères (réinstallé dans le square des Innocents par les soins de la commission du Vieux-Paris) (2); Émile y a

(1) La rue Courtalon, d'après tous les historiens, du Breuil en tête, bordait le chœur de l'église Sainte-Opportune qui avait elle-même pour origine un oratoire bâti dans les premiers temps du Christianisme — Notre-Dame-des-Bois, parce qu'il était à l'entrée des bois.

L'existence de ce bois semble prouvée par la présence d'une tour — servant de fanal pendant la nuit — au milieu du cimetière des Innocents. Cette tour existait encore au XVIIIe siècle.

Cet oratoire avait été donné au IXe siècle par un roi carolingien à Hildebrand, évêque de Sécz, fuyant devant les Normands, et avec lui les reliques de Sainte-Opportune. Supprimée en 1790, l'église Sainte-Opportune fut vendue en 1792 comme bien national.

(2) La porte du Bureau des Lingères, datant du XVIIIe siècle, se trouvait dans le renfoncement situé à l'angle de la rue Courtalon et de la place Sainte-Opportune. Elle était de style rocaille, encadrant un cartouche de marbre noir où était gravée cette inscription :

BUREAU DES MARCHANDES LINGÈRES
1716
COMMERCE TOILES ET DENTELLES

(*Dictionnaire portatif des Arts et Métiers*, 1766, t. II, p. 116.)

Il y avait, en 1754, huit cents maîtresses lingères à Paris, sous le patronnage de Saint-Louis.

Les lingères n'étaient pas la seule corporation ayant le droit

LE BUREAU DES LINGÈRES DE LA RUE COURTALON.

Comm. du Vieux Paris.

entassé des tables et des bancs de bois et héberge les « sans-domicile » ! Pour quatre sous, ces malheureux achètent un « bon » qui leur donne le droit de dormir sous un toit, après avoir avalé un verre de vin ou un bol de soupe chaude (au choix). Émile distribue une moyenne de deux cent cinquante bons par nuit ! Le refuge est ouvert de six heures du soir à cinq heures et demie du matin !

Nous entrons : tout d'abord nos yeux ne perçoivent qu'une petite table ; une sorte de comptoir bas, faiblement éclairé. Sur la table, des piles de « bons » crasseux, des verres, quelques bouteilles ; à côté un fourneau sur lequel bout une marmitée de soupe... derrière la

d'exercer son commerce aux halles. Jadis les halles n'étaient pas, comme aujourd'hui, seulement affectées au commerce des produits de l'alimentation, elles étaient une sorte de foire permanente où l'on vendait de tout. Aussi chaque corporation y jouissait-elle d'un privilège particulier de commerce et avait-elle son bureau, comme celui des lingères, situé dans cette région de Paris.

Aussi, au XVIIIe siècle, les orfèvres avaient-ils leur bureau rue des Orfèvres, où leur hôtel se voit encore, non loin du grenier à sel ; les marchands tailleurs d'habits avaient le leur quai de la Mégisserie. (Le musée Carnavalet en a recueilli dernièrement la plaque d'inscription trouvée dans les fouilles du Métropolitain.) Les merciers avaient leur bureau rue Quincampoix ; les pelletiers avaient le leur rue Bertin-Poirée ; les bonnetiers siégeaient au cloître Saint Jacques-la-Boucherie ; les arquebusiers rue Cocatrix ; les savetiers, rue de la Pelleterie ; les drapiers, rue des Déchargeurs : la belle façade de leur maison fait actuellement l'un des plus beaux ornements du jardin de Carnavalet ; enfin les charcutiers, comme par une sorte d'équivoque intentionnelle, avaient leur bureau rue de la Cossonerie. « CH. SELLIER. *Rapport à la Commission du Vieux Paris.* »

table, Émile, un superbe gaillard bâti en Hercule, la moustache en croc, l'air bon enfant et jovial. Près de lui, Mme Émile, active, tend un verre de vin et un bol de soupe au pauvre diable qui vient d'entrer; la soupe avalée, l'homme essuie sa bouche d'un revers de main, puis, le dos rond, va se perdre dans l'ombre de la pièce ou descend lentement les marches usées des caves dont l'entrée s'ouvre, béante, à côté du comptoir.

Peu à peu nos yeux s'habituent à cette quasi-obscurité; l'immense rez-de-chaussée nous apparaît tout entier rempli de dormeurs. Les uns assis sur les bancs, la tête cachée dans leurs bras repliés sur la table grasse; d'autres — les malins, ceux qui la « connaissent » — ont choisi le coin où ils peuvent s'accoter au mur; ils dorment la bouche ouverte, tout raides, la casquette rabattue sur les yeux... Beaucoup ronflent sur le carreau; il y en a jusque sous les tables, entre les pieds de leurs camarades de misère; quelques-uns ont placé de vieux journaux entre leur visage et le sol gras...

Descendons dans les caves, qu'éclaire vaguement un papillon de gaz tremblotant... Quelle vision! Partout des malheureux, allongés les uns contre les autres — comme des cadavres — ou roulés en boule dans les angles. On ne peut avancer qu'en enjambant des corps endormis...

Le sol glaiseux, les murs, le plafond bas, les vêtements, les chaussures de ces pauvres gens, leurs mains, leurs cheveux, leurs barbes, leurs visages... tout est du même ton; un ton indéfinissable, un ton de boue séchée...

Quelle immense compassion étreint le cœur, devant de telles détresses, qui semblent sans espérance!...

Pourtant, ces miséreux dorment là d'un sommeil que leur envieraient bien de riches insomnies!

C'est à peine s'ils remuent pendant que nous nous ingénions à glisser « des bons » — la soupe et le gîte

AU CAVEAU DES HALLES.
(Henri Braillet et Mlle Nini.)

de demain — dans des mains calleuses, des poches béantes, des casquettes aux visières déchirées... Nos « bons » épuisés, nous vidons nos étuis à cigarettes... il semble que l'odeur du tabac ait seule le don d'éveiller ces dormeurs... des mains tendues émergent de l'ombre, des bouches murmurent un remerciement, des yeux — des pauvres yeux de chien battu — brillent de convoitise! Nous remontons suffoquant; aimablement, Émile

nous fait les honneurs du logis : d'abord une suite de ses photographies en lutteur, trophées glorieux évoquant ses rencontres avec les plus redoutables « poids lourds » ou « poids légers ». Il exhibe ses biceps énormes, et Mme Émile — justement fière — couve d'un regard ému le solide gaillard qu'est ce brave homme...

Il est deux heures du matin; nous aspirons avec délices l'air frais de la nuit, puis nous nous dirigeons vers le Caveau des Halles — 15, rue des Innocents, — un des plus curieux clapiers du Paris nocturne. Nous avons déjà dépeint ce tapis-franc où un ingénieux mastroquet a converti en cabinets de mauvaise société les anciennes cellules des moines ligueurs, gardiens aux siècles passés des charniers des Saints-Innocents (1).

Nous descendons l'étroit escalier de pierre, aux murs criblés d'inscriptions gravées au « surin » par la clientèle spéciale de l'endroit. Nous voici dans les caveaux, hauts de 2m,50, larges de 4 mètres, et le Chanteur popu-

(1) Louis XI avait autorisé la construction, dans la rue de la Ferronnerie, contre le mur des Charniers, d'échoppes ou auvents qu'on devait louer à de pauvres artisans, à condition qu'ils n'étaleraient pas leurs marchandises sur la voie publique, très étroite en son parcours ; on profita de l'autorisation sans tenir compte de la prescription.

« C'est sous les Charniers, dit le *Journal d'un voyage à Paris en 1657*, et le long des piliers, que l'on trouve de certains écrivains qui sont fort connus par ceux qui ne scavent pas escrire ».

Il y avait certainement des écrivains publics dans d'autres endroits de Paris, au Palais, par exemple ; mais les plus habiles, les plus renommés étaient installés aux Innocents.

VUE DU MARCHÉ ET DE LA FONTAINE DES INNOCENTS.

laire, Henri Braillet — une vieille connaissance, — vient à nous la main tendue... c'est la meilleure des références; nous cessons d'être suspects aux quarante paires d'yeux méfiants et durs qui nous ont rapidement dévisagés...Nous nous sommes déjà assis autour de ces tables de bois en compagnie de Claretie, de Detaille, d'Henri-Robert, et nous n'avons jamais oublié l'enthousiasme exubérant d'un des habitués de l'endroit pour notre ami Albert Dussart: « Quand je pense qu'il m'a fait acquitter!... » Il en était resté aussi surpris que reconnaissant!...

E. ROSTAND.
Croquis dessiné au Caveau des Halles.

On se serre pour nous faire place; nous offrons —

comme il convient — la cigarette et la canette de bière de la fraternité; nous applaudissons Braillet et sa camarade Mlle Nini chantant — fort bien ma foi — deux duos amusants, mais anticlassiques. Un jeune homme coiffé d'une casquette de chauffeur s'approche, un album sous le bras, des crayons à la main... C'est le dessinateur attitré de la maison... Il nous offre ses dernières créations... Nous achetons les charges irrespectueuses de Claretie et de Barrès; nous les signons : demain nos amis possèderont leurs effigies datées de cet étrange studio. On réclame Rostand... Instantanément, en quelques coups de crayons, voici Rostand campé en Chantecler... Nous demandons Pierre Loti... le peintre ne le connaissait pas... il le connaît maintenant; l'admirable écrivain a posé au Caveau des Halles!... Nous remercions l'habile dessinateur, qui nous glisse, quand nous partons, cette requête :

— Tâchez donc de nous amener M. Bonnat; j'ai travaillé deux mois dans son atelier!...

LES JARDINS DU CARROUSEL

Une fois par hasard, les infortunés Parisiens, — habitués, hélas ! à voir chaque jour les barbares saccager leur cité, — ont eu l'inespérée surprise d'un joli spectacle. On a jeté bas les palissades entourant le hideux îlot de bitume dont la vue, depuis des années, enlaidissait la place du Carrousel ; et nous eûmes la joie de constater qu'un tapis de fleurs remplacerait à l'avenir la steppe désolée où l'on gelait l'hiver, où on grillait l'été.

Grâces soient rendues à M. Redon, architecte du Louvre, dont le goût parfait sut combiner ce décor de verdure.

Déjà les barrières de planches, derrière lesquelles s'élaborait le mystérieux travail, avaient été saluées d'un murmure flatteur. On se décidait donc à supprimer ce losange de bitume, ce stade poussiéreux ou boueux autour duquel, — sous l'œil de pierre de Gambetta, —

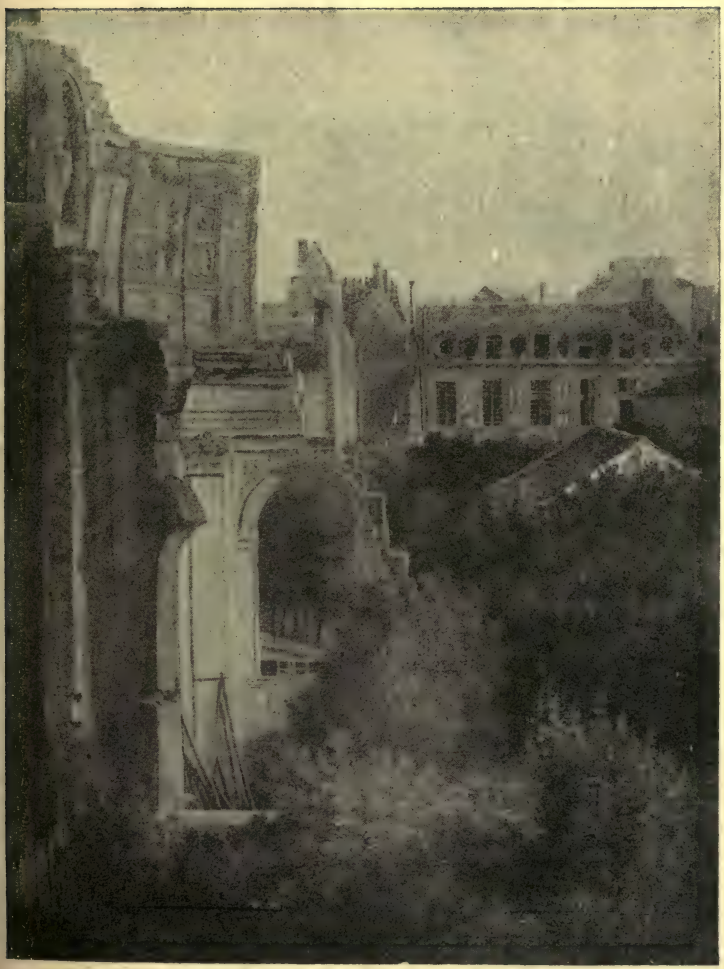
d'infortunés coureurs, hors d'haleine, congestionnés, lamentables, les jambes nues dans des culottes effiloquées, suants en des maillots déteints, s'entraînaient péniblement aux âpres luttes des « courses à pied »... C'était, pour ces pauvres diables, le champ d'entraînement du « Marathon français » ! Un beau matin, à travers les interstices des voliges, il nous fut donné de contempler des équipes de terrassiers qui, — les jours où par hasard ils n'étaient pas en grève, — creusaient des tranchées, élevaient des remblais, remuaient des terres.

Aux terrassiers succédèrent les jardiniers-fleuristes, aimés des dieux et chers aux Parisiennes... Hier, enfin, un charmant jardin à la française surgissait parmi les pavés gris de la place du Carrousel.

Depuis 1794, — époque bénie où elle pouvait s'enorgueillir des deux arbres de la Liberté abritant de leur ombrage patriotique le tombeau du Polonais Lazowski, ami du citoyen Marat, — la pauvre place n'avait plus reçu l'aumône d'un peu de verdure... Il n'y poussa longtemps que de vilaines maisons et de hideuses bâtisses... singuliers vis-à-vis pour le palais des rois de France !

***

Et d'abord d'où vient ce nom : place du Carrousel ? C'est le lointain memento d'une fête fastueuse donnée en 1662, dont la magnificence, à en croire Perrault, son



RUINES DE LA CHAPELLE DU DOYENNÉ ET DE L'HÔTEL DE LONGUEVILLE.

Lina Jaunez, *pinxit.* Musée Carnavalet.

narrateur officiel, « surpassa celle des plus fameux tournois ». De fait, le spectacle dut être féerique, et les belles gravures d'Israël Silvestre nous donnent l'impression d'un gala merveilleux ; sous ce prétexte, « courses de bagues et de testes faites par le roi et les princes et seigneurs de sa cour », un éblouissant carrousel vint charmer quinze mille spectateurs, encadrant sur trois côtés l'immense place ; le quatrième côté était réservé aux « reynes, princesses et dames de la cour », radieuse corbeille qu'abritait un dais de velours violet, enrichi de grandes fleurs de lis d'or... Quatre quadrilles se disputèrent la palme de l'élégance : « la quadrille romaine », dirigée par le duc de Grammont et commandée par Louis XIV, le Roi-Soleil, portant le laurier d'or des César, « précédé et suivi de sénateurs et d'écuyers » ; la quadrille persane, sous les ordres de Monsieur, frère du roi ; enfin la quadrille de l'empire des Indes, « reconnaissable aux perroquets surmontant la tête des timbaliers », et celle des « Ameriquains », précisée par les « peaux de tigre, les écailles, les coquilles et nageoires de poissons qui ornaient leurs costumes ; ainsi que par les massues des estafiers et les ceintures de feuillage des palefreniers »... Coïncidence incroyable, ce fut le roi qui « conquit la bague », après une course dont « la justesse, la fermeté et la bonne grâce étaient encore préférables à l'adresse » ! (1).

(1) La belle Gabrielle d'Estrées occupait l'Hôtel du Bouchage, situé sur l'emplacement de l'ancienne construction du Grand-Coq, achetée

Cette belle fête n'eut pas de lendemain... Louis XIV et Louis XV négligeaient les Tuileries et vivaient à Versailles, à Saint-Germain, à Fontainebleau, à Marly, à Louveciennes. Ce fut la Révolution qui, le 6 octobre 1789, ramena à Paris Louis XVI et sa famille. La place du Carrousel, comme le château lui-même, avait été envahie et démocratisée. L'ancien « parterre de Mademoiselle (1) », détruit depuis longtemps, était converti en « cours » : cour royale au centre, cour des princes au sud, cour des Suisses au nord. Un grand nombre de rues

en 1584 par Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, avant d'entrer dans cette maison des Trois-Pas-de-Degré, dont le terrain forme aujourd'hui une partie du square du Louvre, place du Carrousel, là où se trouve la porte Visconti. Par un jardin, les offices et les cuisines, cette maison correspondait avec l'appartement du Roi au Louvre. La porte en était gardée par quatre pages du Roi qui, nuit et jour, étaient de service auprès de Gabrielle.

C'est dans cette maison que l'on découvrit, dans une malle en cuir, le fameux lit de camp, garni de passementeries et de franges de soie verte, que la belle emportait pour coucher sous la tente lorsqu'elle suivait le roi dans ses campagnes, car elle se conduisait fort bravement devant l'ennemi. Nous en avons la preuve au siège de Dreux, en 1593, et à celui d'Amiens en 1597.

On y trouva également quelques fourchettes à deux dents avec des manches de cristal, d'ivoire ou de corail. Mises à la mode par les mignons de Henri III, Gabrielle offrait ces fourchettes à ses amies, — alors qu'elle les recevait à sa table. — Quant à Henri IV et aux seigneurs de sa suite, conservant les vieilles coutumes françaises, ils se servaient de leurs couteaux et de leurs doigts. — *Courbevoie et ses environs*, H. Vuagneux (pp. 29-30).

(1) Lorsque Catherine de Médicis fit bâtir le Palais des Tuileries, il se trouvait isolé entre une rue qui prenait depuis les Écuries et aboutissait auprès du pont Royal, et une place vague depuis les murs

L'HÔTEL DE LONGUEV'LLE. PLACE DU CARROUSEL.

et de ruelles sillonnaient le Carrousel où s'entassaient les hôtels, les écuries, les casernes, les bicoques, les remises, les maisons mal famées ; rue Saint-Nicaise (elle traversait la place et aujourd'hui passerait, à peu près, devant le monument de Gambetta), rue des Orties (le long de la galerie du Louvre parallèlement à la Seine), rue et impasse du Doyenné (sur l'emplacement du square, derrière le monument de Gambetta), rue de Chartres (en partie sur l'emplacement de l'actuel ministère des Finances), rue du Musée (elle commençait place du Palais-Royal et se terminait rue du Carrousel, là où s'élève la statue de La Fayette), rue du Carrousel (au milieu de la place avec aboutissement au guichet du Louvre), rue Saint-Thomas-du-Louvre, rue du Chantre, rue Fromenteau... La plupart de ces ruelles avaient été ouvertes sur l'emplacement des grands hôtels de jadis : hôtel de Longueville, hôtel d'Elbeuf, hôtel d'O, hôtel de Rambouillet, hôpital des Quinze-Vingts, etc., etc... C'étaient de fâcheuses sentines, obscures, humides, malodorantes...; la domesticité du palais et des somptueux

de l'enceinte de Charles V jusqu'à ce Palais. La rue se nommait, au XVIIe siècle, rue des Tuileries. Sur la place vide on traça une enceinte qui fut destinée, en 1600, à faire un jardin, le Jardin de Mademoiselle ; on le détruisit lorsque Louis XIV eut décidé d'achever le bâtiment des Tuileries.

Après la fête des 5 et 6 juin 1662, la place, qui comprenait aussi l'espace couvert par les maisons de la rue Saint-Nicaise, retint le nom de Place du Carrousel et le donna ensuite à la rue que formèrent les maisons bâties sur l'emplacement des fossés de l'enceinte de Charles V. — JAILLOT. *Recherches critiques sur Paris*, t. I, p. 8.

hôtels voisins s'y était gîtée, si bien qu'une population dangereuse, besogneuse, suspecte, voisinait avec le château...

Ces ruelles devenaient précieuses les jours d'émeute, et les « vainqueurs des Tuileries » ne manquèrent pas d'en profiter pour tirer sur les défenseurs de la vieille monarchie française.

Le 20 juin, puis le 10 août 1792, c'est par là que débouchèrent quelques colonnes d'insurgés... On connaît les faits : l'irruption furieuse, le massacre des Suisses, le départ de Louis XVI et de la famille royale cherchant asile au manège, « au sein de l'Assemblée nationale », le pillage du château, les cours pleines de cadavres « que dépouillaient les hommes, que déchiquetaient les femmes, que léchaient les chiens, que décomposait la chaleur torride »; la cour des Tuileries, la place du Carrousel et les rues voisines semées de débris de glaces, de verres, de porcelaines et toutes blanches de la neige des « duvets et des plumes » échappés aux matelas et oreillers que le peuple, après avoir bu la cave des tyrans, s'amusait à vider par les fenêtres...

L'endroit sert également aux manifestations patriotiques... Le 2 août 1793 (à peu près exactement où commence, du côté de la Seine, le parterre de fleurs que nous fêtons aujourd'hui) se déroule la cérémonie funèbre en l'honneur du « divin » Marat. Les Jacobins dédièrent à ses « mânes » un obélisque en bois qui fut placé devant la pierre tumulaire de Lazowski, l'un des héros du

PLACE DU CARROUSEL SOUS LOUIS-PHILIPPE.

D'après un daguerréotype pris vers 1847 de la terrasse du Palais des Tuileries.

10 août. Une gravure du temps nous montre l'enceinte funéraire entourée d'une grille gardée par un sans-culotte chargé d'en écarter les chiens et les pochards irrévérencieux. Un arbre de la Liberté orné d'une cocarde et un drapeau tricolore fiché en terre complètent l'imposante décoration. Sous l'obélisque, et dans une sorte de crypte : le buste, la lampe, l'écritoire et la baignoire du héros surmontés de cette inscription : *Aux mânes de Marat. Du fond de son noir souterrain il fit trembler les traîtres. Une main perfide le ravit à l'amour du peuple...* L'obélisque disparut après le 9 thermidor.

Ce jour-là la cour du Carrousel vit passer, — hués par ceux-là mêmes qui les encensaient la veille, — Robespierre, Saint-Just, Couthon et les « hors la loi » de la terrible séance...

*
* *

Pendant quelques années, la vie sembla s'éteindre autour des Tuileries délaissées... Les maisons du Carrousel en profitent pour devenir plus sales, plus puantes, plus mal famées...

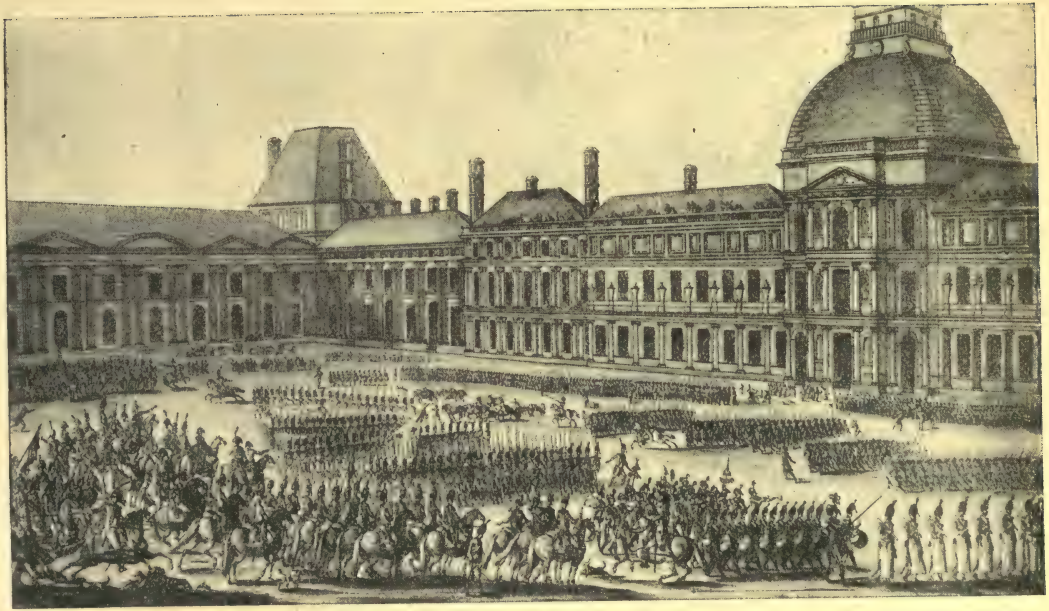
Le 19 février 1800, le premier consul Bonaparte vient fixer sa résidence dans le palais des rois de France. Les jours de revue, sous le Consulat, puis sous l'Empire, les fenêtres donnant sur la place se peuplaient d'une foule admirative. Songez, en effet, que peu à peu les maisons, — et quelles maisons, — s'étaient à ce point rapprochées

des grilles du château qu'elles n'en étaient plus distantes que de quelques mètres... Le parterre fleuri créé hier délimite à peu près exactement l'emplacement qu'elles occupèrent jusqu'à la moitié du XIXe siècle.

Il est alors facile de comprendre quels merveilleux observatoires offraient ces bicoques aux amateurs de fêtes militaires et surtout aux fanatiques qui voulaient LE voir, revêtu de son uniforme vert de colonel de chasseurs, la poitrine barrée du grand cordon rouge de la Légion d'honneur, le « petit chapeau » posé en bataille sur sa tête césarienne, encadré de ses maréchaux et de ses mamelucks, passant au galop de son cheval blanc devant des régiments de héros.

En dehors des jours de revue, le Carrousel n'était plus que le poussiéreux pandémonium du bruit, des disputes, des criailleries, du chaos... Autour de l'hôtel de Nantes (un affreux cube de pierre haut de six étages faisant face au charmant arc de triomphe de Percier et Fontaine), venaient aboutir tous les coucous, pataches, célérifères, omnibus, carrioles, citadines et cabriolets de Paris. C'était, du matin au soir et du soir au matin, un vacarme à réveiller Épiménide lui-même.

Quant aux ruelles donnant sur la place, elles étaient à ce point ignobles que le grand Balzac pouvait, sans exagération, écrire dans *la Cousine Bette* : « L'existence du pâté de maisons qui se trouve le long du vieux Louvre est une de ces protestations que les Français aiment à faire contre le bon sens... Nos neveux, qui



REVUE DU DÉCADI, PASSÉE PAR LE PREMIER CONSUL DANS LA COUR DU CARROUSEL.

Duplessis-Berteaux.

verront sans doute le Louvre achevé, se refuseront à croire qu'une pareille barbarie ait subsisté au cœur de Paris, en face du palais où trois dynasties ont reçu l'élite de la France et celle de l'Europe... La rue et l'impasse du Doyenné, voilà les seules voies intérieures de ce pâté sombre et désert dont les habitants sont probablement des fantômes, car on n'y voit jamais personne... Enterrées déjà par l'exhaussement de la place, ces maisons sont enveloppées de l'ombre éternelle que projettent les hautes galeries du Louvre, noircies de ce côté par le souffle du nord. Les ténèbres, le silence, l'air glacial, la profondeur caverneuse du sol, concourent à faire de ces maisons des espèces de cryptes, des tombeaux à vivants. »

Parlant de la place du Carrousel, à l'époque de son enfance, notre maître Sardou écrivait dans l'admirable préface (1), dont il voulut bien honorer nos *Coins de Paris* : « Ce n'était que tronçons de rues éventrées, maisons isolées à demi démolies, étayées par des poutres. Le sol inégal, effondré, dépavé, n'était plus, les jours de pluies, qu'un vaste bourbier... La liste civile avait construit des baraques qui, de la petite cour des Sphynx jusqu'aux guichets faisant face au pont des Saints-Pères, enveloppaient les ruines de l'ancienne église Saint-Thomas-du-Louvre et de ses dépendances, telles que le Prieuré, où Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Nanteuil, Arsène

(1) *Coins de Paris*, par G. Cain. — Préface de V. Sardou (Flammarion, éditeur).

Houssaye (et plus tard Émile Augier et Jules Sandeau) avaient installé leur « bohème galante ». Ces baraques étaient louées à des marchands de couleurs, de gravures, de tableaux et de curiosités de toutes sortes. Je vois encore un grand marchand de bibelots où, dans le plus amusant des fouillis, au milieu d'œufs d'autruche, de crocodiles empaillés et de chevelures de Peaux-Rouges, le collectionneur faisait de merveilleuses trouvailles... J'ai passé là des heures délicieuses à fouiller dans ces cartons, où je ne pouvais, hélas ! qu'admirer, n'ayant pas le moyen d'acheter des chefs-d'œuvre dont je pressentais la valeur future et que l'on donnait alors à vil prix, les pédants de l'école de David ayant en souverain mépris l'art français du XVIIIe siècle, trop aimable et trop spirituel à leur gré. « Monsieur, me disait plus tard un « de ces marchands, j'ai roulé des gravures de Poussin, « dont je ne donnerais pas aujourd'hui quarante sous, « dans des Debucourt que je ne céderais pas pour mille « francs »...

L'admirable vente Sardou, où tout Paris se rua, il y a quelques semaines, prouve que le maître ne s'était pas trompé dans ses prédictions !

*
* *

Ce sont toutes ces baraques que remplacent avantageusement aujourd'hui les parterres de fleurs et les squares de la place du Carrousel. Un dessin de « coléus »

HÔTEL DE NANTES, PLACE DU CARROUSEL, 1849. A. Martial.

207

encadré de buis s'étale au centre des plates-bandes, là où, le 22 août 1792, Collenot,— dit d'Aigremont, — fut décapité par la guillotine. Cet infortuné, « condamné comme conspirateur et chef de brigands soudoyés par la cour », eut le triste honneur d'étrenner, à 10 heures du soir et à la lueur des torches, la machine à décapiter inventée par le docteur Guillotin. Un journaliste royaliste, Durosoy, venait, trois jours plus tard, mourir au même endroit, à la même heure, et dans les mêmes conditions; c'était le commencement de la longue série (1).

Chaque ruelle du Carrousel évoque des souvenirs : rue Saint-Thomas-du-Louvre (vers le fond de la place et parallèlement au guichet d'entrée du musée), Mlle Camargo avait son hôtel et Piron sa mansarde. Le poète Crébillon et le peintre Lantara habitèrent la rue du Chantre. Sous la Révolution, le théâtre du Vaudeville donnait ses représentations rue de Chartres (sur l'emplacement de l'actuel ministère des Finances), et la « machine infernale », préparée rue Saint-Nicaise, le 30 nivôse an IX, pour attenter aux jours du Premier Consul, éclata à peu près sous le guichet conduisant à la rue de Rohan, à quelques mètres de l'endroit où, en 1905, fut commis l'attentat contre le jeune roi d'Espagne. Enfin les notes d'un contemporain citent la place du Musée « comme

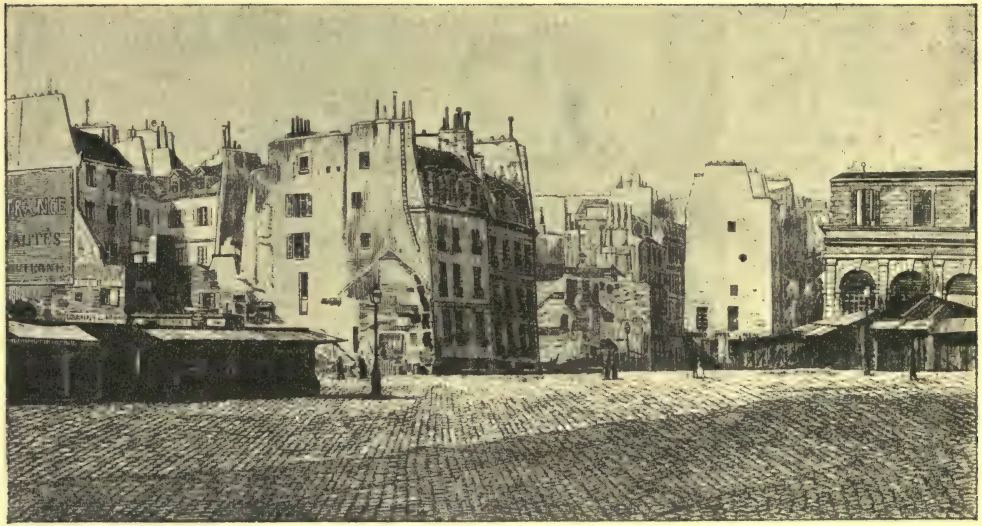
(1) L'architecte Gisors, — chargé d'aménager au château des Tuileries les salles destinées à la Convention Nationale,— se plaint « de ce que ses ouvriers perdent un temps précieux pour aller attendre, place du Carrousel, l'heure des exécutions ».

l'asile inviolable des livres et des perroquets. On y voyait, dit-il, des antiquaires, des tondeurs, des empailleurs, posés comme une menace à côté des volières gazouillantes; des marchands de bric-à-brac qui vendaient des épreuves de Rembrandt et des lorgnons d'écaille, des guitares et des poires d'Angleterre ! »

Tout cela disparut enfin; entre 1849 et 1852 (1), la pioche des démolisseurs fit justice de ces horreurs, et, sous le second Empire, la place du Carrousel, débarrassée de ses scories, amputée de ses verrues, égayée de squares, apparut dans sa beauté... Les incendies allumés par la Commune de Paris ayant détruit le palais des Tuileries, la bibliothèque du Louvre et une partie des galeries, il fallut édifier des bâtisses provisoires ; pendant des années, le Carrousel fut de nouveau envahi par les baraquements. Puis vinrent la construction de l'énorme monument de Gambetta, disgracieux et lourd, la démolition des restes calcinés des Tuileries, la création des jardins et... voici l'éclosion du parterre de fleurs que nous sommes heureux de saluer aujourd'hui.

(1) Bonaparte, Premier Consul, avait déjà fait abattre de nombreuses masures dans ce dédale du Carrousel.

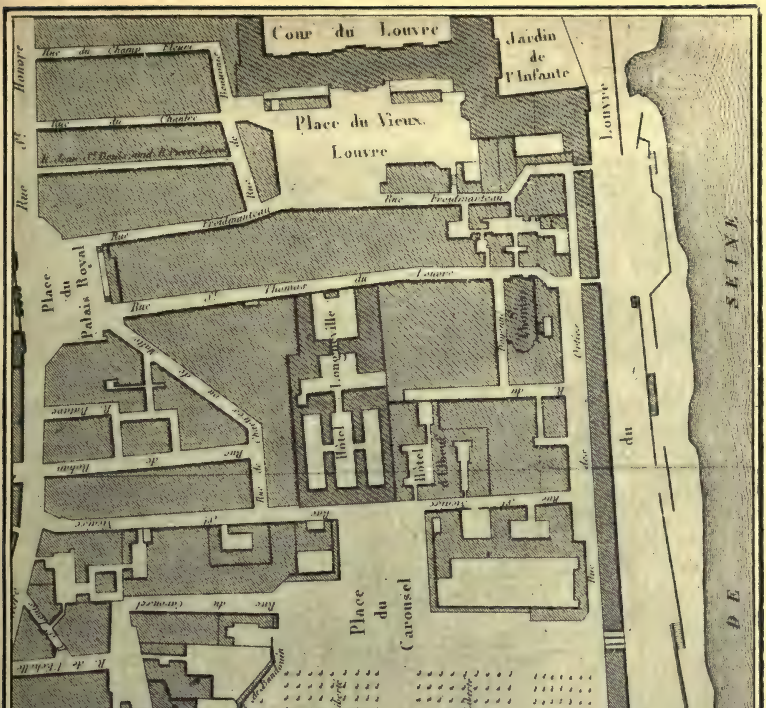
La place du Carrousel était presque entièrement désobstruée le 27 floréal an X ; il ne restait plus, au dire du *Journal des Défenseurs de la Patrie*, qu'à jeter bas l'ancien Comité de Sûreté générale, édifice assez peu regretté. La grande porte de la grille du palais des Tuileries, sur la place du Carrousel, venait d'être peinte. Les parties en fer avaient reçu une couleur olive et les ornements en uivre, ainsi que les quatre corps, étaient d'un jaune pâle. — AULARD. *Paris sous le Consulat*, t. III, p. 62.



PLACE DU CARROUSEL. Eau-forte de A. Potemont.

Vue prise à l'entrée du Musée, 1849.

Il semblerait que les avatars de la place du Carrousel fussent terminés... Il n'y pousse plus que des fleurs, des arbres et des statues... trois heureuses exceptions qui n'ont, Dieu merci! rien à redouter des dangereuses cabrioles de la politique... et encore, je n'ose parler que des statues mythologiques...



Place du Carrousel.

« FRASCATI »

Les belles dames venant acheter une galette-paysanne à la pâtisserie Frascasti — boulevard Montmartre — les badauds attroupés à l'angle de la rue Richelieu devant les irrévérencieuses réclames du « High life Tailor », les clients pressés d'aller se faire photographier chez Reutlinger ou barbifier chez le coiffeur Lespès, ignorent probablement les avatars de ce pittoresque coin de Paris. Or l'histoire en est si amusante que nous voulons la leur conter.

Nos superbes boulevards, plantés d'arbres vers 1676, furent, à leur origine, absolument délaissés ; ils paraissaient lugubres, dangereux... et lointains ! Les pessimistes assuraient dédaigneusement que « c'était la campagne », les pessimistes semblaient avoir raison, les boulevards n'étaient ni sûrs ni gais. Durant le jour, quelques promeneurs bucoliques y berçaient leur rêverie, d'autres y herborisaient en regardant les maraîchers sarcler les salades, ramer les pois, récolter les choux ;

les enfants y jouaient; les soldats venaient y vider bouteille et jouer aux boules. Mais dès que tombait la nuit, les filous et les femmes de mauvaise vie y menaient leurs sabbats, on y détroussait les passants, cela dura jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle. De temps en temps, quelque original y installait ses pénates, tenté par le bas prix des terrains et la facilité d'entourer « sa folie » de jardins plantés de vignes, de roses, de jasmins, voire de cerisiers ; chacun sait que, de tout temps, la passion du jardinage fut l'une des joies des Parisiens.

Puis, peu à peu, quelques hôtels furent construits, dont — bien entendu — les entrées s'ouvraient sur les rues, la mode commença de venir « respirer aux boulevards ». Les voitures y circulent, les cavaliers y caracolent, les piétons s'y font moins rares, tout cela explique pourquoi, en 1784, le riche traitant Crozat résolut d'élever un magnifique hôtel, « de dimension financière », à l'extrémité de la rue Richelieu. Un jardin l'entoure « d'une belle étendue, dont les vues, qui s'étendent sur la campagne, sont excessivement variées. La terrasse, au-dessus de l'orangerie qui borde le nouveau cours planté sur les remparts de la ville, fournit à elle seule une promenade des plus agréables. Le jardin fruitier est au delà du cours, l'on y arrive par un passage souterrain, percé, avec beaucoup de dépenses, dans le terre-plein du rempart ». En d'autres termes, Crozat ayant acheté une partie de la Grange-Batelière, en avait fait son potager; un tunnel passant sous le bou-

Eau-forte de Martial.

FRASCATI.

levard reliait ses deux propriétés ; cela lui faisait maison de ville et maison des champs, et la maison des champs couvrait l'emplacement des immeubles compris aujourd'hui entre la rue Drouot, le passage Jouffroy et la rue Grange-Batelière.

La terrasse de Crozat devint vite célèbre ; on s'y trouvait le mieux du monde pour voir défiler les promeneurs de plus en plus nombreux. « Je trouve le « Rempart » charmant ! — s'écriait le Chevalier dans un proverbe de Carmontelle, *la Maison du boulevard* — on n'a pas besoin de sortir pour voir tout Paris ; il vient passer tous les jours sous vos fenêtres »... Plus loin la Comtesse se plaint des arbres qui « l'empêchent de contempler la promenade » !

Cependant Paris s'agrandit, se transforme ; déjà tout un quartier s'est construit sur le potager de Crozat ; l'orangerie est convertie en jardin et la maison démolie puis reconstruite par le célèbre architecte Brongniart, devient en 1789 l'hôtel Lecoulteux de Nolay ; la belle terrasse seule est respectée. Arrive la Révolution qui vide et confisque les hôtels dont les propriétaires ont émigré ou furent guillotinés ; sous le Directoire, c'est un cafetier, le citoyen Garchi, qui achète l'hôtel Lecoulteux, à l'angle du boulevard.

Garchi, trophée inattendu des victoires de Bonaparte, était un Italien importé en France en même temps que les Chevaux de Venise, le Lion de Saint-Marc, les mar-

bres et les tableaux des palais romains. Ce subtil limonadier conquit Paris par l'excellence de ses glaces parfumées et la somptuosité de ses pyrotechnies.

L'hôtel Lecoulteux, converti en café-glacier à

LES PETITES MARIONNETTES.
Gravure du temps.

l'enseigne de « Frascati », hébergeait toute cette société sans domicile, dispersée par la Révolution, réunion étonnante qui « se recevait » en des bals organisés par souscription. On se disputait les tables placées sur la fameuse terrasse dominant le boulevard. Les élégantes

y étalaient leurs grâces sur trois chaises : une pour elles, une pour leurs pieds, une pour leur chien ». Chaque soir, la foule se pressait pour admirer les feux

AN VIII. COSTUME PARISIEN.

VUE DE FRASCATI.

d'artifice, secouant sur Paris leurs gerbes de diamants, d'émeraudes et de rubis. En sortant de l'Opéra de la rue Richelieu (sur l'actuel emplacement du square Louvois) il était de bon ton de venir faire flamber des punchs ou

écorcher des glaces chez Garchi. On promenait des belles dans les allées « illuminées *a giorno* » qui s'étendaient jusqu'au passage des Panoramas, et il n'en coûtait que « trois livres d'entrée » (1).

Renversés sur leurs sièges — comme Debucourt nous les montre dans sa délicieuse *Promenade publique*, — les incroyables, engloutis dans leurs grosses cravates, sanglés dans leurs triples gilets courts à boutons en forme de grelots, engoncés dans leurs habits à collet de velours, échangeaient des impertinences avec les merveilleuses, qui balayaient le jardin par tant de mousse-

(1) « ...Je remarquais hier que les habits des femmes s'étaient d'autant plus allongés par le bas qu'ils étaient plus raccourcis par le haut. Les robes ont des queues avec lesquelles on ferait d'autres robes. » — *Journal de Paris*, 14 fructidor an VII (31 août 1799).

« Le monde élégant de Paris se réunit d'ordinaire à dix heures à Frascati, après la sortie de l'Opéra... Un escalier mène à un beau vestibule et de là à une salle entourée de glaces et décorée de festons de fleurs artificielles. A l'extrémité s'élève une belle statue de la Vénus de Médicis. Auprès de cette statue s'ouvre une arcade donnant accès à une suite de six magnifiques pièces superbement dorées, garnies également de glaces et de lustres de cristal taillé en diamants... Chaque chambre était comme un foyer de lumière ; l'on y prenait des glaces et du café. On communiquait d'une pièce à l'autre par des arcades ou des portes à deux battants ornées de glaces. Le jardin petit, mais disposé avec art, se compose de trois allées bordées d'orangers, d'acacias et de vases de roses ; à l'extrémité s'élèvent une tour dressée sur un rocher, des temples et des ponts rustiques ; de chaque côté, de petits berceaux en labyrinthe. Une terrasse s'étend le long du boulevard, dont elle commande l'aspect ; elle est bordée de beaux vases de fleurs et se termine à chaque extrémité par des sortes d'avenues décorées de miroirs. — Sir John Carr. *Les Anglais en France après la Paix d'Amiens*, ch. IV, p. 181.

Dubucourt. *del.* FRASCATI.

line des Indes, de linon, de gaze et de taffetas que, le matin, les allées semblaient lisses et lustrées comme du satin... Entre deux campagnes, les officiers s'y montraient

fort assidus et les vainqueurs de Marengo se donnaient la joie de traîner leurs sabres au milieu de toutes ces belles jupes plus ou moins retroussées sur des bas de soie de couleur à coins brodés.

***

Quels succès devaient obtenir tous ces jeunes héros dont les exploits passaient déjà pour légendaires, et quelles œillades les déesses de Frascati ne décochaient-elles pas à ces casse-cœurs encore brunis par la fumée de tant de glorieux combats ! On se montrait un major de cavalerie, fils du danseur Gardel, qui pouvait s'enorgueillir de porter sur sa figure « le plus beau coup de sabre de l'armée »... d'une oreille à l'autre ! C'est à lui que le maréchal Lannes disait plus tard : « Monsieur, vous êtes bien heureux ; il y a quinze ans que je me bats sans pouvoir en obtenir autant ! »

Mais on ne faisait pas seulement la fête chez Garchi ; au beau temps du Directoire, on y conspirait ouvertement. Les dossiers de police des Archives sont remplis de rapports d'agents dénonçant des complots. Le 13 thermidor an VI on informe le citoyen ministre que « la veille les rassemblements de royalistes étaient nombreux à Frascati et portaient un caractère menaçant. Il paraît que les chefs qu'ils attendaient sont arrivés... on les a entendus dire entre eux que le coup ne tarderait pas à éclater... On a la presque certitude qu'ils s'organisent en corps de troupes... que leurs dépôts d'armes sont principalement dans les environs de la Chaussée-d'Antin... Leur costume consiste en habit bleu, collet de velours bleu, chapeau à trois cornes et faisant le bateau, avec une grande cocarde en haut de la ganse... ceux destinés

pour la cavalerie ont la ganse blanche... » (1) — « On dénonce (21 fructidor an VI) le café tenu par Garchi, boulevard Montmartre, comme rendez-vous de royalistes... on y tient contre le gouvernement les propos les plus séditieux et l'on remarque que ce qui s'y dit de

UNE GRAVURE DU « BON GENRE ».

plus contre-révolutionnaire sort de la bouche de ceux qui ont fait leur fortune sous ce régime (2). » Puis ce sont d'innombrables rapports sur les jeux, car une maison de jeux est installée dans l'ancien hôtel Lecoulteux. Le trente et un, le biribi, le pharaon y sévissent ; les

(1) F7 6209, Dr nº 3374.
(2) *Archives nationales*, F7 6162 nº 1381.

joueurs molestés aux environs du Palais-Royal (un rapport du 4 germinal an IV nous avait appris que l'on y avait fermé *plus de cinquante* tripots) se sont rabattus sur Frascati... (1).

Jugez de la cohue : on y conspire, on y joue, on y boit, on y fait la fête à ce point qu'une porte toujours ouverte relie Frascati à la maison voisine, « le Salon des Étrangers », les deux immeubles deviennent un vaste mauvais lieu où le champagne coule, où les cartes « passent », où s'échangent les sourires tarifés... On s'y bat aussi terriblement. Le 28 nivôse an VI, le citoyen Fournier, adjudant du général Augereau, y est sabré ; le sang coule, la police veut saisir les furieux, qui se sauvent par la fenêtre, et le commissaire, après avoir relevé les blessés, constate simplement que « pendant que l'on se donnait des coups de sabre dans les appartements du citoyen Garchi, il s'en donnait aussi dans la rue »... (2). En 1815, un M. Varin, chapelier, qui

(1) En septembre 1799 l'autorité se voyait forcée « de faire couvrir d'une bande de papier la partie du programme où Garchi annonçait pour le concert du jour « le Pas russe et Air turc », lui observant qu'il ne se présumait pas qu'il pût être dans son intention d'avertir les contre-révolutionnaires que les ennemis de la République étaient célébrés dans son établissement. »

(2) Paris, le 28 nivôse an VI de la R. F. une et ind...

Le Commissaire de police de la division de la Butte des Moulins aux Commissaires-administrateurs du Bureau central.

Citoyens,

D'après la demande que vous me faites par votre lettre d'hier sur

vient de laisser ses derniers écus sur le tapis vert du « trente et un » assassine, pour le voler, un de ses com-

l'évènement arrivé hier chez le citoyen Garchi, je vous fais passer tous les détails que j'ai pu me procurer sur cette affaire; il ne m'a pas été possible de vous les faire parvenir plus tôt parce que je ne

patriotes dans une obscure allée du jardin... Et tout cela se passait dans un cadre délicieux! Une charmante gravure de Debucourt nous montre les salons blanc et or de Frascati « reluisant de mille feux ». Des « officieux », en veste courte, poudrés comme sous l'ancien régime, apportent des bols de punch et des sorbets à

pouvais m'empêcher de voir le juge de paix pour avoir de lui des renseignements certains; voici les faits :

Huit ou dix personnes, vêtues d'une houpelande sous laquelle elles avaient des habits militaires, étaient autour d'une grande table, deux seulement d'entre elles n'avaient point de houpelande sur leur habit militaire, deux autres particuliers se mirent à une table à côté, ces deux derniers étaient aussi vêtus de houpelande.

Le citoyen Fournier, adjudant du général Augereau, était dans la même salle avec les citoyens Fauve, Lamothe et Rochechouard, lorsque ces quatre derniers sortirent de chez Garchi, l'un de ceux qui étaient vêtus de houpelande dit : « Voilà une figure qui ne me plaît pas » et donna un soufflet à l'un de ceux qui étaient avec le citoyen Fournier; aussitôt ce dernier voulut réprimer cette audace, mais les sabres furent aussitôt tirés et le citoyen Fournier a eu ses épaulettes déchirées, c'est dans ce même instant que survint le trouble général et que plusieurs citoyens qui étaient chez le citoyen Garchi ont été blessés, entre autres les citoyens Colavière et Falassieux qui le sont très dangereusement et qui n'ont encore pu faire leurs déclarations au juge de paix. Le citoyen Jean-Pierre Faure, négociant, rue des Victoires, n° 59, a été blessé sur le nez, il paraît être celui qui a été frappé le premier. Le citoyen Antoine-Pierre-Remy-Alexandre Lierval, Commissaire des guerres, demeurant rue Pelletier, n° 14, a reçu des coups de sabre et de bâton; le citoyen François-Xavier Quentin, demeurant rue Vivienne, n° 39, a reçu trois coups de sabre à la tête, un autre à la joue, un autre de pointe à la main droite, et un autre au bras gauche, il a déclaré qu'on lui avait volé dix pièces d'or de 24 francs et une montre d'argent. Le citoyen Jacque-Robert Choisy, rentier, rue Neuve-des-Capucines,

de jolies dames attablées avec de joyeux militaires empanachés, mêlés à d'élégants civils en « castors hauts de forme » (1).

n° 523, a été meurtri à coups de bâton et sa redingote a été coupée par un coup de sabre.

Le citoyen Lamotte, demeurant rue du Mont-Blanc n° 62, a reçu un coup de sabre sur la tête.

Les citoyens Bassuet, demeurant rue Comartin n° 31, et Dubosq, demeurant rue Plâtrière, ont reçu des coups de sabre dans la rue où ils ont été poursuivis.

Trois citoyens dont on ne sait encore les noms se sont sauvés par les fenêtres en sautant dans la rue, et le citoyen Billard, boucher, rue de la Loi, a été blessé d'un coup de sabre reçu au poignet en voulant donner du secours à l'un de ceux qui cherchaient à se sauver par les fenêtres, le citoyen Billard était dans la rue.

Le juge de paix a en dépôt un chapeau de grenadier couvert en toile cirée et un bâton court à pommeau plombé. Quatre particuliers ont été envoyés à l'État-major mais on ne sait pas leurs noms.

Voilà, citoyens, tout ce qu'il m'a été possible de recueillir de positif sur cette affaire, j'ajouterai seulement ce que je vous ai dit dans mon premier rapport, c'est qu'il paraît certain que pendant que l'on donnait des coups de sabre dans les appartements du citoyen Garchi, il s'en donnait aussi dans la rue. Le juge de paix n'a pas encore entendu les témoins qui sont au nombre de vingt environ et il n'a pu savoir encore les noms d'aucuns prévenus.

Le citoyen Garchi n'a pas été blessé comme on l'avait dit.

Salut et fraternité.

Signé : COMMINGE.

Pour copie conforme à l'original déposé,

Le Secrétaire en chef :
Illisible.

Archives nationales, F⁷ 6149A, n° 650.

(1) Le « jeu » commençait à quatre heures de l'après-midi... A deux heures du matin, souper froid offert aux joueurs.

Vers le 15 thermidor an XI (3 août 1803) Frascati était déchu de

*
* *

Les années s'écoulent : Garchi fait de mauvaises affaires. Lecoulteux rachète l'hôtel 501.000 francs et le fermier des jeux Perrin tient la Banque (1). Cela dura autant que les jeux publics en France. Puis deux vastes immeubles s'élèvent sur les ruines de l'hôtel et du jardin ; on se dispute les boutiques ; là s'installe Buisson, le tailleur des élégants sous Louis-Philippe. Ici se place alors un souvenir cher aux Balzaciens.

De 1835 à 1844, une chambrette nichée sous les toits, voisine de celles affectées au personnel, était réservée par Buisson au grand Honoré de Balzac, son client. Le maître écrivain, traqué par ses créanciers,

son ancienne splendeur. S'il faut en croire *L'Observateur*, tandis que les bosquets, les salons et les glaces de Frascati faisaient la triste épreuve de l'inconstance publique, la réputation du café Foy s'accroissait tous les jours. (AULARD, *Paris sous le Consulat*, t. IV, p. 282.)

Et le 15 frimaire an XII *La Gazette de France* annonçait que Frascati, renommé par ses glaces, ses réunions d'été, ses feux d'artifice, allait se changer, durant l'hiver, en athénée de danse : les hommes seraient abonnés, les dames invitées. Les étrangers se seraient cotisés, ce seraient des seigneurs russes qui donneraient le bal aux dames françaises. (AULARD, *Paris sous le Consulat*, t. IV, p. 558.)

Cette nouvelle organisation de Frascati dut réussir, car la même *Gazette de France* dit le 25 floréal an XII (15 mai 1804), que tous les soirs, quoiqu'il ne fasse pas très chaud, le beau monde se rend à Frascati.

(1) Perrin maria sa fille au neveu du général Desaix et mourut insolvable après avoir possédé *seize* millions !

venait s'y cacher les jours de crises suprêmes. Th. Gautier y rendit visite à son génial ami qu'il trouva « enveloppé de son froc monacal et trépignant d'impatience sur le tapis bleu et blanc d'une coquette mansarde aux murs tapissés de percale carmélite... » — Et les camelots parisiens crient : « Les dernières nouvelles... demandez les dernières nouvelles... » à cette place même où s'évoquent tant de souvenirs...

LE

FAUBOURG POISSONNIÈRE

Les commerçants du faubourg Poissonnière sont en deuil : les concours du Conservatoire ont émigré — comme de simples ci-devant — au théâtre de l'Opéra-Comique. Ils sont loin les temps où le fameux « Tout-Paris » artistique — littérateurs, acteurs, académiciens, journalistes, cantatrices, actrices ou acteuses, maîtresses de piano et de pianistes, amateurs ou professionnels — s'entassait en la salle minuscule, étouffante de la célèbre usine d'art du faubourg Poissonnière. Dès neuf heures du matin chacun était à son poste, collé — c'est le mot juste — à la moleskine d'un fauteuil...

Pas une place inoccupée, les critiques attentifs et sybillins, les jurés énigmatiques, plus graves que les jurés « feux-de-file » de Fouquier-Tinville, la salle frondeuse et emballée. Pas un examen qui ne réunit ses fidèles; les clarinettes, les trompettes, les bassons, les trombones à coulisse eux-mêmes avaient leur public. Ils

sont passés ces jours de fête... nous ne reverrons plus dans leur beauté la petite cour grise et le grand vestibule où se pressait la cohue des « espoirs », noyant en des flots de limonade la déconvenue de leurs illusions, brutalement effeuillées par un jury, toujours injuste, toujours

LA GRANGE-BATELIÈRE VERS 1810.

malveillant... souvent ingrat. Seul le jour de la distribution des récompenses ramènera faubourg Poissonnière ces pittoresques théories d'acteurs glabres et sonores, et ces jolies actrices que de tout temps Paris adora.

Ce n'est donc pas aux époques de concours qu'il nous faut visiter le Conservatoire. Nous y reviendrons à la rentrée des classes; il y a là de bonnes heures à passer.

ENTRÉE DES GALERIES PROVISOIRES CONSTRUITES POUR L'EXPOSITION AUX MENUS-PLAISIRS.

Nous nous contenterons de promener aujourd'hui notre flânerie aux environs de l'établissement présidé par le maître Fauré ; d'ailleurs la pittoresque histoire de ce coin de Paris vaut, croyons-nous, d'être contée.

Jusqu'à la seconde moitié du XVIIe siècle le faubourg

DESSOUS DE LA PORTE DES MENUS-PLAISIRS.

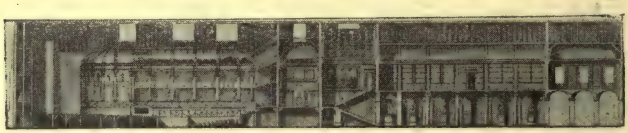
Poissonnière n'était que champs où paissaient moutons et vaches, cultures maraîchères produisant salades, carottes, artichauts, panais :

> C'est là qu'en maints endroits laissant errer ma vue
> Je vois croître à plaisir l'oseille et la laitue...

dit Regnard, logé à l'extrémité de la rue Richelieu et décrivant l'horizon qu'il contemple sur son balcon.

Un ruisseau — le ruisseau de Ménilmontant — traversait cette campagne, — formant des marais où les Parisiens chassaient la sarcelle et la canepetière, pêchaient les anguilles et les grenouilles.

Ce ruisseau de Ménilmontant coule toujours, mais invisible, à une quinzaine de mètres de profondeur, et va passer plus loin, sous le théâtre de l'Opéra. Au bout

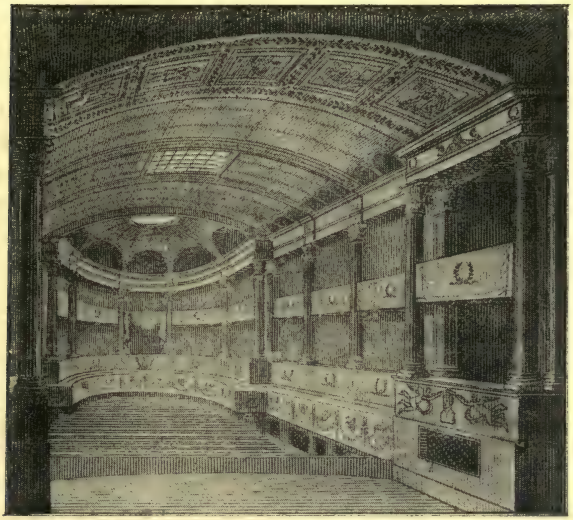


COUPE SUR LA LONGUEUR DU THÉATRE DU CONSERVATOIRE.

de ces champs et de ces marais tournaient les « trente » moulins de Montmartre.

En 1739, le plan de Turgot nous montre cette plaine habitée. Quelques rares maisons se groupent autour d'une antique chapelle — la chapelle Sainte-Anne — disparue en 1791. Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, ce désert se peuple; le fermier général Bouret couvre le ruisseau, creuse des égouts, dessèche les marais, construit des maisons; un quartier se bâtit, la « Nouvelle-France », sur l'emplacement de taudis dangereux, habités jusqu'alors par des repris de justice. On y édifie la

caserne encore existante (1), et c'est là que le bataillon des Marseillais, expédié à Barbaroux en juillet 1792, malgré le veto du Roi, apprend aux Parisiens *la Mar-*



VUE INTÉRIEURE DE LA SALLE DU CONSERVATOIRE.

(1) *Extrait du procès-verbal de la section de Bonne-Nouvelle du 14 janvier 1793, l'an II de la République.*

L'Assemblée générale et permanente de la section de Bonne-Nouvelle arrête qu'il sera nommé dans son sein deux commissaires pour se transporter à la caserne des Marseillais afin de leur faire part des sentiments de fraternité qui l'animent et les inviter à resserrer les liens qui les unissent aux vrais patriotes, dans les

seillaise, composée le mois précédent à Strasbourg par Rouget de l'Isle, officier du génie (1).

Une ruelle, la ruelle au Berger (d'où la rue Bergère), relie la chaussée de la Nouvelle-France au chemin de Montmartre. Le comte de Charolais installe en une « folie » la belle Mlle de Courchamp ; des maisonnettes s'élèvent dans la verdure. Un des Sanson — de la célèbre dynastie des bourreaux parisiens — habitait à la hauteur du numéro 69 et ses jardins couvraient l'actuelle rue Papillon. Ses six frères, les « messieurs » de Tours, de Blois, de Reims, etc., lui rendaient souvent visite, et leur vieille grand'mère, Marthe Dubut, présidait à ces

circonstances difficiles où nous sommes, et a nommé, à cet effet, les citoyens Marquet, Rousset, Gonchon et Folatre.

Pour extrait conforme au procès-verbal,

Signé : MASIGLIER père, *secrétaire*.

Archives du Palais de Justice d'Aix, fonds révolutionnaire, liasse 498.

(1) Lettre d'un fédéré marseillais.

Paris, samedi 19 janvier 1793.

Citoyen Président,

J'ai l'honneur de vous faire la présente pour vous instruire que l'on a écrit de Marseille que des gens de Paris avaient écrit à votre Assemblée que notre bataillon Marseillais s'était très mal comporté envers les Parisiens de toutes sortes de manières... Eh bien, n'en croyez rien... La parfaite union qui règne entr'eux tous et nous est si vraye que avant-hier, jeudi, jour du jugement du Roy (Louis XVI), tous les fédérés, arrivés depuis peu à Paris de tous les départements pour l'augmentation de la garde journalière de la Convention nationale, tous les fédérés qui y sont depuis longtemps et tous les bons citoyens qui composent la Garde nationale parisienne,

familiales et joyeuses agapes de tortionnaires. Les « valets » des bourreaux faisaient le service... on se disputait l'honneur de découper (1).

Lorsque éclata la Révolution, ce quartier Poissonnière (le faubourg s'appela successivement chaussée Sainte-Anne, chaussée de la Nouvelle-France, et dès 1789 faubourg Poissonnière, parce qu'il conduisait à la

nous ont tous invités à une espèce de fête civique, par un rassemblement général sur la place du Carrousel, devant les Tuileries, et de là aux Jacobins, où nous nous sommes tous mutuellement embrassés et réembrassés très fortement en réitérant nos serments de fidélité à la patrie... La chanson marseillaise si fameuse y a été chantée à plein gosier et avec tant d'unanimité de bons camarades que le spectacle en a été attendrissant...

Je vous ajoute que tous les soirs nous avons assemblée publique dans notre caserne où toutes les sections viennent assister, soit comme particuliers, soit comme députés...

JOSEPH CREMIÉ,

Volontaire du 2me bataillon de Marseille dans la 9me compagnie.

Le lundi 21 janvier à midy.

Comme je pense que tout ce détail vous fera plaisir, j'ajoute encore ce petit papier pour vous dire que notre bataillon, dès les sept heures du matin, est parti de la caserne pour aller entourer la place de Louis XV...

Archives du Palais de Justice d'Aix, fonds révolutionnaire, liasse 498.

(1) Cette nombreuse famille de questionnaires, de bourreaux, de tortionnaires vivait, dit-on, fort unie ; il arrivait souvent que les sept frères se trouvaient réunis à la table de l'aîné qui habitait un assez vaste immeuble dans la rue Neuve-Saint-Jean au faubourg Poissonnière. La vieille Marthe Dubut, la grand'mère (qui avait épousé Charles Sanson le 30 avril 1707) qui vécut jusqu'à un âge fort avancé, présidait ces singulières agapes où les aides faisaient le service.— LENOTRE. *La guillotine pendant la Révolution*, pp. 117-118.

poissonnerie des Halles), mi-campagne mi-ville, parut un lieu d'asile tout désigné aux victimes de la tourmente révolutionnaire. Rabaut-Saint-Étienne et son frère, dénoncés par Marat au 31 mai 1793, s'y réfugient chez leurs amis Payssac. Vendus, livrés, arrêtés, l'un d'eux est guillotiné avec ses hôtes; Thermidor sauve le second frère. C'est au faubourg Poissonnière que le conventionnel Dulaure, l'historiographe de Paris, décrété d'accusation, vient se cacher (22 octobre 1793), fuyant son logis de Chaillot où il sait que deux gendarmes le guettent. Il passe la nuit chez un ami apeuré et ne quitte son précaire abri que pour se réfugier tout près, dans un réduit de la rue Montmartre, « un grabat obscur aux murs revêtus de lambeaux de papier »; rencogné en cette cache fétide, il entend, dans la rue, les aboyeurs de journaux hurler le supplice de ses collègues...

La Terreur passée, la gaieté — muette depuis tant de mois — reprend sa revanche; une fièvre de plaisir secoue Paris. Les maisons religieuses vidées, les hôtels aristocratiques confisqués révolutionnairement, dont les propriétaires furent exécutés, ont émigré ou sont encore détenus, se transforment en salles de danse. — Trois mois après la dernière charrette de Thermidor, Paris compte six cent quarante-quatre bals publics!

Le culte de Terpsichore succède au culte de Marat. Les merveilleuses en cothurnes « sautent l'anglaise » et les dames de la Halle, en gros sabots, scandent la « fricassée ».

Toutes les rues auraient pu en 1794 arborer l'écriteau fiché, en 1789, entre deux pavés sur les ruines démolies de la Bastille : « Ici l'on danse. » On danse faubourg Montmartre, au « bal de Calypso » (moyennant

ENTRÉE DU CONSERVATOIRE.

une mise décente); on danse place Vendôme chez Guittet; on danse dans l'ancien cimetière Saint-Sulpice, où un transparent rose annonce le « bal des Zéphyrs »; on danse faubourg Saint-Germain, au « bal des Victimes ».

On danse pour deux sous dans les guinguettes populaires, mais tout « bal du bel air possède une salle de rechange pour les pantalons couleur de chair ». On danse rue de Richelieu, rue de Bondy, rue de l'Échiquier, au lycée des Bibliophiles (rue de Verneuil), au noviciat des Jésuites, au séminaire Saint-Sulpice; on danse au Palais-Royal, au pavillon de Hanovre, à l'Élysée, à Monceau, à Tivoli... A l'hôtel de Longueville on compte « trente cercles de contre-danse, et deux quadrilles de négresses se trémoussent incognito dans un renfoncement près la porte d'entrée »... Et le pain, par un arrêté du Bureau central, valait alors soixante francs la livre, en assignats!

Le faubourg Poissonnière possédait, bien entendu, ses attractions. Sur de vastes terrains, ombragés d'arbres, un entrepreneur de plaisirs installa à la hauteur du numéro 125 (un peu avant l'actuelle rue du Delta) des « promenades et montagnes égyptiennes », concurrence aux montagnes russes alors si fort à la mode. Des ascensions en ballon et des fêtes pyrotechniques complétaient le programme de ces réjouissances. A quelques mètres de ce lieu de délices avaient été inhumés les cadavres des Suisses massacrés lors de la prise des Tuileries.

Le 2 août 1815, coup de théâtre au numéro 5 du faubourg Poissonnière. Le général de Labédoyère y est arrêté (1) — le jour même de son arrivée — chez une

(1) Labédoyère, à l'armée de la Loire, s'était muni d'un passeport pour les États-Unis et d'une lettre de crédit de 55.000 francs

amie où Mme de Labédoyère était venue rejoindre son mari. Le général voyageait sous le nom de F. Huchet, négociant, porteur d'une lettre de crédit, signée Ouvrard, sur Philadelphie. Dénoncé par ses compagnons de route, Labédoyère avait été suivi. Le petit hôtel portant le numéro 5 s'élevait où s'ouvre aujourd'hui la boutique d'un coiffeur, en un immeuble occupé par le journal *le Matin*. Les policiers l'investissent, Labédoyère, sommé de se rendre « au nom du Roi », répond qu'il est enfermé et ne peut sortir : les agents

THÉRÉSA EN 1867.

signée Ouvrard. Mais avant de s'expatrier, il voulut revoir une dernière fois sa jeune femme et son fils. Il prit la diligence de Riom, arriva à Paris le 2 août à dix heures du soir et se fit conduire 5, rue du faubourg Poissonnière, chez Mme de Fontry, amie de la comtesse de Labédoyère. Une heure après, des agents vinrent l'arrêter sur la dénonciation de deux misérables, des officiers dit-

escaladent les fenêtres et se saisissent du général, qui est traduit devant le Conseil de guerre. Rien ne peut sauver ce héros de vingt-neuf ans de la peine de mort réclamée par M. Violti, capitaine rapporteur, ennemi personnel de « monsieur Buonaparte ».

Labédoyère mourut héroïquement le 15 août, fusillé plaine de Grenelle.

Au numéro 18, une maison de commerce remplace l'Alcazar, un café-concert où à la fin du second Empire la grande artiste Thérésa fit courir tout Paris. Avant 1870 on riait aux excentricités de *Rien n'est sacré pour un sapeur !* de *C'est dans le nez qu'ça m'chatouille ;* plus tard on pleura aux douloureuses chansons du *Bon Gîte*, de *l'Hôtesse*, de *la Cocarde*, évoquant les souffrances de l'Année terrible. On cite encore le mot de Got, doyen de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire, disant à ses élèves : « Si vous voulez savoir de quelle âme Rachel disait *la Marseillaise*, allez en face, à l'Alcazar, et écoutez Thérésa ! »

Un peu plus haut, au numéro 19, voici, voisine du Conservatoire, une petite maison d'aspect modeste. Un fer à cheval doré encadre l'enseigne, « Maréchalerie ». Dans la cour vitrée six chevaux à l'attache, au fond une

on, qui avaient voyagé avec lui. On mena rondement les choses. Dès le 14 août, Labédoyère comparut devant le premier conseil de guerre et fut, en une seule séance, condamné à mort à l'unanimité. Son pourvoi rejeté par le conseil de revision le 15 août, il fut fusillé le même jour. — HENRY HOUSSAYE. *1815, La Terreur blanche*, p. 508.

forge où de solides gaillards en tablier de cuir ferrent étalons et juments.

A gauche, sous la voûte, une salle de visite où un

UN CABINET D'ÉPOQUE DIRECTOIRE

habile vétérinaire soigne de petits animaux, chiens, chats, perroquets, voire même canaris. Quelle pittoresque apparition! et combien la surprise augmente en

constatant que cet hôpital d'animaux est installé dans un délicieux hôtel datant du Directoire. Les décorations du cabinet de consultation — une aigle éployée en des couronnes de laurier, des faunesses soutenant une frise nous avaient édifié, la vue du premier étage nous ravit.

UN SALON D'ÉPOQUE DIRECTOIRE

L'appartement, vide aujourd'hui, a gardé intact son cachet d'art et d'ancienneté... Les cuivrés entourant les glaces ou plaqués sur les portes d'acajou fleuries de médaillons peints par quelque élève de Prud'hon, les dessus de porte délicatement ornés d'attributs mythologiques, les bras de lumières, les panneaux de soie verte,

le lustre qui tombe — cascade de cristal — du plafond à caissons, le parquet en bois de couleur, tout rappelle l'époque où survivait encore la grâce du XVIIIe siècle, l'art parfait de ses merveilleux ciseleurs-doreurs élèves des Gouthières, des Clodion, des Caffieri... et nous nous

UN VIEIL HÔTEL, FAUBOURG POISSONNIÈRE

attardons à rêver dans ce cadre discret où il semble que l'on se soit longtemps aimé...

Une porte-fenêtre s'ouvre sur un balcon surplombant la cour vitrée... au loin un vieil hôtel Louis XVI, à peu près ruiné... Ce n'est pas tout, une dernière surprise nous attend : la large dalle de ce balcon est faite d'une

pierre tombale du xve siècle... Nos pieds foulent l'image d'un évêque mitré, les mains jointes en une pose hiératique... L'inscription rongée borde un côté de la pierre funèbre, l'autre côté est engagé dans le mur!

Les accueillantes et distinguées propriétaires de ce pittoresque logis veulent bien nous assurer — avec une bonne grâce dont nous leur sommes profondément reconnaissant — que cette dalle précieuse ne quittera la maison où un hasard heureux la plaça que pour reposer au musée Carnavalet!... Décidément la promenade fut heureuse.

LA RUE RAYNOUARD

Un logis de M. de Balzac.

Étroite, zigzagante, bordée de vieilles maisons grises qu'égayent quelques panaches d'arbres verts, la rue Raynouard ne semblerait nullement déplacée à Riom ou à Poitiers. Les passants y sont rares, les voitures encore plus rares. De-ci, de-là, entre deux murailles, une admirable échappée de vue sur la vallée de la Seine, les lointains de Grenelle, les coteaux de Meudon. On devine alors que si les façades des logements sont maussades, les fenêtres des arrière-logis doivent ouvrir sur un splendide panorama.

C'était d'ailleurs la coutume de nos aïeux de se garder soigneusement d'habiter les chambres proches de la rue poussiéreuse et malodorante, boueuse, remplie d'ordures ; la rue où sévissaient tous les corps de métiers hurlant leur marchandise : porteurs d'eau, charbonniers, ramoneurs, marchandes de légumes, de fleurs, de poissons, de moules cuites, débitants de volaille au panier,

revendeurs d'habits, fontainiers, vitriers, crieurs de briquets phosphoriques, etc. Soucieux de confort, de calme, de silence, nos grands-parents vivaient le plus souvent dans les pièces éloignées, prenant jour sur les jardins, si nombreux et si beaux jadis à Paris et dans la banlieue parisienne.

Jusqu'à l'époque de l'annexion (1860) la rue Raynouard dépendait du village de Passy ; dès 1731 elle figure sur le plan de Roussel. Successivement rue Haute, Grande-Rue, rue des Francs-Bourgeois (ceci à cause des « bourgeois » qui vinrent s'y fixer dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, attirés par la proximité des « eaux minérales de Passy (1) » dont l'établissement voisin descendait jusqu'à la Seine), la rue Haute de 1831 devient rue Basse en 1840, car si elle est « haute » par rapport au fleuve, elle est « basse » par opposition aux parties culminantes de Passy. En 1867 on l'appela définitivement rue Raynouard, en l'honneur du poète — auteur des *Templiers*, — qui y mourut au numéro 38 (2).

(1) *Rue Basse.* (*Anciennes et nouvelles Eaux Minérales.*) La rue Basse, à gauche de la pension de M. Husson, mène à la Seigneurie ; les maisons qui y sont, du côté de la rivière, jouissent d'une vue magnifique. Deux de ces maisons possédant des sources d'eaux minérales sont connues sous la dénomination d'*Anciennes et de Nouvelles eaux* ; leurs jardins sont publics. — *Guide des Amateurs et des Étrangers voyageurs à Paris*, par THIÉRY. 1787, t. I, p. 10.

(2) — En 1819, un arrêté du Conseil municipal de Passy interdit aux voitures « attelées de plus d'un cheval » de suivre la rue Haute, « le passage des rouliers pouvant nuire à la solidité des maisons établies au-dessus d'anciennes carrières »

VUE DE PASSY

Prise dans l'Isle des Cignes vis-à-vis les bons Hommes.

Sous toutes ces appellations la rue compta d'illustres habitants. Les ducs de Lauzun et de Saint-Simon s'y fixèrent en une somptueuse demeure dont les fondations subsistent. Tout près (au numéro 21) logea La Tour-d'Auvergne — premier grenadier de France; Desaix, Kléber, Lecourbe, Moreau fréquentaient vers 1796 « sa chaumière ». A côté vécurent l'abbé Raynal et aussi l'abbé Prévost, auteur de l'immortelle *Manon Lescaut*. Délicieux psychologue, l'abbé Prévost fut, paraît-il, un déplorable ecclésiastique, témoin ce dialogue échangé en 1735 avec le prince de Conti : « Comment, l'abbé, vous voulez être mon aumônier? Mais je n'entends pas de messes! — Et moi, monseigneur, je n'en dis jamais! »

Benjamin Franklin séjournait parfois au numéro 36 (de 1777 à 1785), ce fut au numéro 62 qu'il tenta la première expérience de son paratonnerre; Florian le fabuliste et le chansonnier Béranger habitèrent eux aussi cette vénérable rue, mais c'est au grand Balzac que la rue Raynouard (qui s'appelait alors rue Basse) doit le meilleur de sa célébrité.

Au numéro 47, un vieil hôtel d'aspect très simple où, en 1792, demeura Louise Contat, la belle actrice de la Comédie-Française; au mur, contre la porte, sur une plaque de marbre, cette inscription : « Dans cette maison H. de Balzac vécut de 1842 à 1848 » (1). C'est ici,

(1) M. Frédéric Lawton, un Balzacien fervent, s'inscrit en faux contre cette assertion «...Balzac est allé habiter la maison de Passy

ou plus exactement, c'est derrière cette maison-ci que, pendant six années, H. de Balzac se claquemura dans un modeste pavillon situé en contre-bas de l'ancien logis de Louise Contat.

Le portier, occupé de travaux d'horlogerie, nous invite à descendre deux étages... L'avis tout d'abord étonne, mais nous nous souvenons des indications transmises par Mme de Surville — la sœur de Balzac — Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Léon Gozlan, ses amis, et suivons l'escalier glissant, nous aidant de la rampe en fer forgé où s'appuya la main du maître.

Nous débouchons sur une courette : au fond, derrière un massif de fusains et de lilas, une maisonnette haute d'un étage ; des persiennes vertes, une porte jaune percée de deux lucarnes rondes... Nous sommes chez M. de Balzac !

On n'accédait pas autrefois aussi facilement dans ce repaire où se terrait le grand écrivain pour travailler en paix et fuir les créanciers qui si longtemps empoisonnèrent son existence ; il fallait donner de rudes assauts avant de pénétrer jusqu'à lui.

Les mots de passe à échanger étaient des plus compliqués... Après avoir affirmé au portier, « méfiant comme un verrou », que « la saison des prunes venait d'arriver », on obtenait licence de gravir le premier palier. Là, une portière, déchaînée par un coup de

au mois de décembre 1840 et l'a quittée au printemps de 1847, avril selon toute vraisemblance »... et M. Lawton doit avoir raison.

Extrait du Plan du XVIe arrondissement de la Ville de Paris en 1860, publié dans le Paris Nouveau *d'Emile de Labédollière.*

cloche, arrêtait l'audacieux visiteur, ne démasquant l'escalier de descente qu'après avoir reçu l'assurance que « l'on apportait des dentelles de Bruges ». Les deux

BALZAC. Lith. de Julliex.

étages franchis, il était encore nécessaire de donner à un cerbère de confiance « les meilleures nouvelles de la santé de Mme Bertrand », et l'on était — enfin — mis en présence de... Mme de Brignols, gouvernante du

maître, « une dame d'une quarantaine d'années, à la figure grasse, monacale, reposée; une sœur tourière... le dernier mot de l'énigme domiciliaire »... Mme de Brignols seule avait le droit d'ouvrir aux initiés le cabinet de M. de Balzac.

Respectueusement ému, nous entrons dans cette humble demeure dont le loyer annuel était de 600 francs, où pendant six années travailla jour et nuit l'admirable analyste du cœur humain. MM. de Royaumont et Léon Maillard, nous accueillant avec leur courtoisie et leur bonne grâce coutumières, nous font les honneurs de ce logis dont ils sont les pieux gardiens. Dans le salon que décore un beau buste de Balzac par Marquet de Vasselot, leurs soins dévoués ont rassemblé de trop rares souvenirs. Deux cadres renferment les portraits des héros de la *Comédie humaine* : le père Grandet, Bixiou, Camusot, Rastignac, Vautrin, le curé de Tours et le Médecin de campagne... Béatrix, Mme Marneffe, Honorine, Pierrette, Tullie, Esther Gobsek, Mme de Maufrigneuse et la maman Vauquer... Voici maintenant les photographies de plusieurs logis de Balzac, l'hôtel de la rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac), où il mourut; une police d'assurance signée de son nom glorieux, quelques caricatures, un croquis de David d'Angers — un fragment de marbre (don de M. Paul Bourget), un affreux encrier affectant la forme d'un cadenas... et c'est tout! Insuffisante collection que les balzaciens auront certainement à cœur d'enrichir. Nous visitons les quatre petites

pièces au plafond bas où vécut et travailla le génial metteur en scène de la « Comédie humaine »...

C'est de ce cabinet d'angle, étroit, incommode, aux

LE JARDIN DE BALZAC.
Paul Vouillemont, photographe.

allures de cellule conventuelle, « dont les murs étaient tapissés de tableaux sans cadres et de cadres sans

tableaux », que sont sortis tant de chefs-d'œuvre : *la Muse du département*, *Ève et David*, *Splendeurs et Misères des courtisanes* (1843), *Béatrix*, *Modeste Mignon* (1844), *les Paysans*, *le Curé de village* (1845), *la Dernière Incarnation de Vautrin* (1846) ; enfin, en 1847, *le Cousin Pons*, *la Cousine Bette*... et nous en oublions !

Cependant ces salles vides n'ont pas le don de nous émouvoir ; tout cela est trop remis à neuf, trop « ripoliné » ; le mystère des corridors sombres et des escaliers compliqués nous touche bien autrement. Ce décor-là n'est pas maquillé ; ce sont les « accessoires » vrais du drame dont le pauvre Balzac fut le héros douloureux. Cette maisonnette à double fond, ces issues secrètes, ces trappes, dissimulées aujourd'hui sous un carrelage, la « garde » jalouse que ses fidèles montaient autour de sa « cache », lui permirent d'échapper aux records, aux huissiers, aux créanciers le menaçant de toutes parts... Pauvre grand homme, faisant du jour la nuit et de la nuit le jour, se couchant à six heures du soir, se réveillant à minuit, se mettant au travail jusqu'au matin !... réduit à se dissimuler, à fuir, pour éviter Clichy et la prise de corps !

Tout cela est infiniment triste... par contre le jardinet, long de 30 mètres, large de 15, sur lequel s'ouvrent les deux portes et toutes les fenêtres est délicieux. Figurez-vous un modeste jardin de curé qu'ombragent des lilas, un prunier, un tamaris, un sorbier rouge, quelques acacias, et que borde une terrasse garnie de

LA MAISON DE BALZAC.

Sortie sur la rue Berton.

Paul Vouillemont, photog.

vigne, surplombant l'étonnante rue Berton, venelle sauvage comprise entre deux murs gris.

Balzac aimait son jardinet. Mme de Surville nous apprend qu' « il avait semé des volubilis le long du mur... il les regardait le matin s'entr'ouvrir, admirait leurs couleurs... s'extasiait de la parure de certains insectes... » — C'est ce Balzac jardinier, bucolique et familier que nous évoquons se promenant, en une longue robe blanche monacale serrée aux flancs par la cordelière, le long des allées étroites où poussent les buis, les fusains, où fleurissent les dahlias jaunes, les chrysanthèmes, et aussi ces fleurs violettes autour desquelles les abeilles volent en nuées... Quelques pieds de vigne en plein rapport ont survécu, et M. de Royaumont veut bien nous convier à la cueillette prochaine... Nous vendangerons les treilles de Balzac !

Il nous semble le voir, le grand Balzac, accoté à sa terrasse, fouillant de « ses grands yeux aux prunelles brunes pailletées d'or comme celles du lynx » (1), ce paysage qui lui fut familier : la vieille ruelle campagnarde, les bouquets d'arbres du parc de Mme de Lamballe dont les cimes s'étagent au-dessous de nous, la vallée de la Seine, les silhouettes des cheminées de Grenelle profilant sur l'horizon d'or leurs dentelures d'ardoise...

C'est sous ce kiosque disloqué, couronné de chaume,

(1) Mme de Surville, *Honoré de Balzac*, p. 201.

fleuri de viorne et de clématite, que le sublime visionnaire entretenait ses amis du monde irréel qu'il avait créé. Les événements quotidiens n'avaient pas le don de l'émouvoir, il leur préférait son rêve. « Savez-vous, s'écriait-il un jour, qui Félix de Vandenesse épouse? Une demoiselle de Grandville... Il fait là un excellent mariage... Les Grandville sont riches malgré ce que Mlle de Bellefeuille a coûté à cette famille... (1) » Un de ses familiers assure que certains jours Balzac eût « déconcerté un coup de tonnerre... (2) »

Nous descendons les deux étages qui du pavillon donnent accès rue Berton : nous voici en une sorte de cour de ferme où reposent les charrettes, timons en l'air; trois chats roulés en boule dorment au soleil, des poules picorent sur un tas de fumier. Deux voisines nous dévisagent, embusquées derrière des branches de fuchsias, et une bonne grosse dame en bonnet blanc nous accueille avec un sourire. Elle a connu M. de Balzac; le grand homme la faisait sauter sur ses genoux il y a quelque soixante ans... « Il était si bon, si donnant!... Mon mari, qui fut à son service, a longtemps porté une fourrure au poil usé que le maître avait achetée en Russie... Et quel original!... On a vu parfois, au petit matin, M. de Balzac rentrer chez lui,

(1) Mme de Surville, p. 97.

(2) Léon Gozlan, *Balzac en pantoufles*, p. 24. (Il ne buvait que de l'eau, mangeait peu de viande, en revanche consommait des fruits en quantité...) *Id.* p. 32.

descendant de la patache qui s'arrêtait à la barrière des Bonshommes... nu-tête, en pantoufles, en robe de chambre... après avoir marché toute la nuit à l'aventure à travers plaines et bois! Ne s'était-il pas, à l'aube, retrouvé place du Carrousel!... Alors il avait grimpé sur le coucou desservant Passy... et comme il était sorti sans argent, le conducteur avait dû lui faire crédit!...

« Mme de Brignols, qui lui servait de gouvernante, logeait dans cette chambre dont vous voyez à droite la fenêtre. Elle l'entourait de soins délicats et pieux. Il le fallait, du reste, car M. de Balzac ne s'occupait de rien. Toute sa pensée allait à ses travaux. Pourtant son café lui causait quelque souci : il avait donné à ma grand'-mère les adresses de trois marchands chez lesquels on trouvait les cafés de son goût. Il procédait lui-même au mélange de ces trois cafés et y apportait une minutie extrême. Ces adresses, ma grand'mère les avait inscrites sur son livre de cuisine, et nous aurions causé un grand plaisir à M. de Spoelberch de Lovenjoul si nous avions pu le retrouver, ce petit livre... (1) »

Nous prenons congé de cette brave femme qui fit partie — comme éclaireur — de la phalange fidèle chargée d'éventer les « créanciers insolents et les visiteurs douteux ». Franchissant le portail s'ouvrant de biais sur la rue Berton, nous regagnons Paris... Nous

(1) Récit fait à M. Jean Lefranc, par la petite-fille de Mme Barbier, propriétaire de Balzac. (*Le Temps*, 18 mai 1908.)

rêvons alors à ce petit jardinet tout plein de grands souvenirs... S'il était hanté? Quelle salle de bal pour un quadrille de farfadets éclairé par un rayon de lune et dansé par les fantômes élégants de Maxime de Trailles, de Lucien de Rubempré, de Philippe Bridau et d'Eugène de Rastignac faisant vis-à-vis aux ombres amoureuses de Tullie, de Florine, de Mme du Val-Noble et de la baronne Delphine de Nucingen (née Goriot)!

LE

PASSAGE DES PANORAMAS

La vogue qu'obtinrent au siècle dernier les « passages », et surtout le passage des Panoramas, fut considérable. Il suffit de feuilleter les journaux, les annuaires, les mémoires d'alors pour constater leur prodigieux succès. Les élégances s'y donnent rendez-vous; la mode y tient ses assises; c'est « l'Eldorado des nonchalants, des flâneurs ». Cet engouement relève de causes multiples facilement explicables. Au XVIIIe siècle, les galeries du Palais-Royal avaient émerveillé Paris; mais la basse galanterie, les maisons de jeu, les cent industries louches florissant autour des tripots avaient fini par en éloigner les gens paisibles et les honnêtes femmes.

L'ouverture, en 1800, du passage des Panoramas arriva à point nommé pour abriter les fashionables

chassés du Palais-Royal. Les voitures étant fort rares, les jolies Parisiennes ne craignaient pas de circuler par les rues... Cette longue et unique galerie (ses annexes ne vinrent que plus tard), vitrée, claire, bordée de luxueuses boutiques, leur était un but de promenades désigné et, de plus, leur permettait de gagner facilement le boulevard.

La rue Vivienne finissait alors au jardin du couvent des Filles-Saint-Thomas (sur lequel en 1807 fut installée une Bourse provisoire qui ne devint définitive qu'en 1826); en 1809 on la prolongea jusqu'à la rue Feydeau; en 1824 seulement elle rejoignit le boulevard.

Édifié sur les dépendances de l'hôtel Montmorency — dont une haute et superbe porte cintrée subsiste encore au numéro 10 de la rue Saint-Marc, — le passage des Panoramas voisinait avec les fastueux jardins publics de Frascati (à la fois café-glacier et maison de jeu) où se donnaient de si belles « fêtes champêtres ». Ces jardins s'étendaient de la rue Richelieu au passage actuel. C'est là qu'au beau temps du Directoire et du Consulat se pressaient l'armée des incroyables, l'état-major des muscadins, le « camp du bon ton », toute la fine fleur des clubs contre-révolutionnaires. Sous les bosquets éclairés par des guirlandes de verres de couleur, on tenait cercle « en écorchant des glaces » pour « abominer » le gouvernement, déprécier les assignats, calomnier « la Cabarrus », applaudir au dernier roman de Geoffroy proclamant Voltaire un sot et Rousseau un fou.

AUTRE VUE DES BOULEVARDS,
près le Pavillon Chinois de l'Hotel de Montmorency

973

Les « aimées » étalaient des « éventails-manifestation » — achetés de 180 à 200 livres chez Mme Despaux, rue de Grammont — ornés de saules pleureurs dont les branches ingénieusement disposées retraçaient les profils des « Martyrs du Temple ». On commentait les victoires de ce « petit Bonaparte », dont on « espérait beaucoup »; on concluait... « En France, tout peut se faire avec des baïonnettes, excepté de s'asseoir dessus »; puis, en fredonnant *le Réveil du Peuple*, les « aimables », agrémentés de perruques « couleur cheveux de la Reine » montaient risquer quelques liasses d'assignats aux salons de jeu voisins.

Tels furent les premiers clients du passage des Panoramas, et aussi les flâneurs du boulevard Montmartre qui commençait à se peupler. En 1807, la Montansier, pressée de quitter la funèbre salle du Prado (vis-à-vis du Palais de Justice) où sa joyeuse troupe du Palais-Royal avait dû émigrer, pressait Cellerier, l'architecte, d'activer l'achèvement de son nouveau théâtre, « les Variétés ». Retraçant les souvenirs d'un quasi-centenaire, le père Dupin (mort en 1887), le maître regretté Ludovic Halévy nous a laissé un très pittoresque croquis du boulevard vers 1808, « c'était presque la campagne... Il n'y avait pas une seule de ces grandes maisons que vous voyez là... Rien que de petites échoppes à un seul étage, des espèces de méchantes baraques en bois et les deux petits panoramas du sieur Boulogne... Pas de trottoir... le sol en terre battue

entre deux rangées de grands arbres... la campagne enfin; c'était la campagne[1] ! »

Ces panoramas — deux tourelles de bois éclairées par le haut — donnèrent leur nom au passage et contribuèrent à sa fortune. Importés d'Angleterre en France par l'Américain Robert Fulton, les panoramas obtinrent le plus grand succès de 1799 à 1831. Une élite de peintres remarquables, Pierre Prévost, Daguerre, Bouton, Cochereau, y exécuta les « vues panoramiques » de Toulon, de

(1) Samedi, 1er juillet 1871.

Sur le perron du théâtre des Variétés, je rencontre le plus alerte et le plus jeune petit vieillard qui soit au monde... C'est le père Dupin. Son âge, il ne le dit pas : mais il était au théâtre l'*ancien* de Scribe, et Scribe aurait aujourd'hui plus de quatre-vingts ans. Il n'a plus qu'un vague souvenir de ce qui s'est passé sous la monarchie de juillet, mais il a gardé très nette et très précise l'impression de tous les petits événements dramatiques et littéraires des premières vingt années de ce siècle.

— Quand avez-vous monté pour la première fois les trois marches de ce perron ?

— C'était le soir de l'ouverture du théâtre.

— En quelle année ?

— En quelle année... Cela je ne sais trop... Je me souviens que c'était en été, en plein été, sous le premier Empire. J'ai fait queue là, en plein soleil, pendant tout l'après-midi.

...Le père Dupin n'a que des souvenirs de théâtre ; 1815 n'est pas pour lui l'année de la restauration des Bourbons, c'est l'année de la première représentation de l'*Écharpe blanche ou le Retour à Paris*, une pièce de lui. 1830 n'est pas l'année de l'avènement de Louis-Philippe : c'est l'année de la première représentation de *M. de la Jobardière ou la Révolution impromptue*, une autre pièce de lui. Il ne sait de notre histoire que ce qu'il a pu mettre en chansons. — *Notes et Souvenirs*, de Ludovic Halévy (1871-72), p. 113.

Sergent del. Gayot sculp.

PAVILLON CHINOIS DE LA MAISON DE M. LE DUC DE MONTMORENCI BOULEVARD MONTMARTRE

A Paris, chez les Campions freres, rue S. Jacques, à la Ville de Rouen
Avec Priv. du Roi.

Tilsitt, du camp de Boulogne, d'Amsterdam, de Rome, de Naples, de la bataille de Navarin, etc. Les spectateurs placés au centre de la rotonde, sur une plateforme entourée de balustrades, dominaient de toutes parts l'horizon. Chaque toile avait une circonférence de 97 mètres et une hauteur de près de 20 mètres. L'effet en était prodigieux; l'illustre et grincheux David le proclame : « ... On peut venir aux panoramas faire des études d'après nature », et Chateaubriand écrit, en 1829, dans la préface de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem :* « ... L'illusion était complète, je reconnus au premier coup d'œil les monuments que j'avais indiqués. Jamais voyageur ne fut mis à si rude épreuve : je ne pouvais m'attendre qu'on transportât Jérusalem et Athènes à Paris pour me convaincre de mensonge ou de vérité. La confrontation avec les témoins m'a été favorable : mon exactitude s'est trouvée telle que des fragments de *l'Itinéraire* ont servi de programme et d'explication populaires aux tableaux des panoramas. »

La réussite de ces panoramas — qui rappelle beaucoup la fortune actuelle des cinématographes, — la vogue du théâtre des Variétés (ouvert en 1807), le goût parfait qui avait présidé à la mise en œuvre des attractions, le choix des magasins qui s'y étaient installés, tout avait consacré le nouveau passage. De plus, le boulevard, loin d'être délaissé comme autrefois, était devenu — depuis 1815 — le centre du mouvement mondain. On y édifiait de somptueux immeubles et les pro-

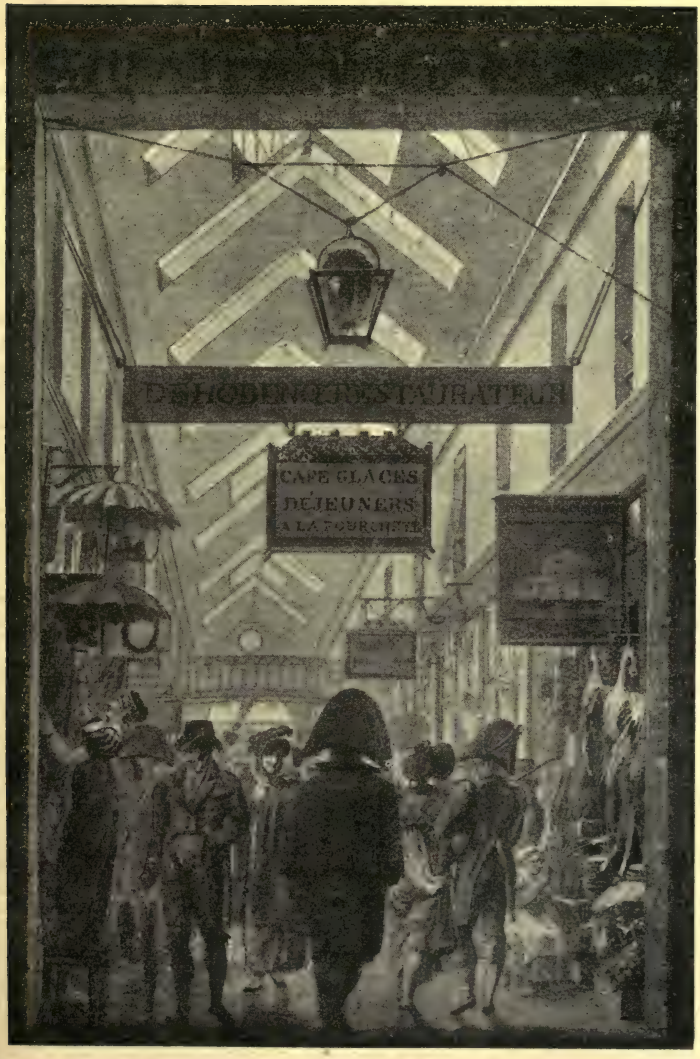
priétaires se gardaient soigneusement d'imiter l'exemple de l'Opéra-Comique dont la façade s'ouvrait sur une place étroite, par suite des réclamations indignées faites en 1782 à l'architecte Heurtier par les « Comédiens du Roi », frémissant à l'idée d'être confondus avec la plèbe des « comédiens du boulevard »! Les jours de soleil, le boulevard... (et ce mot évocateur désignait uniquement l'espace compris entre la rue Montmartre et la chaussée d'Antin; hors de là, pas de salut: du côté de la Madeleine c'était le désert, du côté de la Bastille c'était la vulgarité), le Boulevard donc — par un très grand B — se couvrait de chaises de paille d'où la « gentry parisienne », à l'ombre des grands arbres, regardait « passer les passants ». Les daumonts, les « huit-ressorts », les tilburys, les wiskis sillonnaient la chaussée, les cavaliers caracolaient, suivis à vingt pas de leurs « jockeys » ou jetaient les rênes de leur cheval anglais à un « tigre, gros comme le poing » pour causer à quelque belle dame abritée sous les dentelles de son chapeau cabriolet. Les jeunes gens « vraiment Buckingham » (1), les dandys, les lions, les habitués du café de Paris poussaient l'audace jusqu'à y venir fumer en public... Ceci se passait aux environs de 1835!

Tous les quarts d'heure déambulait une lourde voiture peinte en jaune... l'omnibus Bercy-Madeleine(2). Alors

(1) Marcel Boulanger. *Les Dandys*, p. 205.

(2) On s'accommodait de défauts que l'on jugeait inévitables, aucune capitale n'en étant exempte. Et, en somme, avec ses tares et ses verrues, ce Paris-là avait bien aussi son charme!

La plupart de ses rues étaient très étroites et dépourvues de



LE PASSAGE DES PANORAMAS, VERS 1808.

D'après une aquarelle de l'époque. Musée Carnavalet.

même que le repos dominical assagissait Paris, la foule des badauds se pressait encore au boulevard et au passage des Panoramas... Musset l'a précisé dans *Mardoche* :

> Un dimanche (observez qu'un dimanche la rue
> Vivienne est tout à fait vide et que la cohue
> Est aux Panoramas ou bien au boulevard)...

Cela explique le succès du passage (1). Les plus élégants commerces de Paris s'y étaient installés : Duvelleroy y

trottoirs. Il fallait se garer des voitures sur le seuil des boutiques, sous les portes cochères ou à l'abri des bornes plantées ça et là à cet effet. Toutefois, là où la circulation était la plus active, le piéton courait moins de risques à cheminer sur la chaussée qu'à traverser aujourd'hui le boulevard... Ce boulevard qui ne voyait passer alors qu'un omnibus tous les quarts d'heure, desservant la place de la Madeleine et celle de la Bastille ; où l'on redoutait si peu d'être écrasé que, devant la Madeleine, j'ai vu des curieux faire cercle autour d'un bâtonniste, à la place même où est aujourd'hui le refuge, et que, sur la place de la Bastille, je jouais tranquillement au cerceau autour de l'Éléphant et de la Colonne de Juillet.

VICTORIEN SARDOU.

GEORGES CAIN. *Les Coins de Paris.* (Préface de V. Sardou), Flammarion, éditeur.

(1) Là (au passage des Panoramas), point d'inquiétude pour votre déjeuner ; Véron, le fastueux Véron, vous enverra un chocolat jusque dans votre couche. Puis, pour dîner, vous aurez à choisir entre Masson et Prosper. Le premier vous associera aux douceurs de la gastronomie, moyennant un franc soixante centimes par repas ; le second ne distribue les merveilles de sa cuisine que pour la pièce ronde de quarante sous : il ne tient pas à l'effigie.

...Maintenant si le chapitre des distractions vous occupe, je puis vous offrir un cabinet de lecture, un marchand de musique et un caricaturiste sur l'étalage duquel vous pourriez étudier la transmutation en plâtre des illustrations de l'époque. — *Les Passages de Paris en 1830* (*Paris ou le Livre des Cent et Un*), t. X, p. 51.

déployait ses éventails; Marquis y vendait ses célèbres chocolats et ses thés parfumés; le pâtissier Félix y débitait ses petits pâtés chauds au macaroni, ses onctueux « babas au citron », son incomparable malaga; le bijoutier Janisset y étalait ses parures, Mme Vincent ses « modes, dernières nouveautés »; J.-M. Farina y embaumait les passants de sa « véritable eau de Cologne »; enfin, Susse y exposait sa célèbre galerie de grotesques : les *Charges* de Dantan (1). Le très habile statuaire Dantan (dont l'œuvre complet est une des joies du musée Carnavalet) modelait presque chaque semaine — de 1827 à 1845 — quelque caricature de célébrités contemporaines, littérateur, comédien, peintre ou sculpteur, et tout Paris de se précipiter aux vitrines de la maison

(1) Les statuettes de Dantan et les glaises modelées par Daumier sont à peu près les seuls exemples de sculpture caricaturale dignes de mention en ce siècle (XIXe). Dantan se livra à l'étude des ressemblances contorsionnées. Tous les contemporains y passèrent, écrivains, peintres, orateurs, simples illustrations d'une fugitive actualité. On s'amusa de cela; des accentuations plus ou moins forcées de certains tics, des calembours en rébus inscrits sur les socles. La vogue ne s'en explique plus aussi nettement aujourd'hui. Pourtant si ces plâtres (si ces bronzes mêmes, car beaucoup ont eu les honneurs de la fonte) parviennent aux âges futurs, on sera bien aise de savoir que Paganini hanchait démesurément, que Dumas et Hugo furent, à cette époque, les beaux dandys mélancoliques que l'on voit ici. Toutefois les savants feront bien de ne pas tenir un compte très exact des proportions de Dantan, et de ne pas mesurer les angles faciaux des grands hommes sur ces comiques statues, les seules pourtant que plus d'un arracheront à l'ingratitude humaine. — *L'Art du Rire et de la Caricature*, par Arsène Alexandre, p. 233.

Susse pour s'esclaffer devant ces charges infiniment spirituelles et ressemblantes. Tour à tour Balzac, Tamberlick, Carle et Horace Vernet, Dumas père, Rossini, P. J. Mène, Frédérick Lemaître, Vestris, Victor Hugo, Paganini, Berlioz... furent « chargés » par Dantan, qui compliquait son travail de rébus tracés sur le socle. Deviner

L'« EN-TÊTE » DES FACTURES DE LA MAISON SUSSE, VERS 1835, représentant quelques « charges » de Dantan jeune.

les rébus, admirer les statuettes, cela prenait du temps; et les badauds s'attroupaient à ce point que certains jours la police dut organiser un service d'ordre.

C'est passage des Panoramas que fut tentée, en janvier 1817, la première expérience officielle d'éclairage par le gaz! Qui le croirait aujourd'hui? la tentative

échoua; la population parisienne, toujours routinière, admira mais hésita longtemps... On tremblait devant les dangers de ce mode d'éclairage, on l'accusait de « vicier l'air », de faire mourir les arbres, de noircir les peintures des cafés, d'asphyxier les gens... d'attirer le choléra! En 1830 seulement le procès du « gaz hydrogène » fut gagné devant l'opinion publique, l'illumination de la rue de la Paix, le 1er janvier 1830, ayant été aux nues! L'inventeur de l'éclairage par le gaz, Philippe Lebon, ingénieur des ponts et chaussées, — un bienfaiteur de l'humanité, — ne put ni profiter ni jouir de sa merveilleuse découverte... Le 2 décembre 1804, le jour même du couronnement de l'empereur Napoléon, Philippe Lebon tombait, dans les Champs-Élysées, assassiné par des meurtriers mystérieux dont il fut impossible de retrouver la moindre trace... En 1811 seulement, l'Empereur accordait une pension de 1.200 francs à la veuve de ce grand Français. En 1814, le fils mineur de Lebon était dépouillé du brevet de son père que l'on n'avait pas songé à renouveler (1) !

(1) Philippe Lebon était né le 29 mai 1767. Il avait trente ans et professait à Paris le cours de mécanique à l'école des Ponts et Chaussées lorsqu'il imagina d'étudier la nature des gaz produits par la combustion du bois. Du premier coup, avec une sagacité réfléchie extraordinaire, il trouva le principe sur lequel la fabrication du gaz hydrogène carboné est fondée...

Il perfectionna ses moyens d'action et le 6 vendémiaire an VIII (28 septembre 1799), il prit un brevet d'invention...

Lebon était établi rue Saint-Dominique-Saint-Germain dans l'ancien hôtel Seignelay et y avait fait construire des appareils qu'il

Le second Empire vit la gloire du passage des Panoramas. Non seulement les boutiques y étaient restées fastueuses et achalandées, mais le théâtre des Variétés triomphait avec le merveilleux répertoire de J. Offenbach. C'était l'époque inoubliable où les pianos de la Maison dorée, du café Riche, de Tortoni, de Brébant s'ouvraient tout seuls pour jouer les valses de la *Grande-Duchesse*, la Lettre de la *Périchole*, les couplets de *Barbe-Bleue*. Or ces charmantes pièces étaient chantées par les plus jolies femmes de Paris... et la sortie des artistes du théâtre s'ouvrait sur l'une des galeries du passage. Voilà qui explique, mieux que tout, la présence des plus élégants « cercleux » de l'époque. Plus méthodiquement, plus inlassablement que le brave gardien préposé à sa surveillance, les adorateurs de tant de délicieuses artistes « faisaient » le passage... et la race de ces péripatéticiens, loin de s'éteindre, n'a cessé de croître et de multiplier, car aux pièces d'Offenbach, de Meilhac, d'Halévy, ont succédé les pièces — non

nommait *thermolampes*, car il cherchait à utiliser à la fois la production de la chaleur et celle de la lumière...

Tout Paris cria au miracle...

On a prétendu (au sujet de son assassinat le soir du 2 décembre 1804) que quelques hommes de la bande de Cadoudal, restés à Paris, l'avaient pris pour l'empereur et l'avaient mis à mort...

Au mois de janvier 1817, le passage des Panoramas fut éclairé ; une société se forma qui liquida forcément en 1819 après avoir exécuté l'éclairage d'une petite partie du Luxembourg et du pourtour de l'Odéon. — *Paris, ses organes, ses fonctions*, par Maxime Du Camp, t. V, p. 290.

moins exquises, non moins parisiennes, non moins élégantes des Donnay, des Lavedan, des Capus, des de Flers et de Caillavet, des de Croisset... De plus, chaque année, le bon directeur Samuel — dont le légendaire chapeau de paille abrite un crâne plus en ébullition que le cratère de l'Etna — mobilise pour sa « Revue » des bataillons de belles personnes dont les allées et venues révolutionnent les Panoramas.

Heureux passage! Quelques-uns des plus artistes négociants parisiens y ont installé leur industrie. C'est d'ici que Dewambez et Stern fournissent la terre entière de cartes de visite impeccables, d'élégant papier à lettres, d'étonnants menus ouvragés comme des feuilles de missel! L'éventailliste Duvelleroy est plus que jamais à la mode, l'antique magasin du chocolatier Marquis ne désemplit pas, et les vitrines du libraire Rahir offrent aux bibliophiles un admirable choix de livres rares, de précieuses illustrations... Il n'est pas jusqu'au bruit des carambolages exécutés — avec quelle maëstria! — par les « professeurs » de l' « Académie Cure » qui n'ajoutent leur note évocatrice aux mille souvenirs rassemblés en ce pittoresque passage.

Comment s'étonner après tout cela que « les Panoramas » aient gardé la vogue?... On y trouve de jolis bibelots, on y lorgne de jolies femmes... je comprends fort bien qu'il se rencontre des esprits superficiels pour préférer cela aux mathématiques!

LA RUE DE LA HARPE

Voisine des tapis-francs nichés à l'ombre de Saint-Séverin, la rue de la Harpe est aujourd'hui sans éclat. Par-ci par-là, quelques beaux porches sculptés, quelques somptueux encadrements de fenêtre, une dizaine de splendides mascarons de pierre (aux numéros 35 et 45), des balcons de fer forgé échappés à la rafle des antiquaires témoignent de la splendeur d'un passé aboli. Mais de minables boutiques, de vagues crémeries, une rôtisserie, des hôtels — sinon borgnes du moins ophtalmiques — un « débit colonial » (« service fait par de belles Sénégalaises ») précisent l'actuelle modestie de cette pauvre rue, compromise entre le boulevard Saint-Michel et le boulevard Saint-Germain...

La rue de la Harpe est une victime de l'haussmanisation de Paris. En 1855, lors des grands travaux d'édilité édictés par le baron Haussmann, la percée des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel fit disparaître les trois quarts des immeubles qui depuis des siècles en

faisaient la gloire ! Jadis elle commençait rue de la Huchette ; mais, au lieu de finir vis-à-vis du square de Cluny, la rue de la Harpe s'étendait jusqu'à la vieille place Saint-Michel, à l'endroit où la rue Monsieur-le-Prince rejoint le boulevard, ce boulevard qui occupe l'ancien parcours de la rue abattue. Ce que nous en connaissons aujourd'hui n'est donc qu'un tronçon infime de ce qu'elle fut autrefois (1).

Le cartulaire de la Sorbonne nous apprend qu'en 1272 des écoles s'élevaient déjà en cette rue qui tirait son nom d'une enseigne : Le roi David jouant de la harpe. Avec le temps ces écoles étaient devenues des collèges ; en 1789, la rue de la Harpe n'abritait pas moins de sept collèges : le collège de Dainville (entre la rue des Cordeliers et la rue Pierre-Sarrazin), l'ancien collège de Justice et le collège d'Harcourt (sur l'emplacement du lycée Saint-Louis), les collèges de Bayeux, de Narbonne et de Séez (sur le passage même du boulevard, devant le lycée Saint-Louis) ; enfin, le collège de

(1) On divisait anciennement la rue de la Harpe en deux parties : la rue de la Harpe depuis la rue Saint-Séverin jusqu'à celle des Cordeliers ; et depuis cet endroit jusqu'à la porte Saint-Michel, on la nommait tantôt rue Saint-Côme, tantôt rue aux Hoirs d'Harecourt. Sur la porte Saint-Michel, à sa gauche en sortant de la ville, était construit le *Parloir aux Bourgeois*, lieu d'assemblée des officiers municipaux. Elle s'appelait alors porte d'Enfer. Ce fut à l'occasion de la naissance d'une fille d'Isabelle de Bavière, le 11 janvier 1394, que Charles VI avait nommée Michelle, que la porte d'Enfer, embellie et réparée, s'appela la porte Saint-Michel. — JAILLOT. *Recherches sur Paris*, t. V, p. 81.

Vauzelle, *del.* TOMBEAU DU CARDINAL DE RICHELIEU. Lavalé, *sculp.*

Cluny, dont le grand peintre Louis David avait fait son atelier et où, le 4 janvier 1808, l'empereur Napoléon vint en grande pompe visiter ce chef-d'œuvre, « le tableau du Sacre » (place de la Sorbonne, en face le café d'Harcourt, dont l'illustre nom évoque seul tout ce passé).

Une belle église dédiée à saint Côme se dressait à l'angle de l'actuelle rue Racine ; enfin, au numéro 49 de la rue de la Harpe, au bout d'une courte allée, se profilaient les ruines grandioses des Thermes (1).

Dès le XVe siècle, la grande salle du palais de l'empereur Julien avait été utilisée ; les comédiens de province y donnaient des représentations ; plus tard, en 1691, les « charrettes publiques » conduisant à Laval y étaient remisées à l'enseigne de la « Croix de fer » ; au milieu du XVIIIe siècle, la même enseigne abritait une « location de carrosses »... A côté, un établissement de bains avait été aménagé dans les anciens thermes et les bourgeois de 1789 élevaient des giroflées et des roses trémières dans les éboulis du vieux palais romain...

Lorsque éclata la Révolution, la rue de la Harpe « battait son plein ». Le Wattin de 1789 — qui était l'almanach Hachette de l'époque — nous apprend qu'en surplus de ses sept collèges, elle pouvait s'enorgueillir de posséder « 190 portes, 3 notaires, le bureau de la *Gazette des Tribunaux* (au numéro 20), le cours de physiologie

(1) En 1544, on découvrit du côté de la porte Saint-Jacques des vestiges d'un aqueduc qui conduisait l'eau d'Arcueil dans ce palais. — JAILLOT. *Recherches sur Paris*, t. V, p. 79.

du chirurgien Desault (au numéro 151), enfin le cours de chimie du sieur Brongniard, apothicaire du Roi (au numéro 182) ».

Le gouvernement révolutionnaire ayant fermé la Sorbonne en 1791, les sorboniens, expulsés de leurs domiciles, s'étaient instinctivement groupés autour de leur ancien sanctuaire, et la rue de la Harpe en recueillit un certain nombre...

D'autres locataires vinrent s'y fixer : pressés de quitter leur « meublé » de la rue Guénégaud, Mme Roland et son « vertueux » époux prirent à bail (le 10 mars 1792), « à partir de Pâques et au prix de 450 livres », « un modeste logement, donnant sur la cour, au numéro 51, vis-à-vis l'église Saint-Côme » (par conséquent sur l'emplacement du boulevard Saint-Michel, dans le prolongement de l'actuelle rue Racine).

Treize jours plus tard, Roland nommé ministre de l'intérieur, va s'installer dans le luxueux hôtel de Calonne, rue des Petits-Champs ; mais Mme Roland, prudente et bien avisée, n'en écrit pas moins à Bancal : «... Le petit appartement de la rue de la Harpe continue de s'arranger ; c'est une retraite qu'on doit toujours avoir sous les yeux, comme certains philosophes y tiennent leur cercueil... »

Les événements lui donnent cruellement raison : le 17 juin de la même année, le ministère est disloqué et les Roland emménagent rue de la Harpe. Ils y restent jusqu'au 11 août 1792, époque où les ministres girondins

sont rappelés aux affaires... mais ils en sont chassés de nouveau, le 23 janvier 1793, et c'est rue de la Harpe qu'on vient — à grand fracas — arrêter Manon Roland pour la conduire à l'Abbaye, antichambre de l'échafaud !...

En 1794, pendant l'incarcération de Fouquier-Tinville, c'est encore rue de la Harpe que vinrent gîter sa femme et ses enfants, dans un misérable appartement « étroit et lugubre » ; là parvenaient à la malheureuse les lettres de son mari : « ...*Je ne connais personne qui veuille se charger de ma défense... Je ne trouverais dans aucun pays un pouce de terre pour reposer ma tête... Je voudrais une bouteille d'eau-de-vie, car on ne se soutient qu'en en prenant un peu...* » . .Et la veille de l'exécution (le 4 mai 1795), la dernière lettre se termine ainsi : « ...*Adieu mille fois et au peu d'amis qui nous sont restés... adieu! adieu! ton fidèle mari jusqu'au dernier soupir...* » (1)

Avant d'abriter la veuve du sinistre Fouquier, la rue de la Harpe avait déjà recueilli une épave d'un autre ordre, mais bien tragique aussi...

***

Angoissante dut être la surprise du sieur Nicolas Armez lorsque le citoyen Cheval, épicier rue de la Harpe, l'engagea mystérieusement — après lui avoir vraisem-

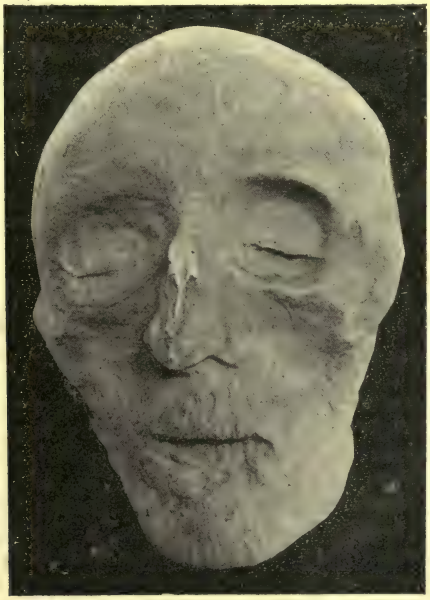
(1) Lettres manuscrites de Fouquier-Tinville conservées à la Bibliothèque de la ville de Paris.

blablement vendu quatre paquets de « chandelles-des-six » ou trois onces de poivre ou de cannelle — à passer dans son arrière-boutique où « il avait quelque chose à lui montrer » ! C'était en 1793, la Terreur régnait sur Paris apeuré ; Nicolas Armez était prêtre, de plus prêtre non assermenté, déplorable état en ces temps menaçants ; et le citoyen Cheval passait — non sans raison — pour l'un des plus ardents patriotes de la section des Thermes.

...Dans son arrière-boutique, soigneusement cadenassée, le citoyen Cheval entr'ouvrant prudemment un tiroir de commode, en sortit une moitié de tête humaine enveloppée d'un morceau de « toile forte maculée de taches brunes ». Il déroula ce fragment de linceul, et Armez, ahuri, aperçut un masque ratatiné de momie, sectionné du haut du crâne à l'attache des maxillaires, recouvert d'une peau grisâtre et grumeleuse. Un rictus retroussait la commissure droite des lèvres, mettant à nu de fort belles dents ; les paupières ridées, garnies de leurs cils, voilaient une orbite immense et profondément creusée. Le nez écrasé déviait vers la droite ; les poils drus d'une moustache encore rousse se redressaient au-dessus des lèvres minces ; une barbiche coupée carrément allongeait le menton déjà long ; quelques cheveux gris garnissaient le sommet d'un front ample et magnifique, fortement renflé aux temporaux.

L'abbé Nicolas Armez n'eut pas une minute d'hésitation... c'était indubitablement la tête du très haut et très puissant seigneur Armand-Jean du Plessis, duc de

Richelieu, cardinal-ministre, prince de la Sainte-Église et protecteur des lettres, qui surgissait — en quel état!



MASQUE MORTUAIRE (MOULÉ SUR NATURE) DU CARDINAL DE RICHELIEU.
Collection du Musée Carnavalet.

— d'un tiroir de la commode du citoyen Cheval, épicrie patriote établi rue de la Harpe!

Le premier moment de stupeur passé, Cheval raconta à l'abbé Armez de quelle façon ce tragique « bibelot »

était tombé entre ses mains (1). « Chargé de présider à la destruction du tombeau du cardinal, il avait profité d'un moment où, les ouvriers prenant leur repas, il s'était trouvé seul dans l'église de la Sorbonne, pour s'emparer de ces dépouilles et les emporter sous son manteau... Il avait eu soin, ajoutait-il, de se retrouver sur les lieux au moment du retour des ouvriers et d'arranger les choses de manière à ce qu'ils ne s'aperçussent de rien ».

Des ouvriers, il convient de l'expliquer, avaient (du 19 au 23 frimaire), envahi l'église de la Sorbonne et éventré les vingt-sept tombeaux de tous les Richelieu ; d'abord pour y « recueillir le plomb destiné à fournir des balles aux défenseurs de la patrie en danger », puis

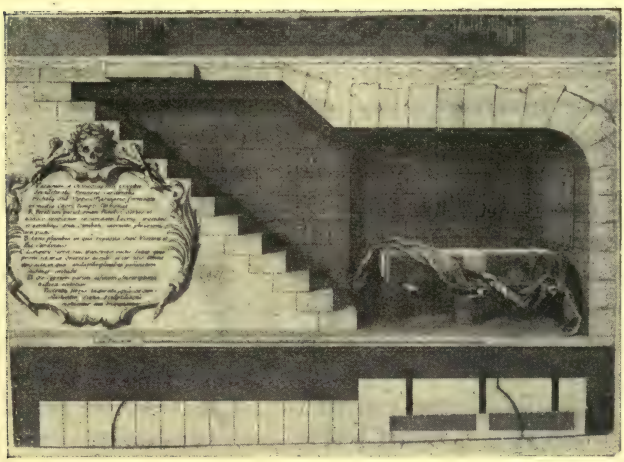
(1) Le caveau fut ouvert deux fois, coup sur coup. Dans le procès-verbal du 19 frimaire an 2, on lit que « les citoyens Dubois, Hébert et Grincourt, commis à l'enlèvement des cercueils, ont appris du citoyen Bernard, porteur de la clef (de l'église), qu'il était venu plusieurs citoyens le 17 de ce mois, du nombre desquels était le citoyen Saillard, commissaire de la section, à l'effet de fouiller dans ledit caveau. Saillard, interrogé, a effectivement reconnu avoir été requis par un particulier, dont il ne se rappelle pas le nom, mais chargé d'ordres du département, de fouiller ledit caveau. Ils y sont descendus sans en rien emporter ».

Le caveau fut ensuite ouvert et fouillé officiellement les 19, 20, 21, 22 et 23 du même mois, et les procès-verbaux du travail de chaque jour dressés régulièrement. — *Les Tombeaux des Richelieu à la Sorbonne*, par un membre de la Société d'Archéologie de Seine-et-Marne. E. Thorin, éditeur, 58, boulevard Saint-Michel, Paris (1867).

Un inconnu coupa la tête de Richelieu et la montra aux spectateurs. *Revue des Autographes*, décembre 1566, n° 100.

aussi pour contrôler une dénonciation faite par le sieur Leblanc « sur un dépôt, soupçonné enfoui dans la ci-devant église de la Sorbonne » (1).

Hâtons-nous de dire que l'admirable Alexandre Lenoir



CRYPTE FUNÉRAIRE DU CARDINAL DE RICHELIEU A LA SORBONNE.

avait pris le soin de faire transporter au musée des Petits-Augustins le monument en marbre du cardinal, chef-

(1) Les Commissaires révolutionnaires chargés de l'ouverture des cercueils en avaient trouvé cinquante « tant grands que petits ». Leur procès-verbal donne les noms des vingt-sept Richelieu et de douze docteurs en Sorbonne. Il conclut, à l'égard des cercueils de plomb : « Nous les avons laissés dans l'église, attendu que la mauvaise odeur qu'ils répandent infectent un petit endroit réservé dans lequel on pourrait les déposer. » — *Revue des Autographes*, p. 101.

d'œuvre de Girardon « déjà légèrement mutilé par des ennemis des arts qui avaient eu accès dans la chapelle »... A la même époque, un patriote limousin suspendait comme contrepoids à son tournebroche une autre tête en marbre de Richelieu, coupée à une statue érigée au château de La Meilleraye !...

Lorsque éclata la réaction thermidorienne, les terroristes, terrorisés à leur tour, s'empressèrent de faire disparaître toutes traces de leurs violents exploits. Le « masque » du cardinal devenait dangereux à conserver... fût-ce en un tiroir de commode... Aussi le citoyen Cheval s'empressa-t-il de l'offrir à M. Armez.

— « Je crains, lui avoua-t-il, d'être arrêté, et déporté comme ardent révolutionnaire... j'ai vu que vous attachiez du prix à la tête de Richelieu... je n'en ferai rien : veuillez l'accepter. »

Après avoir tout d'abord refusé, M. Armez se rendit aux instances de l'épicier et emporta le trésor (1).

Sous le second Empire, le neveu de l'abbé, alors député des Côtes-du-Nord, offrait la précieuse relique à M. Duruy, ministre de l'Instruction publique, et le 16 décembre 1866 Mgr Darboy, archevêque de Paris, en consacrait la restitution (2).

(1) En 1820, M. Armez, neveu de l'abbé, fut sollicité par une dame de Kérouard de lui donner la tête du grand Cardinal afin de l'offrir au duc de Richelieu. M. Armez refusa. — *Les Tombeaux des Richelieu à la Sorbonne.*

(2) M. Duruy, en remettant lui-même les nobles débris à Mgr Darboy en présence de M. Ch. Robert, secrétaire général du

Lors de la reconstruction de la Sorbonne par l'éminent architecte Nénot, il fut décidé que le masque du cardinal — qui jusqu'alors avait été déposé hors du cénotaphe de Girardon (réinstallé après la Révolution) — irait reprendre sa place dans le tombeau.

On dut procéder à une reconnaissance qui s'effectua en 1898, sous la présidence de M. Hanotaux, alors ministre des Affaires étrangères.

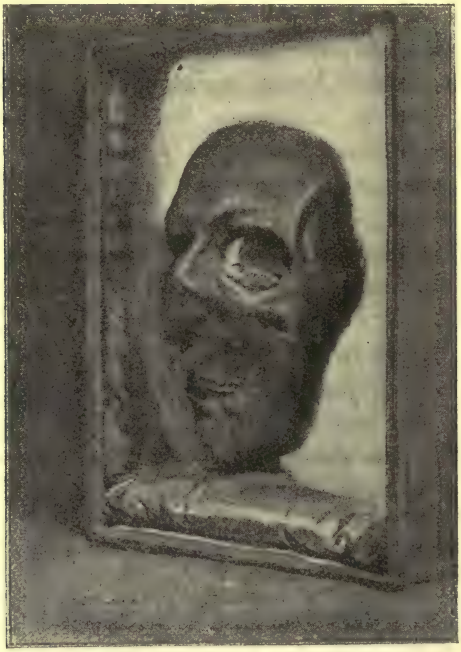
En compagnie de la princesse de Monaco (tutrice de son fils, né Richelieu), de M. Nénot, de M. Henry Roujon, directeur des beaux-arts, et de l'aumônier de la Sorbonne, notre grand peintre Detaille assistait à l'impressionnante cérémonie.

Sur la prière du ministre, hâtivement, sous le coup d'une émotion poignante, M. Detaille reproduisit à l'aquarelle le masque tragique du grand cardinal, reposant sur le coussin de soie violette où venaient de le coucher les mains pieuses de M. Hanotaux (1).

ministère; de M. Anatole Duruy, chef de son cabinet; de Mgr Maret, évêque *in partibus* de Sura; de M. A. Mourier, vice-recteur de l'Académie de Paris, et de M. l'abbé Bourret, professeur de théologie, dit : « Je dépose en vos mains ce qui nous reste d'un grand homme dont le nom est toujours ici présent, parce qu'il pacifia et agrandit la France, honora les lettres et construisit cette maison qui est devenue le sanctuaire des plus hautes études. L'Université et l'Académie accomplissent un devoir filial en réunissant leur hommage au pied de cette tombe qui ne sera plus violée. » — *Les Tombeaux des Richelieu à la Sorbonne.*

(1) « La tête était dans le coffret de plomb sur le coussin de soie, et nous ne l'avons pas touchée. Seulement j'ai soulevé le

C'est cette image, angoissante et superbe, que nous contemplions longuement hier dans l'atelier de la rue



LE MASQUE MORTUAIRE DU CARDINAL-MINISTRE.
Aquarelle de M. E. Detaille. Collection Hanotaux.

voile de ouate qui la recouvrait et, en raison de légères atteintes de décomposition, j'ai posé sur le visage un autre voile de ouate traité avec toutes les précautions antiseptiques... ». — G. HANOTAUX. (Extrait d'une lettre particulière du 26 mars 1909). Collection G. Cain.

d'Aumale dont M. Hanotaux a fait son studio... en savourant ce plaisir rare : entendre le passionnant et pas-

RICHELIEU SUR SON LIT DE MORT.
Collection de M. Hanotaux. Ph. de Champaigne, *pinxit*.

sionné historien de Richelieu causer du Grand Cardinal !

— ... Et maintenant, comparez... concluait M. Hanotaux en plaçant sous nos yeux une admirable étude de, Ph. de Champaigne, *Richelieu sur son lit de mort*, qui figura à l'Exposition des portraits historiques en 1878 (1).

(1) ...Je ne l'avais pas perdue de vue, écrit M. Hanotaux, et j'ai pu l'acheter à un marchand de tableaux qui l'avait acquise à la

Reconnaissez cette tête, ce front sublime que recouvre un bonnet de linge, ces yeux déjà creusés par la souffrance, cette moustache hérissée, cette barbiche coupée ras comme dans le masque de la Sorbonne !...

« Voici l'image d'un des plus admirables Français qui aient honoré notre pays... non seulement Français, mais encore Parisien, car Richelieu, ne l'oublions pas, est né à Paris, rue du Bouloy, assure son acte de baptême... et Paris ingrat ne possède pas, sur une seule de ses places publiques, l'effigie de ce très grand homme !... Pourtant une telle statue ne s'imposerait-elle pas, près de ce Palais-Royal qu'il légua à la France, après l'avoir fait bâtir tout près du Louvre, tout près de son roi, afin de servir plus promptement les intérêts de notre pays, de veiller sur sa gloire et sur sa grandeur ?... »

vente de la collection Haag. Elle a été exposée en 1900 et M. Lafenestre lui a consacré alors une étude qui ne met pas en doute l'attribution à Philippe de Champaigne. — (Lettre particulière adressée à M. G. Cain.)

LA
VRAIE « BUTTE » MONTMARTRE

On s'instruit tous les jours. Je croyais connaître Montmartre ; mon ami Aristide Bruant, le chansonnier populaire, s'est chargé en quelques heures de me prouver que j'ignorais les plus surprenantes beautés de cette « Mamelle du Monde » comme l'avait si drôlement baptisé feu Rodolphe Salis, seigneur de Chat-Noirville. Je reviens émerveillé de notre excursion en un Montmartre à peu près insoupçonné des Parisiens ; un Montmartre sauvage, agresté, ravine, sylvestre et qui n'a rien — absolument rien — de commun avec le Montmartre des beuglants truqués à l'usage des étrangers nostalgiques.

Depuis toujours, j'aime l'âpre talent de Bruant. *Dans la rue*, *les Chansons de route* constituent des œuvres qui resteront. Ce ne sont certes pas recueils de romances à l'usage des petites filles dont on coupe le pain en tartines, mais tous les amoureux d'art admirent ces chan-

sons remplies de colères, de cynisme, de violences, et débordantes aussi de pittoresque observation, d'in-

A. BRUANT PAR STEINLEN.

dulgente pitié aux misérables. Oh! certes, Bruant ne mâche pas ses mots : il fait parler leur langage vrai aux tristes héros qu'il met en scène : costauds de Belleville,

ARISTIDE BRUANT.

Lacroix, *photog.*

rouquines de la Butte, terreurs de Clignancourt, voyous de La Villette, trimardeurs de Saint-Ouen, « joyeux des bat' d'Af »... Mais ce professeur d'argot, ce chantre des purotins, des pégriots, des miséreux, des escarpes et des « demoiselles » de Saint-Lazare a des tendresses de maman pour les petiots, les pauvres gosses qui ne mangent pas à leur faim, les infirmes, les souffre-douleur... et aussi pour les chiens errants, ces maigres toutous qu'on voit quêter un os problématique :

> ...De braves gens, de bonnes bêtes
> Qu'une caresse rend joyeux,
> Et dont les grands yeux bien honnêtes
> Vous regardent droit dans les yeux!

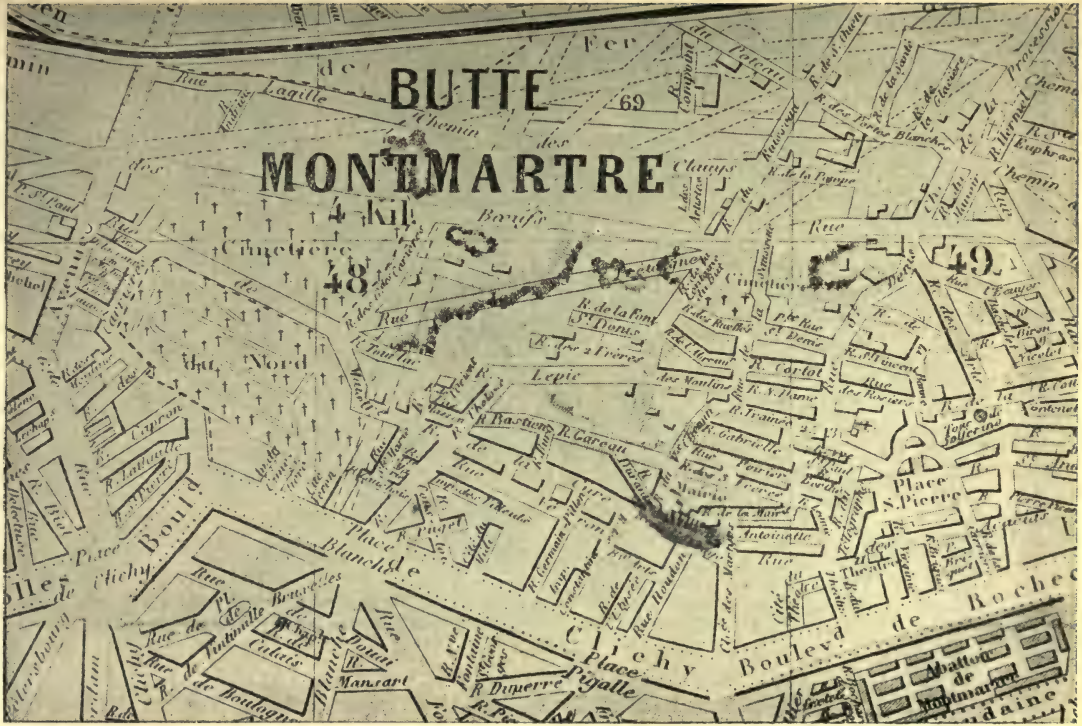
L'excellent peintre Steinlein, — un autre très grand artiste, — et Toulouze-Lautrec ont popularisé par leurs tableaux, leurs dessins, leurs affiches, la pittoresque silhouette de ce diable d'homme que Courteline dépeint ainsi : ... « un chien, deux chiens, trois chiens, des bottes, un pantalon de velours à côtes que complète un gilet à revers et une veste de chasse à boutons de métal! un cache-nez rouge au mois de mai, une chemise rouge en tout temps!... »

Cocardier enragé, Bruant a placé, devant lui, sur son bureau, bien en vue, deux photographies de son fils l'une en Saint-Cyrien, l'autre en lieutenant... Au mur, à la place d'honneur, le brevet de la médaille de Sainte-Hélène du grand-père... un vieux des grandes guerres... et c'est en cette compagnie que notre chansonnier popu-

laire écrit ces « marches entraînantes » qui aident si bien nos allègres petits pioupious à « bouffer les kilomètres... »

François Coppée, qui s'y connaissait — et qui s'était fait le parrain de Bruant à la Société des gens de lettres, — a écrit : « C'est un grand artiste... descendant en ligne directe et légitime de notre Villon », et ce m'était une joie d'arpenter en sa compagnie le vieux, le très vieux Montmartre qu'il habita si longtemps.

Les bons snobs n'ayant connu que le Bruant volontairement hirsute qui les recevait avec la plus parfaite grossièreté lorsqu'ils « osaient » franchir le seuil de son cabaret du Mirliton — boulevard Rochechouart — ont de lui une idée forcément incomplète... Ils venaient là-bas pour se faire eng..... et ils l'étaient copieusement — j'ose le dire. Ils en avaient pour leur argent. Qui ne se rappelle ces deux salles enfumées, pleines à craquer d'un public extraordinaire, où les « rupins de la Haute » se tassaient contre les modèles, les « chahuteuses » de l'Élysée-Montmartre, les peintres des ateliers voisins, les « belles madames » affolées et ravies, les académiciens en rupture de Coupole, les grands-ducs en balade et les bohèmes impénitents. On empilait du monde jusque sur le piano, — à côté de l'ange doré — les clients aidant au service, passaient aux buveurs éloignés les « galopins » destinés à étancher leur soif. « Ici on ne boit que de la bière, rugissait Bruant, et de la mauvaise... Encore un « galopin » ce sale type là-bas... Maintenant mes enfants... au refrain !... » Et de sa belle voix de cuivre il entonnait :


BUTTE
MONTMARTRE
4 Kil.
Cimetière du Nord
48
49
69
Cimetière
Place Blanche
Place de Clichy
Place Pigalle
Place S. Pierre
Boulevd de Rochechouart
Boulevd de Clichy
Abattoir de Montmartre
Rue Lepic
R. Bastiens
R. Careau
R. Cortot
Rue des Rosiers
R. Germain-Pilon
Rue Houdon
R. Duperre
R. Mansart
R. Biot
R. Lathuille
Rue Lagille
Chemin des Bœufs
R. des Portes Blanches
R. de la Fonts St. Denis
R. des 2 Frères
R. Gabrielle
R. Tholozé
R. Toulac
R. de Calais
Rue de Boulogne
Rue de Vintimille
R. de Bruxelles
Rue de Douai
R. Poirier
R. des 3 Frères
R. Antoinette
Ch. des Martyrs
R. St. Paul
Rue Caprons
Cité du Théâtre

A Saint-Ouen ou *les P'tits Joyeux...* ou *A la Villette...*

Mais, dès que sonnaient deux heures du matin,

MONTMARTRE EN 1850.

Gravure de Louis Marvy.

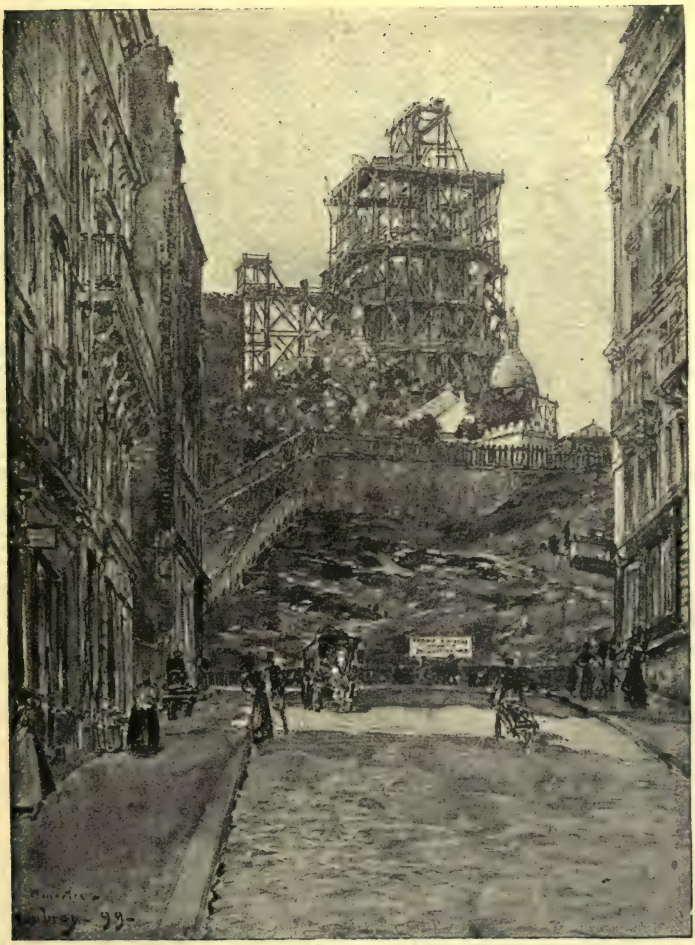
Bruant mettait tout le monde à la porte, sifflait ses chiens, empoignait son bâton de toucheur de bœufs et,

sa limousine sur l'épaule, grimpait bien vite « là-haut », 16, rue Cortot, dans son trou de feuilles, en plein bois... pour se désintoxiquer de la fumée, des hurlements des poivrots, des « galopins », de la sottise humaine... pour dormir à l'air et composer ses chansons en écoutant siffler les merles et chanter les fauvettes, dans les lilas de son « parc », — un parc de plus de 6.000 mètres!

C'est tout cela que je voulais visiter avec ce bon compagnon qui a vu et entendu tant de choses et qui sait si bien les raconter. Notre promenade paradoxale commença par le Sacré-Cœur pour finir au cabaret des Assassins... rue des Saules!

Il fait un temps tragique qui, d'ailleurs, n'est pas sans charme; ce brouillard londonien, ce *fog* où nous nous enfonçons enveloppe les bicoques lépreuses d'une atmosphère de rêve; à mesure que nous avançons, les ruelles, les masures, les arbres semblent émerger de gazes superposées.

Par la rue André-del-Sarte nous gagnons l'interminable escalier Sainte-Marie. Nous passons devant la maison haut perchée où le maître Gustave Charpentier composa ce chef-d'œuvre : *Louise*, et atteignons le haut de la Butte. Là, un affreux camelot, surgissant des buées, nous offre des cartes postales et des « médailles de la Basilique ». « Tiens! le Rouquin! s'exclame Bruant. Te voilà, affreux filou!... Je vous présente le pire voleur de chiens de la Butte... Ici, Toutou... Mais je t'ai prévenu, si tu as le malheur de toucher à Toutou, tu



CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR.

Houbron, *pinxit*. Musée Carnavalet.

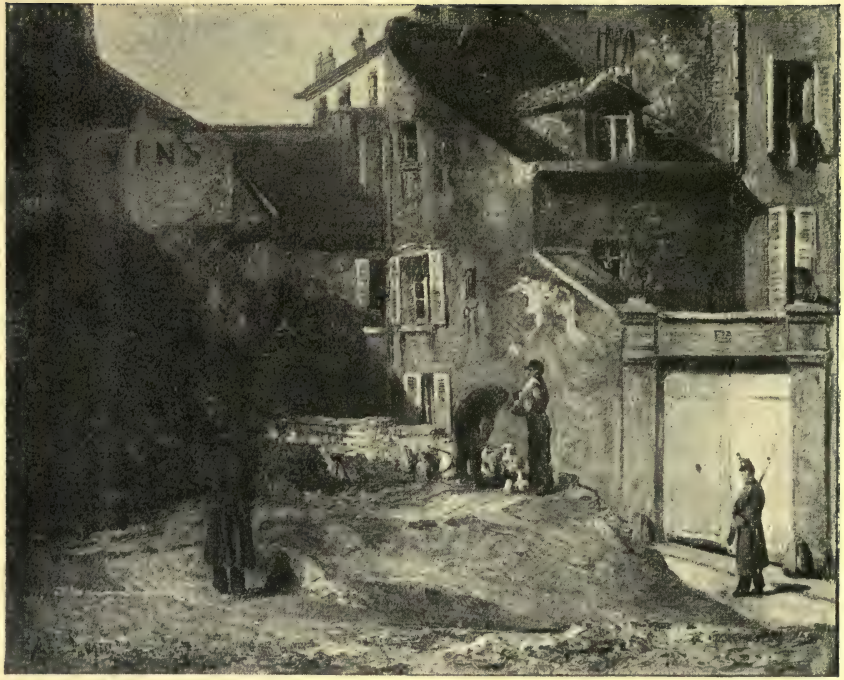
prendras la plus effroyable des purges... — Oh! pas d'danger, m'sieu Bruant, on les respecte vos quat'pattes. — D'où sors-tu? on m'a dit que tu venais de tirer deux ans d'ombre... Où avais-tu pigé ça? — ... C'est parce qu'un agent m'avait vu donner un sou à un pauvre... Ça l'a épaté c't'homme... ma prodigalité lui a paru suspecte... Il m'a empoigné... et aujourd'hui c'est la grande purée... Mauvaise saison pour les petites médailles... — Pas le temps de te plaindre, adieu... Donne tout de même deux cartes... — Oh! merci, Messieurs... » Et nous nous enfonçons dans le brouillard.

Longeant le Sacré-Cœur, dont les immenses murailles ont des apparences de constructions babyloniennes, nous passons devant le mur galeux où furent fusillés — le 18 mars 1871 — les généraux Clément Thomas et Lecomte, puis nous dévalons du côté de Saint-Ouen, par de pittoresques ruelles où des moitiés de vieux puits sont encore encastrées dans des murs branlants. Nous descendons des escaliers disloqués, bordés d'iris fanés, de grands buis blancs de gel, de fusains poudrés à frimas, et nous entrons au numéro 22 de la rue du Mont-Cenis, dans un pauvre jardinet où errent des chiens maigres, où picorent des poules érupées... Des retombées de lierre voilent à demi les entrées de cave... du linge effiloqué pend, lamentable, sur des fils de fer rouillés... Ici demeura Berlioz en 1834, peu de temps après son mariage avec l'actrice Harriett Smithson; sa « Sensitive », l'Ophé-

lia adorée d'une troupe anglaise en représentation à l'Odéon. La rue du Mont-Cenis s'appelait alors la rue Saint-Denys. La maison était petite : deux pièces au rez-de-chaussée, deux au premier étage. Mais quelle vue merveilleuse ! de ses fenêtres, encadrées de vigne, le jeune ménage découvrait toute la plaine Saint-Denis jusqu'à la vieille basilique. « Je me crois à Tivoli, écrivait Berlioz à un ami... Venez donc admirer notre ermitage. » Le Maître vécut ici trois ans, écrivant ses mordantes critiques dans le *Rénovateur* et aux *Débats*, achevant *Harold en Italie*, composant *Benvenuto Cellini*, bâclant des romances pour le *Protée*, *journal des Modes*. Ici lui naquit un fils, le 14 août 1834. Tout fier il alla le déclarer à la mairie de Montmartre... Il y eut grande fête à l'Ermitage et les amis, Alfred de Vigny, Hiller, J. Janin, E. Sue, Chopin montèrent y fêter l'heureux événement ! Pauvre ermitage, si joyeux jadis, en quel état le voyons-nous aujourd'hui !... (1).

(1) On racontait qu'Alphonse Karr avait loué à Montmartre un ancien bal public, un Tivoli, à moitié tombé dans les carrières. Il en restait un petit bois et le bureau des cannes. La nuit, Karr se couchait dans le bureau des cannes, et le jour il se promenait dans le petit bois : ce fut là qu'il venait de composer *Sous les Tilleuls*.

Berlioz trouva pour le terme d'avril un logement à la campagne avec jardin. Passé la barrière des Martyrs les voici qui montent, lui et son Harriett, tous deux par une grande avenue plantée d'arbres, vers les moulins. Sur la vieille église s'élève, en façon de clocher, une massive tour ronde adaptée à la courbe du chevet et qui porte la longue potence d'un télégraphe à signaux. L'église, entourée de son cimetière plein de tombes et d'arbres, occupe le



LE POSTE DE LA RUE DES ROSIERS (JUIN 1871).

A. Lepère. *pinxit*. Musée Carnavalet.

Nous voici maintenant rue Cortot, venelle étonnante où les cimes des arbres débordent de palissades et de murailles noircies par les pluies, couvertes d'inscriptions impossibles à reproduire ; c'est la « petite correspondance » des apaches et des pierreuses montmartrois... serments d'amour, serments de haine, injures envers les puissants du jour, imprécations contre les « flics », rien n'y manque... Au numéro 16, Bruant sonne, on ouvre ; nous pénétrons dans le pittoresque logis où si longtemps se lut, au haut des six marches de pierre qui y donnent accès, cette inscription : « Chansonnier populaire ».

Toute trace de l'amusante installation d'autrefois a disparu ; nous sommes dans un atelier de menuisier, rempli d'établis, de bois rabotés, de copeaux, de scies, de pots de colle... Mais le parc, l'admirable parc est intact... il s'étale devant nous dans sa sublime beauté.

centre du village. Devant elle une petite place avec des maisons rustiques ; tout à côté, la mairie. Çà et là des cabarets avec des bosquets où l'on joue aux boules.

Leur maison est plus loin. Ils dépassent l'église et s'engagent dans la rue Saint-Denis, qui descend le versant nord, pavée seulement pour le ruisseau du milieu et ombragée par de grands arbres qui se rejoignent au-dessus d'elle.

A peine au quart de la descente, la rue Saint-Denis est coupée par la rue Saint-Vincent — une pittoresque ruelle à flanc de coteau, dominée par des terrasses et dominant à son tour d'autres jardins Au coin des deux rues, la maison à droite, c'est là.

Adolphe Boschot. *Un romantique sous Louis-Philippe* (*1831-1842*), p 232.

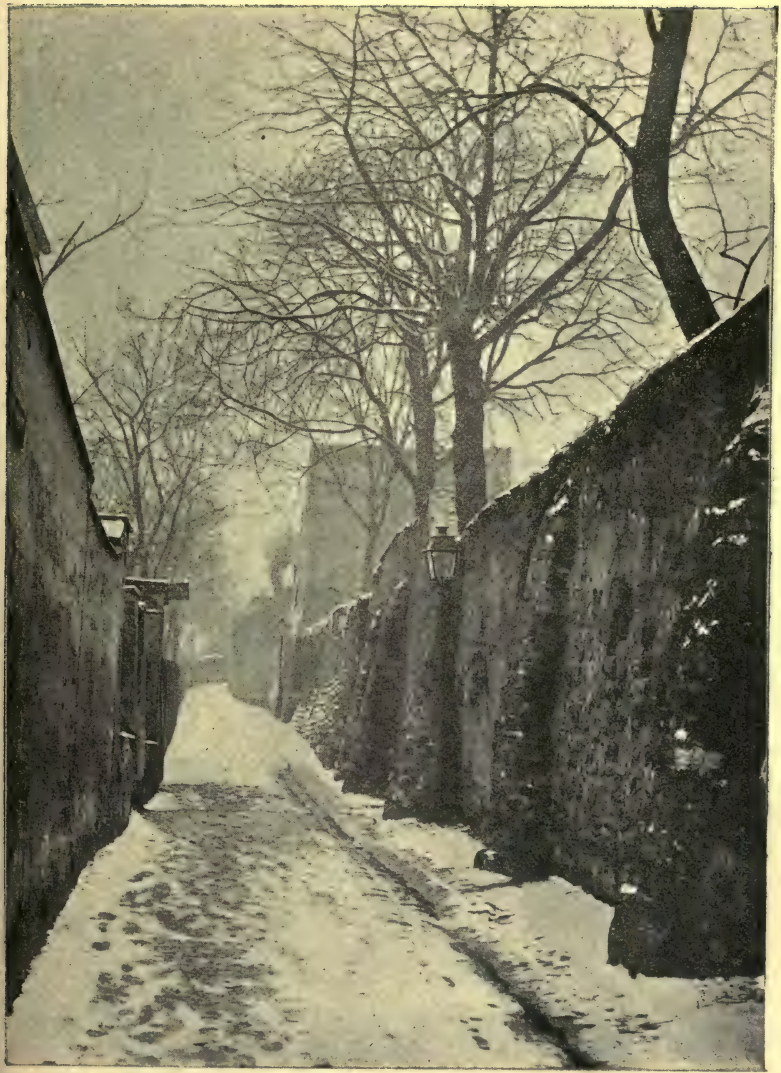
Le brouillard gris, formant derrière les grands arbres un épais rideau, nous bouche les vastes horizons de la plaine Saint-Ouen, mais nous voile deux ou trois hautes bâtisses modernes qui déjà montent à l'assaut de « la Butte ». Il est stupéfiant de penser que cette enclave de la forêt de Fontainebleau ou des bois de Meudon se rencontre en plein Paris! Des arbres gigantesques, ormes, peupliers, chênes; de longues allées de tilleuls; des terrains vallonnés, de grandes fougères arborescentes, de hautes ciguës gelées où le givre accroche ses dentelles d'argent; de l'herbe, des mousses comme duvetées de sucre en poudre... un paysage de féerie d'où sortent des chants d'oiseaux,

UNE FERME A MONTMARTRE.
Eau-forte de Charles-Jacques.

Car les buissons barbus cachent des nids de merles (1).

Nous descendons une suite de pentes raides, nous retenant aux branches pour ne point glisser, et d'une terrasse à moitié éboulée nous surplombons l'étonnante rue Saint-Vincent. C'est ici que travaillait Bruant... c'est ici qu'il se documentait d'après nature. Durant les nuits d'été tièdes et bleues, penché sur cette ruelle où les irréguliers montmartrois des deux sexes

(1) *Le Bois sacré* (Edm. Rostand).



Cliché Pottier.

LA RUE SAINT-VINCENT A MONTMARTRE (1908).

s'assignent volontiers de galants rendez-vous, il écoutait les personnages de ses chansons conter leurs petites affaires, vider leurs querelles de ménage, « jaspiner » ce langage vieux comme le monde, féroce, poétique, coloré qui s'appelle l'argot, que Bruant a tenté de codifier

LES MOULINS DE MONTMARTRE VERS 1845.
Lith. de Lemercier.

en un étonnant et savoureux dictionnaire. Tous les peintres amoureux de pittoresque ont reproduit la rue Saint-Vincent, d'autres s'apprêtent à l'immortaliser de nouveau. Le pourront-ils désormais? Aujourd'hui, la ruelle fameuse est close à son débouché sur la rue des Saules, près du Moulin de la Galette... Les derniers

orages entraînant les terres ont disloqué une partie des murs de clôture.

Bruant, plus ému qu'il ne veut le dire, Bruant à qui cette verdure sauvage rappelle toute sa jeunesse est là, planté sur un tertre, mâchant une herbe, les grosses bottes enfoncées dans la terre molle, roulé dans son large macfarlane; sa fine tête de chouan résolu, coiffée d'un énorme chapeau de feutre, se découpe — nette comme un profil de médaille — sur le brouillard... Bruant rêve à son « Montmartre », à ce peuple de bohèmes, de nomades, de jolies filles effrontées, de besogneux à l'insouciance ricaneuse, de « refileurs de comètes », de malheureuses créatures « dont le cœur est plus piétiné qu'un trottoir »; à tout ce monde extraordinaire, effrayant, cynique et comique, roublard et ingénu, qu'il connaît mieux que personne... et nous nous éloignons, émerveillés et pensifs, pendant que Bruant fredonne :

Quand ils l'ont couchée sous la planche
Elle était tout'blanche.
Mêm'qu'en l'ensev'lissant
Les croq'morts disaient qu'la pauv'gosse
Était claquée'l'jour de sa noce
Ru' Saint-Vincent !...

Le brouillard s'épaissit de plus en plus, les becs de gaz brillent entourés d'un halo orange et bleu... Nous suivons d'étroites ruelles où le pied glisse, rappelant de temps en temps « Toutou » qui s'obstine à flâner au-

Collection de M. Fremont. RUE DES SAULES. — CABARET DES ASSASSINS. Phototypie Berthaud.

tour des bornes... Des buées tièdes qui semblent traîner sur le sol glacé sortent des bouches d'égout,

Du bruit, des lumières, des accords de guitare... Nous voici rue des Saules — au « cabaret des Assassins »... Rassurez-vous, aimables lectrices, l'endroit n'est terrible que par l'enseigne. Quand nous entrons la « patronne des Assassins », très émue, s'ingénie doucement à faire avaler un peu de lait chaud sucré à un petit chat dont un « sale chien » vient d'endommager la patte... Une grande salle, des bancs, des tables cirées, deux ou trois tonneaux vides, au mur des affiches, une cheminée à hotte où flambe un bon feu, et le chansonnier de la boîte — qui dans la journée est potier, — un joli homme à la barbe frisée, vêtu d'un suroît et d'un pantalon de velours, saisit sa guitare et, les yeux mi-clos, soupire en notre honneur, d'une voix veloutée... les stances de Ronsard :

Quand au Temple nous serons,
Agenouillés nous ferons
Les dévots selon la guise...

Les stances de Ronsard au « cabaret des Assassins »!...

LE 4 SEPTEMBRE 1870

La place du Château-d'Eau. — Les grands boulevards. — L'Hôtel de Ville. — Les Quais.

Ce matin-là — un radieux dimanche inondé de soleil — nous nous levâmes de bonne heure, mon frère et moi... Au dîner de la veille nos parents avaient paru si désolés, les nouvelles de la guerre semblaient si menaçantes que nous avions hâte de savoir. La porte de l'appartement de notre mère étant encore fermée, nous sortons furtivement du petit hôtel familial et courons jusqu'à la place du Château-d'Eau, actuellement place de la République.

Au milieu, s'élevait alors une vaste fontaine de pierre, transportée aujourd'hui place Daumesnil, et remplacée par une massive statue de la République. Six lions de bronze vert jetaient de l'eau dans les larges vasques... Ces lions, nous devions l'an suivant — aux derniers jours de mai 1871, pendant l'agonie de la Commune — les retrouver troués de balles et d'éclats

d'obus, renversés dans les bassins remplis d'eau teintée du sang des combattants et aussi du pétrole provenant des touries saisies par l'armée de Versailles à la caserne du Prince-Eugène et aux Magasins Réunis (aujourd'hui Hôtel Moderne) dont les ruines fumaient encore... Dans l'horrible mixture traînaient des képis de fédérés, des débris de fusils, des « godillots » en loques... Un peu plus loin, à l'entrée du boulevard Voltaire, à la hauteur du numéro 4, une barricade épaulée à une maison calcinée et sur la barricade un canon démoli, renversé, une roue engagée sous les pavés, l'autre roue en l'air avec son fer de bandage à moitié déroulé... A quatre pas de cette barricade, Delescluze avait été tué; des branches d'arbres hachées par la fusillade et la mitraille gisaient à terre; le sol était encore rouge de sang.

Depuis les premiers jours de la guerre, nous avions pris l'habitude d'aller aux nouvelles à l'angle du mur de la caserne, où étaient apposés les bulletins officiels, au coin de la rue de la Douane. Ce dimanche 4 septembre, malgré l'heure matinale, huit ou dix personnes, silencieuses et consternées, se pressaient déjà devant l'affiche blanche... Nous nous hâtons! Toute ma vie je reverrai le papier fatal collé sur la pierre voisine d'un soupirail grillé ouvrant sur une cave sombre; depuis, jamais je ne traverse la place sans qu'invinciblement mes yeux n'aillent se poser sur cette pierre évocatrice... L'affiche disait le désastre de Sedan... « Un grand malheur frappe la Patrie... la défaite... l'Empereur rendant son

4 SEPTEMBRE 1870. (*Le Monde Illustré.*)

épée... » Nous n'en pouvions croire nos yeux... nous rentrons en sanglotant au logis.

Nous trouvons dans le jardin nos parents en larmes; des amis arrivent; on s'embrasse, on discute, on divague, le vieux chauvinisme aidant on se reprend à espérer malgré tout... On cite des noms... « Avec la France il ne faut jamais... Mais que va faire Paris... que se passe-t-il dans les rues... il faut aller voir... » et nous voici, revêtus de nos uniformes de lycéens de Louis-le-Grand, remontant les boulevards.

Il est dix heures : les boulevards semblent très calmes; des rassemblements devant les bulletins et les kiosques de journaux... des estafettes circulent au grand galop... A la hauteur de la porte Saint-Denis, des groupes d'hommes, se tenant par le bras, défilent sur la chaussée, criant : « Déchéance... déchéance... Vive Trochu!... » Beaucoup de gardes nationaux en tenue, de francs-tireurs en chapeau tyrolien, de flâneurs en veston, le képi sur la tête, le fusil sur l'épaule... les camelots courent, hurlant les journaux... On fait des ovations à deux officiers de mobiles passant en voiture, une dame leur lance des fleurs en pleurant... (1) »

(1) Notre grand peintre national, Edouard Detaille, alors mobile au 8me bataillon des mobiles de la Seine, a bien voulu nous confier ces pittoresques souvenirs :

« Le 4 septembre, j'étais au camp. Nous étions une bande de joyeux compagnons que les événements impressionnaient fort peu. Germain, des Nouveautés, était clairon dans ma compagnie, dont faisaient partie Walewski, Frédéric Masson, de Marescot, Lecomte,

Sur la place de la Concorde très peu de monde : les arroseurs se livrent tranquillement à leur besogne ordinaire, et l'omnibus américain — stationné à l'entrée des Champs-Élysées, près des chevaux de Marly — se garnit de promeneurs endimanchés décidés à passer la journée dans les bois de Saint-Cloud ou à manger une friture au Bas-Meudon ! Le jardin des Tuileries est fermé et vide; nous suivons les quais : les pêcheurs à la ligne sont à leur poste. Le drapeau tricolore flotte sur le pavillon central du palais des Tuileries; l'Impératrice Régente est toujours au château; par les galeries vitrées du rez-de-chaussée l'on aperçoit des voltigeurs de la garde. Dans la cour du Carrousel quelques officiers de service, l'air préoccupé, fument en faisant les cent pas. Deux cavaliers, la carabine sur la cuisse, immobiles, montent la garde devant les tentes de bois placées à droite et à gauche du petit arc de triomphe.

Notre déjeuner rapidement expédié, nous reprenons notre course à travers Paris; mon frère sort avec notre père; j'accompagne mon grand-père. L'aspect des bou-

Bertin, Du Paty, Boitelle, etc... Je me souviens que c'est Alexandre Duval qui, passant la tête par l'ouverture de la tente où nous nous tenions, nous annonça la terrible nouvelle de la guerre et la révolution à Paris. Nous étions très jeunes et peu enclins à commenter toutes ces catastrophes. Seul Boitelle, fils du Préfet de Police, dit d'un air sentencieux : « Mais c'est papa qui ne va pas être « content ».

« Nous sommes restés consignés au camp et toute la nuit nous fûmes sur pied et occupés à faire des rondes dans la crainte d'une irruption des émeutiers dans les cantonnements ».

levards s'est absolument modifié : la foule, silencieuse et morne ce matin, est maintenant grondante et affolée. Des bataillons de la garde nationale défilent, musique en tête; les cuivres éclatent en notes stridentes; des hurlements s'élèvent : « Déchéance!... déchéance!... » Quelques « Vive Gambetta!... Vive Trochu!... Vive la République!... » qui nous stupéfient... Pas un sergent de ville. Nous emboîtons le pas d'un bataillon et arrivons place de la Concorde. Le pont est barré par une double haie de gendarmes à cheval... Au delà, une foule compacte est massée devant les grilles du Corps législatif... De grand cris... Des hourras...On dit autour de nous que Gambetta et Jules Ferry haranguent le peuple. Bientôt les gendarmes qui gardent le pont sont débordés et les manifestants de la place de la Concorde vont en courant rejoindre les manifestants du Corps législatif; on chante la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*; la foule s'écarte pour laisser passer les gendarmes et un peloton de sergents de ville qui regagnent, épée au fourreau, les casernes... Sur leur passage, on

GAMBETTA.

crie : « Vive la France !... Vive Gambetta !... Vive Trochu !... » Autour de nous on raconte que Jules Favre et Gambetta sont allés proclamer la République à l'Hôtel de Ville... La Chambre a été envahie et la déchéance prononcée... (1)

Les acclamations redoublent ; la grille des Tuileries est enfoncée ; la foule pénètre timidement dans le jardin ; beaucoup de curieux se « défilent » derrière les statues et les arbres, car l'on redoute un feu de salve tiré par les voltigeurs, rangés en bataille devant le Palais, au bout de la grande allée. C'est le général Mellinet, un glorieux balafré du premier Empire, qui les commande, et le vieux brave n'a pas froid aux yeux. Prudemment, mon grand-père m'emmène et nous reprenons le chemin des boulevards. A toutes les fenêtres,

(1) Comment le peuple parvint-il à franchir la grille ? L'incident vaut la peine d'être noté.

« Des officiers du bataillon de la Garde nationale posté sur le pont de la Concorde ont besoin d'entrer au Palais. M. Steenackers vient ouvrir la grille et les officiers passent. Mais comment refermer une grille poussée par vingt mille poitrines d'hommes ! Impossible. Le flot passe avec les officiers, et le peuple, en une minute, apparaît soudain dans toutes les salles...

« On dira, on a dit déjà, que ce sont les députés de l'opposition démocratique qui ont voulu entraîner la représentation nationale et proclamer la République. Mensonge !... Ils ont fait des efforts inouïs pour faire sortir la foule et pour rendre inviolable le sanctuaire de la Chambre...

« La droite s'éclipse, le centre suit le général Palikao et la gauche, au nom du peuple souverain, lit une première liste des membres qui doivent composer un gouvernement provisoire. Mille et mille voix répètent à la fois : « A l'Hôtel de Ville ! ». — (*L'Illustration*).

(*Le Monde Illustré.*)

LE GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE

des curieux, très peu de voitures, les trottoirs et la chaussée noirs de monde... A l'angle de la rue Le Peletier, une cohue regarde deux hommes, dont un garde national, occupés à abattre à coups de sabre les armes impériales sculptées au-dessus de la boutique de Dussautoy, tailleur de l'Empereur; mais ces exaltés, que l'on acclame, prennent grand soin de respecter l'aigle russe à deux têtes accolée à l'aigle napoléonienne...

C'est comme un signal... la foule court sus aux insignes impériaux; les commis des « fournisseurs de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice » semblent les premiers à donner l'assaut; en moins d'une heure, tout emblème dynastique, les couronnes, les *N* subversifs ont disparu des façades des magasins... quelques enragés poussent la colère jusqu'à gratter sur des affiches de commerçants les vignettes des médailles obtenues aux Expositions, médailles ornées du profil moustachu de Napoléon III.

Les terrasses des cafés devant lesquels on quête pour les blessés regorgent de consommateurs, on boit ferme, on hurle, on crie : « Vive la République! Vive Gambetta! » On échange des nouvelles, on s'interroge : « Qu'est devenue l'Impératrice? » — Est-il vrai qu'on ait arboré le drapeau rouge? A quelle heure la Chambre a-t-elle prononcé la déchéance... « Capoul, sur l'impériale d'un omnibus, chantait tout à l'heure *la Marseillaise*, sur la place de la Bourse, on l'a acclamé! » Boulevard Montmartre, un « moblot », grimpé sur un banc,

annonce qu'il arrive de l'Hôtel de Ville... « Henri Rochefort vient d'y entrer couvert de fleurs... en fiacre découvert... des milliers d'hommes l'escortaient, en l'acclamant... Pour délivrer son idole, le peuple a enfoncé à coups de madrier les portes de Sainte-Pélagie... Vive Rochefort! » (1)

(1) « ...Olivier Pain fit jouer la serrure, la porte s'ouvrit et une centaine d'amis se précipitèrent dans le couloir, m'enlevant dans leurs bras et me jetant dans une voiture découverte qui passait...

« La population grossissait à vue d'œil autour de nous. Bientôt notre escorte devint une armée.

« J'étais dans la victoria avec Pain, Paschal Grousset, qui, sorti quelques semaines auparavant, était venu au-devant de nous, Arthur de Fonvielle, Charles Dacosta, de sorte que la voiture, chargée au delà de toute prévision, n'avançait plus qu'au pas.

« En un instant nous fûmes couverts de fleurs et j'apparus zébré d'écharpes et drapé de rubans rouges comme un mât de cocagne. On nous apprit que la séance de la Chambre venait d'être levée et que les députés de Paris délibéraient à l'Hôtel de Ville.

« ...Nous avions ramassé tant de monde en route que nous étions, au bas mot, cinquante mille quand nous débouchâmes sur la place de l'Hôtel de Ville.

« ...La grille qui allait céder sous la pression fut enfin ouverte par le portier de l'Hôtel de Ville, mais la porte de l'escalier menant aux appartements avait été également verrouillée, et la masse de nos accompagnateurs s'étant engouffrée avec moi dans le corridor, je crus que je n'en sortirais pas.

« Je n'en serais probablement pas sorti en effet si je ne m'étais résolu à casser un carreau dont on enleva tous les morceaux, ce qui me permit de passer à travers. Mais j'étais presque en lambeaux lorsque les huissiers m'introduisirent dans la salle des délibérations où le Gouvernement provisoire était déjà en séance ». — Henri Rochefort. *Les Aventures de ma vie*, t. II, p. 200.

Impénitents badauds parisiens, mon grand-père et moi regardons machinalement les affiches des spectacles : au Théâtre-Français, les « comédiens ordinaires de l'Empereur jouent, à 7 h. 1/2, *le Menteur*, *Mérope*,

LES DÉPUTÉS DE LA RIVE GAUCHE (4 SEPTEMBRE).

le Caprice ; à l'Opéra-Comique, *Zampa*, avec Léon Achard ; à la Gaîté, *la Chatte blanche* ; au Palais-Royal, *les Diables roses*. Bal au jardin Mabille et au Tivoli-Vauxhall.

Un gros rassemblement devant le théâtre du Gymnase (où Mlle Desclée joue ce soir *le Demi-Monde*) : les

sergents de ville occupant le petit poste tapi contre les marches donnant accès à l'église Bonne-Nouvelle auraient chargé la foule à coups d'épée... « Ils ont bien fait, ripostent quelques-uns; des voyous avaient tiré sur eux des coups de revolver... » Les grilles sont fermées ; deux gardes nationaux, l'arme au bras, montent la faction devant le poste hermétiquement clos.

Toute une population, frémissante, nerveuse, se presse sur les boulevards, beaucoup de citoyens en bourgeois, coiffés d'un képi ou d'un shako — dont l'aigle a été arrachée — et porteurs d'un fusil orné de feuillages enlevés aux arbres des squares, beaucoup de femmes, beaucoup d'enfants; les marchands de coco font des affaires d'or. C'est à peine si l'on parle de la guerre et de nos pauvres soldats... On semble espérer... on « veut » espérer qu'un changement de régime amènera un changement de fortune, et il est inouï de constater qu'en ce jour de deuil, Paris prend un air de fête !

A l'angle du boulevard et de la rue Saint-Denis, deux chanteurs ambulants dégoisent des couplets orduriers sur l'Impératrice...

Le dîner est fiévreux... Chacun raconte les épisodes effarants, touchants, patriotiques ou comiques recueillis au hasard de ses courses. Notre père a rencontré Sardou, qui lui a narré son entrevue avec le général Mellinet, la diplomatie qu'il dut employer pour amener le général à retirer les soldats et à éviter une inutile effusion de sang... Vers deux heures le drapeau avait

été amené (1), l'Impératrice-Régente ayant quitté le château ; à trois heures, les voltigeurs de la garde impériale

HENRI ROCHEFORT (4 SEPTEMBRE 1870).

(1) Un toast à l'Impératrice Eugénie porté le soir même du 4 septembre dans le Palais des Tuileries.

Récit de M. Delaporte, ancien avoué au Tribunal de la Seine, alors sous-lieutenant au 5me bataillon de la garde nationale :

« ...Après être restés l'arme au pied, place Vendôme, jusqu'à

cédaient la place à la garde nationale et à quelques compagnies de mobiles... des centaines de curieux avaient traversé le Palais, très respectueusement, sans causer le moindre dégât... Un de nos amis a croisé le fiacre amenant du Corps législatif à l'Hôtel de Ville — escortés de quels cris ! — Gambetta, Picard, Magnin et Laurier.

Il y eut ensuite un conseil du Gouvernement provisoire ; le général Trochu le présida, ayant Jules Favre à sa droite.

Cette longue séance, commencée à 9 h. 1/2 du soir, dura toute la nuit. Le Conseil se tint dans le « cabinet de l'aile droite faisant face à la Seine ». Au fond de la salle, un buffet de charcuteries variées » ; les membres

3 heures de l'après-midi dans l'attente d'ordres et de nouvelles précises, les deux bataillons de la garde nationale, dont le mien, reçurent l'ordre d'aller occuper les Tuileries, qu'une foule calme et endimanchée visitait sans désordre dans un curieux étonnement. A 7 heures, les officiers de la garde nationale de service aux Tuileries furent avisés qu'un dîner les attendait au Palais. J'y fus. Le dîner était celui destiné aux officiers de service le matin — service de l'Empereur. — Au dessert, on servit du champagne ; et c'est alors que, non sans étonnement, nous vîmes se lever, un verre en main, un de nos camarades portant les galons de lieutenant. On crut qu'il allait boire à la santé de la République. Non ; sans embarras il nous dit qu'il avait eu l'occasion d'assister au départ de l'Impératrice, qu'il l'avait trouvée pleine de courage et de dignité et qu'il nous proposait de porter un toast, non plus à l'Impératrice, mais à la femme, à la mère. Cette proposition ne trouva pas d'écho mais ne souleva non plus aucune protestation, et l'orateur se rassit au milieu du silence ». — (Lettre particulière).

du gouvernement de la Défense nationale mangeaient debout, hâtivement, tout en continuant à discuter...

Les pièces d'accès étaient occupées par la garde nationale. Dehors, sur la place de Grève et le long du quai, la foule poussait d'incessantes acclamations. Au jour naissant, on se jeta sur des canapés ou sur des lits improvisés pour prendre quelques heures d'un repos nécessaire. Rochefort dormit dans l'ancienne chambre à coucher de Mme Haussmann (1)!

Je ne surprendrai personne en rappelant que l'appellation « rue du Quatre-Septembre » date de cette journée-là; jusqu'alors, la rue s'appelait « rue du Dix Décembre », souvenir de la proclamation de l'Empire... Cette trop évocatrice plaque bleue fut la première victime du régime nouveau...

(1) *Figaro* du 4 septembre 1909.

LES

CLASSES DE DANSE A L'OPÉRA

« Montez cinq étages, tournez à droite, prenez le corridor de gauche, poussez trois portes, remontez deux autres étages, puis tirez de nouveau à droite et là, demandez votre chemin à la première personne que vous aurez l'heureuse chance de rencontrer; car vous ne sauriez certainement pas vous y retrouver parmi tous les corridors qui s'ouvriront autour de vous... »

Telle fut, à peu près, l'indication que voulut bien me donner la concierge de l'Opéra, lorsque je la priai de m'indiquer le cours de M. Giraudier, professeur de danse pour la classe des hommes.

Après m'être trompé dix fois, avoir dérangé des tailleurs courbés sur des chausses wagnériennes, envahi des accessoiristes réchampissant des chars romains, troublé des couturières occupées à repriser des jupons de tulle, interrogé des lampistes et des

pompiers, voire même deux somnolents employés de bureau plongés dans la lecture de l'*Auto*, arpenté les corridors où reposent, remisés jusqu'à la prochaine représentation, les dieux égyptiens d'*Aïda* et les étendards des soldats de *Faust*, entrevu les squelettes de bois des coursiers fougueux destinés à emporter les Walkyries dans leur héroïque chevauchée, je finis par découvrir une habilleuse, les bras chargés de péplums roses, qui voulut bien, nouvelle Ariane, me guider dans le labyrinthe. Au bout d'un quart d'heure de courses échevelées je parvenais à la classe de M. Giraudier.

Au moment où j'y entrais, une vingtaine de jeunes gens de tailles inégales et d'âges variés — des enfants de huit ans et des hommes de vingt ans — faisaient de prodigieux « sauts de chat », remplissant de leurs bonds une vaste pièce au plancher incliné, tel le plancher de scène de l'Opéra. Au fond, une grande glace, à droite et à gauche des barres d'appui; les danseurs en minces escarpins de peau, culotte courte, bas blancs ou gris, chemise largement ouverte. Le violon à l'épaule, rythmant la mesure, précisant les mouvements, les indiquant professionnellement par une habile inflexion des jambes, M. Giraudier dirige et contrôle ses élèves. « Plus en dehors le pied... Tu vas trop vite... Trop vite, je te dis... et tes bras, tu les prends donc pour des aéroplanes... Une, deux... Pas de bourrée, maintenant... Plus en dehors le pied... Une, deux... C'est mieux... A toi, Robert... Songe que l'examen est dans

huit jours... entrechat six... Une, deux, entrechat sept... Bien... Ça ira... » Et toujours le violon à l'épaule, le

L'ENTRÉE DES CLASSES. P. Renouard, *aq*.

professeur circule au milieu des élèves, d'un pas glissé, sur le plancher non ciré, constellé de grands huit tracés par l'eau des entonnoirs. Avec des grâces de fillettes, la

petite classe à son tour (des enfants de huit à dix ans) arrondit la jambe, tend le jarret, s'efforçant, elle aussi, à battre le redoutable entrechat six...

Mais voici dix heures et demie : « Allons, signez ! », et les danseurs signent de leur grosse écriture enfantine

LA FEUILLE DE PRÉSENCE.
P. Renouard, *del.*

la feuille de présence. Les petits rigolent : « Hein, monsieur, comme il écrit mal, il sait pas écrire... » Ils se tordent de rire, enfilent leurs minces paletots et s'envolent comme une bande de moineaux.

Une douzaine de grandes et belles filles les rem-

placent; les coryphées : la classe de Mlle Théodore succède à la classe de M. Giraudier. Tout d'abord des plaintes : « Brrr... qu'il fait froid, on gèle ici ! » et ces jolies personnes se plaignent fort. Toutes sont en costume de leçon, souliers de danse, bas roses, jupe de tarlatane, pantalon blanc bouffant serré aux genoux,

LES « PETITES ». P. Renouard, *del.*

bras nus; sur leur corsage largement décolleté sont croisés des fichus de laine ou des matinées de satin rose et bleu, les cheveux sont peignés à la diable, les yeux semblent battus de sommeil; plusieurs élèves ont passé des jambières tricotées. Fine et menue dans sa robe noire, Mlle Théodore paraît. « Allons, allons, mes

enfants, ne perdons pas de temps. Vous ne me paraissez pas très réveillées ce matin. » La leçon commence. Des claquements du pouce, des battements de mains indiquent le mouvement; à des exercices de barre succèdent des temps de pointes et des ronds de jambes (1).

Oh! la grâce spirituelle et ensorcelante de ces minces pieds de femmes, qui tantôt frôlent le sol sans paraître daigner s'y poser et tantôt semblent se piquer dans le plancher comme une aiguille dans une pelote. Avec une précision, une méthode, un art parfaits, ce joli bataillon manœuvre au commandement de son colonel qui, d'ailleurs, prêche d'exemple, indiquant d'un geste adroit les poses à prendre, les mouvements à exécuter. Puis, on passe à un autre exercice : « Allons, l'adage. » A ce moment, la pianiste (car le piano a succédé au violon) plaque les premières mesures de la

(1) *Ce que gagnaient les danseuses de l'Opéra en 1842.*

Mme Carlotta Grisi, première danseuse, 40.000 francs par an, 60 francs de feux.

Mme Louise Fitz-James, danseuse de caractère, 18.000 francs par an.

Mme Pauline Leroux, danseuse de caractère, 12.000 francs par an, 50 francs de feux.

Mlle Mario, première danseuse, 25.000 francs par an.

Mlle Forster, première danseuse, 6.000 francs par an.

Les sœurs Desmilâtre, danseuses de deuxième ordre, 10.000 francs par an.

Chaque danseuse du corps de ballet à 1.500 francs. — *Salon littéraire* (30 octobre 1842).

LE SECOND QUADRILLE. F. Renouard, *del.*

figure. « A toi, Berthe, descends... Pas de bourrée... Monte sur la pointe... Mieux que cela... encore... Ça va... Allons, Pichard, à toi... Pas mal... Ne te presse donc pas, Georgette... Laisse bien ta jambe derrière toi.

« A LA BARRE ». F. Renouard, *del*

et quand tu es bien à l'arabesque serre les reins et n'oublie pas que c'est un jeté dessous... Doucement, plus doucement Blanche, ton bras est trop haut... Et toi, Germaine, soigne tes pointes... » Dociles, ces jeunes filles réalisent vite l'indication que leur jette

leur professeur; mais pendant qu'elles tournoient, un peigne saute, puis deux, puis trois peignes; Mlle Théodore s'impatiente : « Fixez donc mieux vos cheveux, c'est insupportable cette pluie de peignes... Allons, une, deux... Recommençons... Bravo, Germaine!... (1) »

Sous le grand vitrage dont la lumière crue allume des nimbes d'or dans les cheveux blonds, toutes ces jolies filles, le sourire aux lèvres, forment des groupes gracieux et charmants. Les yeux ne sont plus bouffis, elles sont vraiment réveillées; leur amour professionnel leur a fait oublier la fatigue.

Car ceux-là se trompent fort qui s'imaginent que l'existence d'une danseuse comporte de sérieux loisirs. Leur travail commence dès dix heures du matin pour ne finir souvent qu'à minuit, avec le tombé du rideau. Classe de neuf heures à dix heures et demie pour les enfants, de dix heures et demie à midi pour les sujets, les coryphées et les quadrilles; à midi et demi, répétition, et quatre fois par semaine, représentation le soir, tel est l'ordinaire tableau de service.

C'est vers huit ans que l'éducation chorégraphique commence et seuls un entraînement progressif et continu, une sévère méthode, un régulier assouplissement font qu'une jeune fille, presque une enfant, peut, sans faiblir, supporter l'excessive fatigue qu'entraîne l'étude de la danse.

Comme nous voici loin de la légende!

(1) Non seulement Mlle Théodore dirige les classes des « coryphées » mais elle préside ensuite aux leçons « d'ensemble » des sujets.

*
* *

Nous dégringolons d'autres escaliers et longeons de nouveaux corridors. Voici la porte de la classe des petits où professe Mlle Van Goeten. Nous entrons, et Mlle Van Goeten de s'exclamer : « Voilà bien ma chance, vous arrivez justement le jour où ma pianiste, épouvantablement grippée, a dû me fausser compagnie, si bien qu'à la veille de l'examen mes pauvres élèves sont forcées de travailler d'après mes indications chantées, et Dieu sait combien je chante mal !... »

Mlle Van Goeten est trop modeste : elle chante fort bien, fort en mesure, et son mignon quadrille se trémousse le plus joliment du monde à ses intelligents commandements (1). Toutes ces fillettes ont de douze à quatorze ans ; sur leur col mince se balancent encore

(1) Vendredi, 23 juin 1871.

Les petits sujets et les coryphées répètent en costume de danse, pour la première fois depuis la fermeture du théâtre.

Elles sont là une trentaine de danseuses éparpillées par petits groupes, leurs robes de tarlatane blanche éclairant la demi-obscurité du théâtre ; elles vont et viennent, causant avec animation ; en voici une qui, penchée, rattache le ruban de son soulier ; une autre debout, sur ses pointes, fait, toute droite et comme piquant le plancher, un assez long parcours, puis retombe sur ses pieds après une pirouette, en disant avec un geste le plus gentil du monde :

— Qu'est-ce qu'elle me chantait donc, maman, que j'avais perdu mes pointes, pendant la guerre ! Je savais bien que non, moi ! Ça ne se perd pas, les pointes !...

Je m'approche d'un groupe où la conversation est pleine d'en-

les médailles d'argent de leur première communion! Il en est de délicieuses qui déjà minaudent avec une

LA CLASSE D'ENSEMBLE DE Mlle MAURI DANS LE GRAND FOYER DE L'OPÉRA.
De Montarlot, phot.

enviable rouerie. Il semblerait d'ailleurs que cette classe fût une école de grâce, tant le professeur

train. C'est une petite coryphée, blonde et fort jolie, qui raconte la chute de la colonne Vendôme :

— J'étais là, dit-elle, au premier rang et j'ai acheté une complainte qu'on vendait rue de la Paix : je l'ai apprise par cœur. — *Notes et Souvenirs* (1870-71), par Ludovic Halévy (p. 107).

s'efforce avec raison de réagir contre « les mauvaises attitudes ». La leçon se passe, presque tout entière, à faire rentrer dans l'ordre des bras trop en dedans ou des genoux trop en dehors. « ... maintenant, mes enfants, travaillons le pas de l'examen. » Et Mlle Van

Mlle ROSITA MAURI.
Reutlinger, phot.

Goeten, toujours chantonnant, indique et mime elle-même les passages difficiles...

« Ta ta ta ta... ton genou Emma... ta ta ta... un temps... une, deux, trois... Pliez... une, deux... ta ta ta... sauts de chats... ton petit pied, Jane... ta ta ta... et Jane surveille son « petit pied » chaussé de coutil gris... »

Comme j'admirais le charme de ces minces fillettes, leur professeur voulut bien me présenter à son premier sujet, Mlle Emma Mauller — onze ans — qui se couvre de gloire dans les ballets de « Femina ». Cette « étoile en herbe », comme disait l'autre, daigna danser en mon honneur les pizzicati de *Sylvia*, et je quittai la classe sur cette aimable vision.

Redescendons les interminables escaliers; nous voici de plain-pied avec les coulisses; soulevons le lourd vélum, presque hermétiquement clos, qui ferme, derrière la scène, le grand foyer de la danse. Ici, c'est l'arche sainte; Mlle Rosita Mauri, hier encore la gloire de notre Académie nationale, y professe, — avec quelle indiscutable autorité — le cours de perfectionnement (1).

Au milieu du grand divan, frileusement serrée dans

(1) Le foyer de la danse à l'ancien Opéra (1844) : Le foyer de la danse est une grande et vaste pièce attenante à l'ancien hôte Choiseul. Elle est assez mal éclairée et meublée d'une banquette semi-circulaire sur laquelle prennent place les rares élus admis à pénétrer dans le sanctuaire. Un buste en marbre de la Guimard, posé sur une colonne en bois peint, pareille à celles qui n'ornent guère le foyer du public, est la seule relique adorée dans ce temple. La muraille, recouverte d'une boiserie sculptée et ouvragée à la manière du temps, est tapissée de glaces qui ont reproduit successivement les plus frais et les plus jolis minois du monde. De distance en distance des tringles de fer, posées à hauteur d'appui, servent aux danseuses qui s'y suspendent avec toutes sortes d'entrechats et de ronds de jambes en attendant leur entrée en scène. — *Les petits Mystères de l'Opéra*, par ALBÉRIC SECOND, p. 134.

un long manteau de tricot blanc, ses cheveux bouclés, recouverts d'une mantille bleu pâle, la haute canne noire à pomme d'or — son bâton de commandement — à la main, le sourcil autoritaire, Mlle Rosita Mauri donne sa leçon...

L'aimable artiste me reçoit les mains tendues et cependant Mlle Mauri semble soucieuse, ses yeux spiri-

AU SECOND QUADRILLE. P. Renouard, *del.*

tuels sont mélancoliques. Mlle Mauri est un peu nerveuse, elle en exagère son pittoresque accent espagnol. « Hé, cher monsieur, vous tombez bien mal, je n'ai encore personne ce matin, hier au soir *Faust*, aujourd'hui il pleut à verse... les pauvrettes sont fatiguées ; deux vaillantes ont seules bravé la tempête : Schwarz et Billion ; la qualité devra remplacer la quantité. »

Oh! la belle leçon, je ne dirai pas seulement de danse, mais encore d'esthétique. « Allons, mesdemoiselles... continuez... de la grâce., encore de la grâce... Plus bas les bras, et le poignet plus souple... détournez maintenant... Tendez la pointe... hop... bravo Schwarz! Très bien... port de bras... attitude... Restez... » Les charmantes danseuses, telles deux statues grecques, s'immobilisent en une « pose noble » et Mlle Mauri, satisfaite, de s'écrier : « Hein! sont-elles d'une belle ligne... Ceci est parfait... Mais songez qu'il faut toute une vie de travail, et d'un dur travail je vous assure, pour atteindre à cette perfection... Pas commode notre métier et ne l'exerce pas qui veut, et puis, quelle gymnastique, parfois aussi quel supplice!

Saviez-vous que la Taglioni, après une leçon de deux heures donnée par son père, tombait mourante sur le tapis de sa chambre, où elle se laissait déshabiller, éponger, rhabiller sans avoir le sentiment de ce qu'on lui faisait?... Et elle devait danser le soir, *la povera!* (1) »

(1) Une danseuse dévorée d'ambition, Mlle X..., avait inventé, S. G. D. G., une manière fort ingénieuse de se *casser* et de *se tourner* en même temps...

Mlle X... se couchait par terre, le visage collé contre le plancher, les jambes étendues horizontalement, puis elle faisait monter et peser sur elle sa femme de chambre. Avec le temps elle s'habitua si bien à son fardeau domestique qu'elle en arriva à porter sa mère et sa sœur. Si la place n'eût pas manqué, elle en eût porté bien d'autres. — *Petits Mémoires de l'Opéra*, par Charles de Boigne, 1857, p. 35.

LE COURS DE Mlle MAURI DANS LE GRAND FOYER DE LA DANSE.
Mlles BARBIER, ZAMBELLI, D. LOBSTEIN

De Montarlot, phot.

Mais le front de Mlle Mauri se rassérène : une par une, sans bruit les retardataires ont fait leur apparition. L'état-major de l'escadron volant de l'Opéra est presque au complet : Mlles Aïda Boni, Urban, Lobstein, Meunier, Johnsson, de Moreira, Dockès et

LA CLASSE DE Mlle THÉODORE.

P. Renouard, *del.*

Guillemin entrent en leçon, et c'est un émerveillement de voir ces jolies personnes résoudre en se jouant les difficultés que leur impose leur éminent professeur. D'un mot, d'un geste, Mlle Mauri — le poing gauche à la hanche, et marquant la mesure de sa terrible canne

noire — commande, surveille, ne ménageant ni ses critiques, ni ses compliments...

... Depuis quelques minutes, une nouvelle danseuse est survenue : après avoir exécuté quelques pliés et quelques ronds de jambe, elle a nonchalamment posé son pied mince sur la barre la plus élevée, plus haut que l'épaule, et dans cette pose étrange, mais professionnelle, elle assiste tranquillement à la leçon qui finit. Cette charmante apparition — brune, fine, nerveuse — est Mlle Zambelli, l'étoile de l'Opéra... A son tour, elle danse et nous admirons cette grande artiste, une des plus parfaites qu'il nous ait été donné d'applaudir D'un mot, d'ailleurs, Mlle Mauri résume nos sensations : « C'est un feu d'artifice ».

Puis avec le charme infini qu'ont les femmes parlant avec amour d'un art qu'elles ont exercé supérieurement, Mlle Mauri énumère toutes les qualités nécessaires à une vraie danseuse : l'élégance des attitudes, la noblesse des positions, les aimables abandons du corps, les longs déploiements, les parcours sinueux, et, par-dessus tout, les yeux d'enjouement... Mlle Mauri parlant de son art, c'est l'apôtre même de la religion chorégraphique qui sème la bonne parole... Les yeux, la voix, le geste, tout en elle est sérieux... j'allais écrire doctrinaire.

Mais — il y a toujours un « mais » dans la vie — sous la jupe noire de coupe austère sort un petit bout de pied emprisonné en un étroit escarpin verni... et ce petit bout de pied n'est pas doctrinaire du tout... Ah ! le

gredin, comme il frétille, comme il se cambre, comme il est « un peu là » ! Quel docile élève et qu'il exécute spirituellement les indications du professeur... Nous l'avons connu, chaussé de satin rose, alors qu'il nous charmait dans *le Cid, les Deux Pigeons*, *la Korrigane, Coppélia!...* (1)

Mademoiselle Rosita Mauri, quand vous voudrez être tout à fait sérieuse, méfiez-vous de votre petit pied

(1) Il est permis à ce propos de rappeler les jolis vers d'Alfred de Musset à la Taglioni, créatrice du ballet *l'Ombre :*

Si vous ne voulez plus danser,
Si vous ne faites que passer
Sur ce grand théâtre si sombre,
Ne courez plus après votre ombre
Et tâchez de nous la laisser

LA
SEMAINE D'UN INONDÉ

Dimanche 23 janvier 1910, *trois heures de l'après-midi, du haut d'un balcon du quai Voltaire...* — Malgré la neige qui tombe en tourbillons, une foule dense assiège les parapets des quais. On s'arrache les journaux... On compte les marches libres des escaliers de pierre donnant accès aux berges inondées; encore douze... ça va bien. De l'angle du pont des Saints-Pères, les badauds constatent avec stupeur que le fleuve, démesurément grossi, affleure presque les entablements du tunnel reliant la gare d'Orsay à la gare d'Orléans... Des amis arrivent, les nouvelles sont de plus en plus mauvaises... la banlieue parisienne est tout entière envahie, les trains sont arrêtés, les ponts s'écroulent... L'eau paraît sourdre de partout, par les murs, par les parois, par les fentes des pierres, sous les pavés, le long des rails des tramways... le baromètre enregistreur, qui marquait 733 millimètres, baisse encore!

La Seine jaune et bourbeuse semble monter à l'assaut des ponts, des berges, des bateaux-lavoirs, des grands chalands noirs accotés aux quais et dont les mariniers doublent les amarres...

LA SEINE ET LE PONT-ROYAL, 25 JANVIER 1910.
L.-P. Aubey, photog. Verascope Richard.

Lundi, 2 *heures. Au musée Carnavalet.* — Un attaché et deux gardiens manquent à l'appel; ils habitent la banlieue inondée, les communications sont interrompues, leurs maisonnettes doivent être cernées par les

eaux... La rue de Sévigné résonne de sinistres coups de trompe annonçant qu'une équipe des pompiers occupant la caserne voisine part lutter contre quelque nouvelle catastrophe. Après le feu, ces braves gens vont affronter — en héros qu'ils sont — l'eau, l'eau traîtresse qui

L'EMBARCADÈRE DU « TOURISTE », VIS-A-VIS LA GARE D'ORSAY,
Dr A. Bach, photog. 26 JANVIER 1910. Verascope Richard.

mine sournoisement les murs, prépare les éboulis, ouvre les crevasses...

« Allô ! allô !... De la part des *Annales*. Avez-vous au musée des documents sur les anciennes inondations à Paris ? — Oui. — Ça va bien, on va venir voir ça. »

— « Allô ! De la part du *Monde illustré*, avez-vous au musée », etc... Une carte, deux cartes, trois cartes, quelques reporters désireraient consulter ce que le musée possède relativement aux inondations... Vérifions un peu nos richesses... elles sont minimes... Quelques illustrations datant de trente ans, une reproduction d'un curieux tableau de Loir Luigi, une gravure en couleurs de Debucourt, des documents sans importance... Mais en feuilletant *Paris sous le Consulat*, d'Aulard, je retrouve ces deux extraits de la *Gazette de France*, qui me semblent tout à fait de circonstance :

A la date du 12 nivôse an X (1802) : « ... Le débordement de la Seine est tel, que les communications se trouvent interceptées dans plusieurs quartiers de la ville. Il ne s'en faut plus que de dix-huit pouces pour que la rivière ne soit parvenue à la hauteur de 1740... On navigue en bateau dans un grand nombre de rues : celles de Saint-Florentin, Lille, Seine, Vielle-Boucherie, Gît-le-Cœur, Pavée, etc... La place de Grève se trouve couverte de trois à quatre pieds d'eau, et les bateaux chargés de blé étaient amarrés ce matin sous l'arcade Saint-Jean. » (L'arcade Saint-Jean traversait jadis l'Hôtel de Ville)...

Plus loin, le 14 nivôse :

... L'échelle du pont National (pont Royal) marquait ce matin 7 mètres 7 décimètres.

L'eau couvre l'esplanade des Invalides, les Champs-Elysées et toute la plaine d'Ivry. On voit, du haut des tours Notre-Dame. tout le spectacle de l'inondation.

Quant au cataclysme de 1740, nous en connaissions tous les détails par le *Journal* de Barbier :

... Actuellement (25 décembre, jour de Noël), Paris est entièrement inondé. D'un côté, la plaine de Grenelle et le canton des Invalides, le Cours et les Champs-Elysées, tout est couvert d'eau. Elle vient même par la porte Saint-Honoré jusqu'à la place Vendôme... On ne passe plus qu'en bateau ; le côté de Bercy, de la Râpée, de l'Hôpital-Général (actuellement la Salpêtrière), c'est une pleine mer... La place de Grève (actuellement place de l'Hôtel-de-Ville) est remplie d'eau, la rivière y tombe par-dessus le parapet, toutes les rues des environs sont inondées, dans les maisons à porte cochère les bateaux entrent jusqu'à l'escalier... Le pain vaut toujours quatre sols et demi la livre et tout le reste est très cher... Un batelier a été mis en prison pour avoir exigé douze sols pour passer une pauvre femme et son enfant.

6 *heures du soir. Chez un ami, rue de Lille, autour d'une table de bridge.* — Des joueurs surviennent apportant les nouvelles... le sous-sol de la gare d'Orsay est envahi... Deux locomotives électriques que l'on n'a pas eu le temps de garer baignent dans l'eau jusqu'à mi-hauteur... Toute la journée, les quais ont été envahis par les curieux, les camelots, les photographes... La Seine verdâtre roule tumultueusement des poutres, des tonneaux, des débris informes, des cahutes encore enguirlandées de lierre... Quelques magistrats arrivent, gelés, du Palais de Justice dont les calorifères sont inondés... les membres de la Chambre des Requêtes ont dû siéger au coin d'un feu de coke en Chambre du Conseil — toutes portes ouvertes — pour obéir aux prescriptions de la Loi... Les eaux atteignent 7 m. 89

au Pont-Royal ; encore un centimètre et elles vont dépasser l'étiage de 1740... On voudrait se rassurer ; mais le bridge languit...

Mardi 25, 11 *heures matin.* — La Seine monte toujours, la foule continue à envahir les quais. Des automobiles, des coupés stationnent aux têtes des ponts, les propriétaires descendent pour voir plus près. Debout sur leur siège, chauffeurs et cochers regardent par-dessus la tête des curieux. Rue de Lille, rue de Verneuil, rue de Bellechasse, les infiltrations commencent. Les tramways sont pleins, on est si bien sur l'impériale pour observer l'assaut furieux que donne le fleuve déchaîné aux vieux ponts et aux quais de Paris... « Ça fait cinéma ! », dit un élève de l'École des Beaux-Arts, au large pantalon de velours gris, tenant sous le bras une jolie fille qui mordille un bouquet de violettes... Les curieux sont massés devant la porte vitrée de la gare d'Orsay... Le bruit court qu'on va faire sauter le pont d'Iéna, dont la masse obstrue le passage des eaux... Au Jardin des Plantes, on a pu sauver les ours dont les fosses étaient inondées...

7 *heures du soir.* — Qu'ils sont durs à gravir les cinq étages que l'ascenseur avalait si rapidement... A chaque palier, dans l'angle, des bougies en des flambeaux de cuivre .. Et le soir, on fait cercle autour de la lampe inutilisée depuis si longtemps et qui sent le pétrole...

Mercredi 26, 7 *h.* 1/2 *du matin.* — Les moineaux parisiens répondent à mon appel plus nombreux que

jamais. Eux et moi sommes de vieux amis. Chaque matin, dès sept heures et demie, ils montent la garde sur la balustrade du balcon et réclament en piaillant le pain quotidien. Je réunis d'habitude une vingtaine de clients... dont un boiteux qui ne manque jamais sa visite

LE QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 26 JANVIER 1910.
de Montarlot, phot.

matinale et un petit gris d'une effronterie délicieuse... Ce matin, leur nombre a doublé... mes petits camarades ont dû faire des invitations... C'est entendu, on augmentera les portions.

8 *heures*. — J'ouvre mon *Figaro :* une phrase résume

admirablement la journée d'hier : « On a l'impression d'être dans une ville assiégée par un insaisissable ennemi ». La Seine a encore monté. L'étiage indique 8^{m},29. Au Pont-Royal, la situation devient très grave... Le fleuve charrie des forêts de poutres blanches, des tonneaux, des cadavres de pauvres chiens qui passent rapidement, les quatre pattes en l'air, tout roides. L'eau est jaune et sale, de grands remous moirés se forment à l'avant des bateaux amarrés et des pontons d'embarquement... Une tempête de neige, de grésil, de pluie... Quai Voltaire, il y a 1^{m},40 d'eau dans nos caves... des pompes d'épuisement sont installées à côté, au *Monde illustré*, plus loin encore, au *Journal officiel*, pour vider les chambres basses où fonctionnaient les machines.

3 *h.* 1/2 *du soir.* — *La salle des séances du Conseil municipal.* — M. de Selves, préfet de la Seine, expose aux conseillers l'exacte situation de Paris : il montre le péril grandissant d'heure en heure, il énumère les mesures qu'il a prises, non seulement contre les dangers imminents, mais encore pour assurer l'existence des milliers de sinistrés qui affluent de toutes parts, pour hospitaliser les malades, pour diriger son armée d'ingénieurs, de techniciens... Les yeux cernés de bistre du préfet, ses traits tirés, disent le surmenage écrasant de cet homme supérieurement intelligent. Le préfet de police lui succède, il arrive de la banlieue inondée, croulante, et sa brève allocution terminée, il se hâtera de retourner —

selon son habitude — au plus fort du danger, donnant l'exemple de la bravoure, soutenant de sa présence l'héroïque phalange des agents, des marins et des soldats réquisitionnés !

LE QUAI VOLTAIRE ET LA POMPE D'ÉPUISEMENT DU « JOURNAL OFFICIEL »
P Parfonry, photog. 26 JANVIER 1910.

Massés sur les marches conduisant à la tribune, pressés derrière leurs collègues du bureau, mêlés aux sténographes, les conseillers font une ovation aux deux préfets... Debout, très élégant dans sa jaquette noire fleurie

de la rosette de la Légion d'honneur, M. E. Caron, président du Conseil, souligne éloquemment la grandeur de cette manifestation patriotique... Les crédits demandés sont votés à l'unanimité, un grand élan de solidarité fraternelle, d'amour passionné pour notre cher Paris, réunit toutes ces opinions souvent contraires... C'est très simple, très beau, très impressionnant.

4 *h.* 1/2. — M. Quentin-Bauchart — conseiller des Champs-Élysées inondés, qui préside la Commission du Vieux-Paris, — expédie hâtivement les affaires urgentes, puis retourne en son quartier reprendre son poste de combat.

Les quais sont toujours remplis par la foule, plus curieuse encore qu'émue... Des camelots hurlent : « Demandez Paris sous l'eau... Le déluge à Paris... Un franc la douzaine d'instantanés... demandez... » Le pont des Arts est condamné, on ne passe plus... Un agent veille, roulé dans son caban, derrière des cordes tendues... Un second barrage, quai du Louvre, le sol est soulevé, l'eau sort par les égouts... Le vieux Pont-Neuf assure, une fois de plus, la circulation parisienne.

L'eau gagne toujours; depuis le commencement de la crue, la Seine a monté de 6 m. 10...

10 *heures.* — Ce soir, le quai Voltaire offre un aspect lamentable. On piétine dans la boue gluante au milieu de la chaussée; des pompes grinçantes vident les caves de l'*Officiel* et crachent sur les passants des nuages de

fumée... On commence à prendre peur... Les commères font de fâcheux pronostics... Des femmes pleurent et une marchande de journaux m'a dit textuellement ceci : « Monsieur, vous qui connaissez le préfet de police, savez-vous si cela va bientôt finir ? »

La rue de Lille est complètement inondée, on y cir-

LE QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 26 JANVIER 1910.
de Montarlot, phot.

cule en bateau. M. Lemercier, juge au Tribun l de la Seine, a amarré un bachot en toile au pied de son escalier !

Une affreuse odeur de gaz empuantit les environs, les éboulements ont crevé des conduites, l'on ne sait où

trouver les fuites... Des agents sont venus, ordonnant de fermer tous les compteurs ; une explosion vient de se produire chez le marchand de tabac du coin de la rue de Beaune, au-dessous de l'appartement historique où mourut Voltaire... Ma concierge est affolée : « Encore trois marches, monsieur, et l'eau est dans la cour. » Derrière la porte cochère, sous la voûte, des briques et des sacs de ciment sont empilés. On va élever une digue au haut de l'escalier de la cave complètement remplie d'eau et devant la porte d'entrée de la maison.

Le tunnel du chemin de fer d'Orsay passe sous nos pieds, l'on entend distinctement l'eau couler en trombe.

Jeudi 27, 9 *heures du matin.* — Il gèle, mais le temps est beau. La Seine a encore monté. Les bateaux-lavoirs surgissent au-dessus des parapets des quais, bouchant la vue du Louvre !

4 *heures du soir.* — Au coin de la rue du Bac, barrée depuis midi, un fort attroupement... On rit, on plaisante. Quatre égoutiers, bottés jusqu'à la ceinture, traversent dans leurs bras d'un trottoir à l'autre les malheureux locataires des rues inondées... rue de Verneuil, rue de Lille, rue de Poitiers, rue de Beaune... Ils sont dans l'eau jusqu'aux cuisses. Les femmes crient, les enfants s'amusent... Ce pittoresque va-et-vient rappelle la jolie gravure de Petit d'après Garnier, où, dans une rue parisienne, un solide gars, les jambes nues, porte sur son dos une jolie

muscadine de l'an IX aux mollets impeccables, aux pieds mignons chaussés de souliers à hauts talons...

10 *heures du soir.* — La vision du haut de mon bal-

LA PASSERELLE DE LA RUE DE BEAUNE, 27 JANVIER 1910.
Maria Devaux, photog. Verascope Richard.

con est superbe et sinistre : peu de monde sur les quais, au loin, dans le noir, des voix de camelots crient les « dernières nouvelles »... La lumière électrique brille encore sur la rive droite... Les feux rouges signalant les piles de ponts jettent leurs notes sanglantes.

Sur le quai du Louvre deux feux à l'acétylène projettent de grandes lueurs dont les reflets viennent danser sur l'eau noire en donnant exactement l'impression de ces « pluies d'or » que tirent les artificiers.

La lune est très claire... Par-ci par-là, sur les quais, de petites flammes : les feux de bivouac allumés par les soldats qui vont passer la nuit pour nous garder, nous protéger contre l'inondation et nous défendre des malfaiteurs dont les sinistres visages commencent à se montrer dans les ruelles sombres.

L'ami qui est près de moi contemple ce morne paysage... Soudain il pousse un cri : « Allons, bon... me voilà bloqué... l'eau qui commençait à peine à mouiller la chaussée devant la rue Bonaparte a tout envahi... comment vais-je pouvoir rentrer chez moi... » Et il me quitte anxieux !

Vendredi 28, 4 *heures du matin*. — La nuit est douce, le ciel très calme, sans une étoile... Aucun autre bruit que le grondement morne et continu du fleuve... L'eau paraît avoir atteint le niveau même du pont des Saints-Pères, dont le tablier semble poser directement sur la Seine... Des silhouettes d'agents cyclistes passent rapidement dans la nuit ; les grands feux rouges du quai du Louvre continuent à briller.

7 *heures*. — Le jour paraît, livide... Dans l'escalier de service on entend les domestiques se hâtant de descendre pour aller aux provisions, cela rappelle les mau-

vais jours du siège... Le boucher monte lui-même prendre les instructions, il est inondé et va fermer... La Seine semble encore plus menaçante... De grands nuages gris traînent comme des toiles sur les toits du Louvre

LA SEINE ET LE PONT DES SAINTS-PÈRES. 28 JANVIER 1910.
L.-P. Aubey, photog. Verascope Richard.

les tours de Saint-Germain-l'Auxerrois, les poivrières de la Conciergerie... La matinale petite note rose ne vient pas comme d'habitude égayer la flèche de la Sainte-Chapelle... Les voitures commencent à rouler, leurs lanternes rouges encore allumées; sur les quais

pleins d'ombre de retentissants coups de marteau... Les boutiquiers se barricadent!

7 *h.* 1/2. — Des hourras sous mes fenêtres... Un jeune homme vient de pêcher, à l'aide d'un panier attaché au bout d'un manche à balai, une magnifique carpe pesant au moins trois livres...

La cuisinière revenant du marché donne les nouvelles. Dans les épiceries, encombrées de paquets remontés des caves où l'eau depuis longtemps les eût noyés, la foule se presse pour faire des provisions... Les eaux minérales et le pétrole manquent totalement; le beurre se vend 2 fr. 30 la livre, la douzaine d'œufs 1 fr. 80... La verdure est rare. Le prix des pommes de terre et des choux a doublé...

10 *heures.* — La circulation est de plus en plus difficile; les pavés de bois disloqués par les eaux dansent sous les pieds. Plusieurs femmes tombent. Il est joli, ce matin, le « ruisseau de la rue du Bac », cher à Mme de Staël!

Des gamins, des garçons livreurs, des badauds inspectent curieusement les petites digues de briques et de ciment que les boutiquiers et les portiers ont élevées devant les ouvertures des portes cochères et des magasins...

Au coin de la rue de Bellechasse et de la terrasse de la Légion d'honneur, un lac, un torrent... Une poche d'eau a crevé, soulevant le trottoir, et le flot sort en cascade, couvrant la plaque bleue indiquant le nom de

LA RUE VISCONTI, 28 JANVIER 1910.

Photog. Neurdein.

la rue; cette rue de Bellechasse forme un canal profond d'un mètre cinquante... Une sorte de pont volant permet d'accoster quelques barques qui font le service des rues inondées : rue de Lille, rue de Verneuil, rue de

LE PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR, 28 JANVIER 1910.
H. Stresser, photog. Verascope Richard.

Poitiers. Des gens embarquent, de gros pains sous le bras, des provisions à la main. M. Maréchal, l'énergique commissaire de police du quartier, bien que surmené par trois nuits de veille, contrôle son personnel improvisé de conducteurs de bachot; beaucoup sont de braves

gens dont le dévouement est admirable; mais des apaches se sont glissés dans les rangs; hier deux de ces gredins n'ont-ils pas voulu rançonner une malheureuse femme! M. Maréchal a grand'peine à éloigner les curieux du terre-plein dangereux qui s'étend devant la gare. Ici le sol, trop affouillé, peut crever d'une minute à l'autre... Sous nos pieds, tremble la mince couche de macadam sous laquelle on devine l'eau furieuse.

11 *heures.* — La cour de l'École des Beaux-Arts : un lac où vient se mirer le délicieux arc de Gaillon... Des jeunes filles sortant des ateliers s'aventurent en riant sur la planche étroite qui leur permet de gagner la chaussée de la rue Bonaparte.

... Un canal à Venise dans la Giudecca, un chemin d'eau à Rotterdam, telle nous paraît la rue Visconti complètement inondée. Les habitants doivent s'y servir d'une échelle pour rentrer chez eux, par les fenêtres du premier étage! Des barques circulent dans la ruelle sombre où vécurent Jean Racine, Adrienne Lecouvreur et notre immortel Balzac. Montés sur des amas de planches, nous ne nous lassons pas de regarder cette sente étroite où le ciel vient se mirer dans l'eau. C'est sans conteste un des plus inattendus aspects de Paris inondé...

Nous rentrons chez nous, la pluie recommence à tomber, les curieux s'espacent, les boutiques se ferment, mais les camelots continuent à s'égosiller : « Demandez

le Déluge à Paris... 24 instantanés pour 1 franc... demandez... »

A 4 heures, le pont des Saints-Pères est barré. On ne passe plus.

Samedi matin, 29 janvier, 8 *heures*. - Un soleil

LA COUR DE L'ECOLE DES BEAUX-ARTS, 28 JANVIER 1910
H. Stresser, photog. Verascope Richard.

blond qui semble apporter avec lui l'espérance... La Seine décroît, on n'en saurait douter à voir la mince ligne blanche que la baisse des eaux laisse paraître sur les piles noires des ponts. Par contre, nous n'avons ce

matin ni journaux, ni gaz, ni électricité, ni téléphone, ni ascenseur, et les deux seuls ponts assurant nos communications avec la rive droite sont le Pont-Neuf et le pont Royal, c'est-à-dire deux des plus anciens ponts de Paris... Le progrès ne serait-il qu'un vain mot?

La vie recommence. Des petits trottins paraissent s'amuser prodigieusement à regarder les inlassables pêcheurs à la ligne fort occupés « à mouiller du fil dans l'eau » ; des peintres ont dressé leur chevalet et « pigent les motifs » de l'inondation ; les portiers constatent avec joie « que ça n'a pas monté dans la cave »; enfin la Seine semble moins mauvaise, moins violente... C'est la fin, espérons-le !... Sur la colonne Morris, en face la gare d'Orsay, s'étale une affiche toute fraîche « Salle du Conservatoire. — Demain, dimanche 30 Janvier : *Le Déluge*, par Saint-Saëns » — .....

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Le n° 5 du quai Conti vers 1860	3
Mme d'Abrantès	7
Bonaparte	9
Le salon de Mme de Permon (aujourd'hui salon de M. Pigoreau, place Conti, n° 2)	11
Passage Saint-Roch	13
Estampe allégorique publiée vers 1800	14
L'angle de la rue des Moineaux et de la rue des Moulins	15
La rue Vieille-du-Temple vers 1860	19
La Tourelle Barbette rue Vieille-du-Temple, vers 1865	23
Eglise des Blancs-Manteaux en 1790	27
Rue Pavée au Marais	29
La Procession de la Ligue	35
L'empoisonneuse la Voisin	43
Grille s'ouvrant jadis sur les jardins de la Voisin	45
Entrée de Louis XVIII à Paris, le 3 Mai 1814	47
Le boulevard Bonne-Nouvelle	49
Le Pont-Neuf vu du yacht	53
Çoin de Seine	54
Le pont du yacht	55
La berge du quai des Orfèvres	57
Pont-Neuf	59
Petit bras de la Seine, 3 Janvier 1880	63
Vue de l'Hôtel de Ville de Paris (XVIIIe siècle)	71
Réception de Louis-Philippe à l'Hôtel de Ville	75

Pages
Quai de la Grève et partie de l'Hôtel de Ville vers 1850..... 77
Lithographie de Raffet. (Album de 1851)..... 79
L'arcade Saint-Jean, rue Monceau-Saint-Gervais..... 83
L'Hôtel de Ville pendant la Révolution de 1850..... 85
Gravure populaire de 1789..... 87
Attaque de la Maison commune de Paris, le 29 Juillet 1794, ou 9 Thermidor An II de la République..... 89
La cour de la Sorbonne vers 1845..... 97
Mlle Constance Mayer..... 107
François J. Talma..... 115
Talma, rôle de Sylla (acte IV, scène VIII), 1823..... 117
Talma, rôle de Pyrrhus..... 119
Costume de Talma dans *Cinna*..... 121
Cabinet d'étude de Talma, 4, rue Saint-Georges..... 123
Frise peinte du cabinet de Talma, rue de la Tour-des-Dames..... 125
Porte peinte du cabinet de travail de Talma, rue de la Tour-des-Dames..... 127
Le Louvre et les Halles à 700 mètres d'altitude. (Extrait de *Paris vu en Ballon*, de André Schelcher et A.-Omer Decugis.) 131
The day's Folly (Drawn and engraved by A Y. Sergent 1785)..... 133
Expérience faite au château de la Muette, par M. Pilatre de Rozier..... 135
Voyage aérien fait en présence de M. le Dauphin, le 1er Décembre 1784, par MM. Charles et Robert..... 137
Globe aérostatique de MM. Charles et Robert..... 141
Mme de Montgolfier..... 143
Le théâtre du Vaudeville, place de la Bourse (sur l'emplacement de la rue du 4-Septembre)..... 153
Théâtre de l'Opéra-Comique, plus tard théâtre du Vaudeville.... 157
Henri Monnier dans « La Famille improvisée »..... 158
Henri Monnier (d'après Gavarni)..... 159
Arnal dans « Une fièvre brûlante »..... 161
La Dame aux Camélias..... 162
Les Parisiens..... 163
Mlle Blanche Pierson..... 165
Portrait de Mlle Bartet dans « l'Arlésienne »..... 167
Mme Réjane dans « Mme Sans-Gêne »..... 169

Pages
L'église Saint-Merri 173
Quartier Saint-Merri. — Ancien hôtel de La Reynie, 24, rue Quincampoix 175
L'église Saint-Merri 177
Le bureau des lingères de la rue Courtalon..... 179
Au caveau des Halles..... 183
Vue du marché et de la fontaine des Innocents..... 185
E. Rostand. (Croquis dessiné au caveau des Halles)..... 187
Ruines de la chapelle du Doyenné et de l'hôtel de Longueville.... 191
L'hôtel de Longueville, place du Carrousel..... 195
Place du Carrousel sous Louis-Philippe..... 199
Revue du Décadi, passée par le premier Consul dans la cour du Carrousel 203
Hôtel de Nantes, place du Carrousel, 1849..... 207
Place du Carrousel. (Vue prise à l'entrée du Musée, 1849)..... 211
Frascati 219
Les petites Marionnettes. (Gravure du temps)..... 222
Vue de Frascati..... 223
Frascati 225
Les Garnitures 227
Une gravure du « Bon genre »..... 229
Mise d'une Elégante..... 231
La Grange-Batelière vers 1810..... 238
Entrée des galeries provisoires construites pour l'exposition aux Menus-Plaisirs 239
Dessous de la porte des Menus-Plaisirs..... 241
Coupe sur la longueur du théâtre du Conservatoire..... 242
Vue intérieure de la salle du Conservatoire..... 243
Entrée du Conservatoire..... 247
Thérésa en 1867..... 249
Un cabinet d'époque Directoire..... 251
Un salon d'époque Directoire..... 252
Un vieil hôtel, faubourg Poissonnière..... 253
Vue de Passy, prise dans l'Isle des Cignes, vis-à-vis les bons Hommes. (Vers 1775)..... 257
Balzac 261
Le jardin de Balzac..... 263

Pages
La Maison de Balzac (Sortie sur la rue Berton)..... 265
Autre vue des Boulevards, près le pavillon chinois de l'hôtel de Montmorency 273
Pavillon chinois de la maison de M. le Duc de Montmorency, boulevard Montmartre..... 277
Le passage des Panoramas, vers 1808..... 281
L' « en-tête » des factures de la maison Susse, vers 1835, représentant quelques « charges » de Dantan jeune..... 285
Tombeau du cardinal de Richelieu..... 291
Masque mortuaire (moulé sur nature) du cardinal de Richelieu.. 297
Crypte funéraire du cardinal de Richelieu à la Sorbonne..... 299
Le masque mortuaire du Cardinal-Ministre..... 302
Richelieu sur son lit de mort..... 303
A. Bruant, par Steinlen..... 306
Aristide Bruant..... 307
Montmartre en 1850..... 313
Construction de l'église du Sacré-Cœur..... 315
Le poste de la rue des Rosiers (Juin 1871)..... 319
Une ferme à Montmartre..... 322
La rue Saint-Vincent à Montmartre (1908)..... 323
Les moulins de Montmartre vers 1845..... 325
Rue des Saules. — Cabaret des Assassins..... 327
4 Septembre 1870..... 333
Gambetta 337
Gouvernement de la Défense Nationale..... 339
Les députés de la rive gauche (4 Septembre)..... 343
Henri Rochefort (4 Septembre 1870)..... 345
L'entrée des classes..... 351
La feuille de présence..... 352
Les « Petites »..... 353
Le second quadrille..... 355
« A la barre »..... 357
La classe d'ensemble de Mlle Mauri dans le grand foyer de l'Opéra. 360
Mlle Rosita Mauri..... 361
Au second quadrille..... 363
Le cours de Mlle Mauri dans le grand foyer de la danse. Mlles Barbier, Zambelli, D. Lobstein..... 365

Pages

La classe de Mlle Théodore..... 367
La Seine et le Pont-Royal, 25 Janvier 1910..... 372
L'embarcadère du « Touriste », vis-à-vis la gare d'Orsay, 26 Janvier 1910..... 373
Le quai des Grands-Augustins, 26 Janvier 1910..... 377
Le quai Voltaire et la pompe d'épuisement du « *Journal Officiel* ». 26 Janvier 1910..... 379
Le quai des Grands-Augustins, 26 Janvier 1910..... 381
La passerelle de la rue de Beaune, 27 Janvier 1910..... 383
La Seine et le pont des Saints-Pères, 23 Janvier 1910..... 385
La rue Visconti, 28 Janvier 1910..... 387
Le Palais de la Légion d'Honneur, 28 Janvier 1910..... 389
La cour de l'Ecole des Beaux-Arts, 28 Janvier 1910..... 391

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

TABLE DES PLANS

Pages

Extrait du plan de la Ville de Paris, par Bullet et Blondel, de 1670 à 1676 35

Extrait d'un plan de la place de Grève et de l'Hôtel de Ville en 1830. (Collections du Musée Carnavalet. Cartons de la topographie) 86

Extrait du plan routier de la Ville de Paris en 1839, par Charles Picquet 116

Place du Carrousel 215

Extrait du plan du XVIe arrondissement de la Ville de Paris en 1860, publié dans le « Paris Nouveau » d'Emile de Labédollière. 260

La Butte Montmartre 311

FIN DE LA TABLE DES PLANS.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
La « Mansarde » de Bonaparte	1
Au vieux quartier des Blancs-Manteaux	17
La rue Beauregard. La rue de la Lune. L'église Bonne-Nouvelle	33
Paysages de Seine	51
L'Hôtel de Ville et la Place de Grève le 31 Juillet 1830	69
« Musée des Arts ». A la Sorbonne	95
La rue de la Tour-des-Dames. — La Nouvelle-Athènes. — La maison de Talma	113
Paris vu en ballon	129
Le théâtre du Vaudeville	151
Paris la nuit : Autour de Saint-Merri; l'hôtel de la Haute Loire; Chez Emile; le Caveau des Halles	171
Les jardins du Carrousel	189
« Frascati »	217
Le faubourg Poissonnière	237
La rue Raynouard. Un logis de M. de Balzac	255
Le passage des Panoramas	271
La rue de la Harpe	289
La vraie « Butte » Montmartre	305

Pages

Le 4 Septembre 1870 : La place du Château-d'Eau; Les grands boulevards; l'Hôtel de Ville; les Quais..... 331

Les classes de danse à l'Opéra..... 349

La semaine d'un inondé..... 371

Table des gravures..... 393

Table des plans..... 399

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

1915-6-20. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie

JUL 31 1964

DC
707
C3

Cain, Georges
Les pierres de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY